

Le sanctuaire de légende

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

11

époque

Le Sanctuaire de légende

Fleuve
Noir

06
M
11

G.J. ARNAUD

LE SANCTUAIRE DE LÉGENDE

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

11

Fleuve Noir

Série dirigée par Français Ducos

© 2002, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07326-1



Carminal, de la Solidarité
Démocratique des Kerguelen

CHAPITRE PREMIER

Lorsque Jdriège, fils du messie Jdrien, revint vers les siens après un exil de plusieurs mois, la Voix avertit les Roux que le garçon apportait un message d'espoir, reçu de son père après une longue méditation dans une région isolée de l'Antarctique. Et dès ses premières rencontres avec des tribus, Jdriège dit que les glaces allaient à nouveau se répandre sur la surface de la Terre, que déjà on percevait des baisses de température importantes, accompagnées d'une perte de la luminescence. Partout où il apparaissait, il était fêté avec enthousiasme car ses prophéties annonçaient que les tribus pourraient se déplacer au-delà de la banquise Sud, quand des plaques de glace réuniraient ce continent à tous les autres. Les frères du Grand Nord pourraient alors les rejoindre mais tous les Roux espéraient surtout pouvoir voyager indéfiniment tout au long de leur vie. La Voix précédait Jdriège dans les tribus et celles-ci accouraient sur son passage, abandonnant la chasse aux phoques en bordure de l'océan, et celle des ovibos et des rennes dans l'intérieur de ces terres australes.

On lui offrait des boulettes de graisse et de viande, et les plus jolies filles se pressaient la nuit contre son corps, ne lui faisant pas cependant oublier qu'il avait failli mettre fin à ses jours. Seul l'esprit de son père Jdrien l'avait sorti de ses funestes intentions. Désespérant d'abandonner sa part d'Homme du Chaud et d'accomplir la plénitude de sa roussitude, il souhaitait mourir, mais son père Jdrien lui avait alors ouvert les yeux sur les imperceptibles changements qui s'effectuaient autour de lui, à son insu. Plongé dans son désespoir, il n'avait rien remarqué et pourtant le troupeau d'otaries auprès duquel il vivait depuis son exil volontaire s'était peu à peu éloigné de lui, et uniquement parce que la banquise elle-même s'enfonçait beaucoup plus loin dans l'océan. Et si la banquise s'accroissait c'était preuve d'un continuuel abaissement des températures. Il avait seulement remarqué que le jour lui-même, au lieu de croître avec le printemps austral, se rétrécissait à quelques heures, annonçant un hiver défiant les lois naturelles.

— Retourne vers les tiens, et oublie tes origines d'Homme du Chaud. C'est avec le peuple du Froid que tu retrouveras ta joie de vivre et de procréer.

— Père, dois-je rejeter toute la famille qui fut aussi la tienne, avec ton père Lien Rag, ta sœur, ton frère Liensun ? Lui, le maudit qui me trompa grâce à son esprit diabolique.

— Ne t'occupe que de ceux qui te conviennent et va leur dire que les

glaces reviennent et que les Roux retrouveront les grands espaces, mais se garderont bien désormais d'approcher les groupes d'Hommes du Chaud qui devront à nouveau vivre sous des calottes transparentes. Que jamais plus ils n'accepteront de travailler pour eux en échange d'un peu de nourriture, d'alcool ou de colifichets.

Et Jdriège commença de prêcher, avec cependant une grande modestie, se méfiant de son naturel qui pouvait à tout moment le remplir d'un orgueil démesuré. Il s'était déjà pris pour le représentant unique et tout-puissant du peuple du Froid, et avait commis la plus grosse erreur de sa vie en laissant les Hommes du Chaud, dont le frère de son père, Liensun, s'emparer des réserves de fuphoc de la Zone Tabou. Personne ne le lui avait reproché, même pas la Voix qui était l'émanation des pensées multiples de ses frères. De lui-même il avait reconnu sa stupidité et sa prétention ambitieuse.

En réalité, il ne proférait aucune prophétie mais ouvrait les esprits devant les phénomènes nouveaux qui se révélaient aux yeux et aux sens de tous. Les gens découvraient qu'effectivement les fourrures des ovibos étaient plus épaisses et les phoques plus gras, alors qu'on allait vers l'été. Normalement les bœufs musqués auraient dû perdre de leurs poils et les phoques de leur obésité et c'était tout le contraire qui se produisait.

— Nous retournons lentement vers un ordre naturel des choses que les Hommes du Chaud bouleversèrent avec leurs machines et leurs ambitions néfastes.

Il lui fallait simplifier au maximum son savoir sur les méthodes des Hommes du Chaud. Il n'avait nullement l'impression de se ravalier au rang des esprits les plus obtus, mais de rentrer en grâce par le fait de cette humilité volontaire. La Voix lui apportait tout son crédit, l'aidait dans sa longue tournée de révélations. Et après son passage, ceux qui l'avaient entendu colportaient son message dans toutes les directions.

— Pour rejoindre nos frères du Nord, nul besoin d'affronter la nuit de ce que les Hommes du Cauchemar appellent le Chenal Noir, car celui-ci traverse la Ceinture de Feu et permet de passer outre. Jadis, je suis allé chercher les tribus du Nord et leur ai fait emprunter ce passage, au prix de mille dangers et de graves difficultés pour se procurer de la nourriture, mais bientôt nous voyagerons à l'air libre dans des territoires que l'Homme du Chaud aura désertés. Car ces êtres-là sont comme des animaux, frileux dès que la température ne leur convient plus. Comme des ovibos que le blizzard assaille, ils se regroupent les uns contre les autres pour avoir plus chaud et pour se protéger. Alors ils édifient ce qu'ils appellent des stations, mais ce ne sont que des terriers comme en creusent les rats dans la glace. Ils se protègent sous des enveloppes transparentes, mais ont besoin de décimer les baleines, les

phoques pour se procurer de l'huile, et notre rôle sera de protéger ces animaux afin d'éviter qu'ils ne disparaissent. Nous ferons tout pour les éloigner des chasseurs du Chaud, nous saurons les attirer dans des endroits où ces prédateurs ne pourront jamais parvenir. Nous devons faire disparaître à jamais les Hommes du Cauchemar pour que la Terre soit enfin uniquement aux Roux.

Ses frères avaient conscience de l'endroit où ils habitaient. Leur légende parlait d'une boule qui tournait dans un grand espace et sur laquelle ils étaient arrivés un jour, après s'être enfuis d'un animal monstrueux qui flottait dans l'univers. Lui seul, Jdriège, savait qu'il s'agissait d'un animal sidéral appelé Bulb et qu'il avait été domestiqué par les Hommes du Chaud, puis satellisé autour de la Terre. Lui seul savait aussi que les Roux étaient le fruit de manipulations génétiques, et issus d'un étrange clonage entre les humains et certains animaux. Mais il souhaitait oublier ces connaissances qu'il estimait inutiles, voire dangereuses.

Après ce dernier sermon au cours duquel il avait parlé de la fin annoncée des Hommes du Chaud, l'esprit de son père lui reprocha de retrouver une fois de plus ses exaltations mégalomanes et d'oublier la ligne de conduite plus modérée de son peuple. Jdriège avait eu conscience d'aller au-delà de ce qu'il devait faire et regrettait de se laisser emporter par une éloquence trop facile. Les Roux ne s'exprimaient que très sobrement, résumant en quelques mots, et gestes surtout, les états d'âme les plus obscurs, alors que lui se grisait de grandiloquence, de répétitions, de colères provoquées. Et parfois artificielles.

— Raisonne-toi et lorsque tu répands la nouvelle d'un retour des glaces, n'essaye pas de lire dans les regards admiratifs des plus jeunes de tes spectateurs, mais regarde du côté des vieillards. Eux savent garder leur sang-froid, ne se laissent plus emporter par la passion, et tu dois suivre leur exemple.

Désormais il se modéra, mais en éprouva quelque regret en voyant que ceux qui l'écoutaient n'avaient plus dans leur regard cette flamme d'enthousiasme qu'il allumait jusque-là. Si bien qu'une gêne s'établit entre lui et les générations récentes et que vint le moment où un jeune chasseur impétueux l'interpella, après un discours sans grande chaleur.

— Tu ne nous dis pas aujourd'hui qu'il faut que les Hommes du Cauchemar disparaissent, alors que tu l'as annoncé aux autres tribus. Je le sais car j'ai un frère qui me l'a dit, lui qui assista à ton dernier passage chez les Roux chasseurs de rennes.

— Nous ne sommes pas un peuple agressif mais nous nous défendons quand c'est nécessaire, répondit Jdriège, sans trop savoir que dire en réalité. La disparition des Hommes du Chaud peut être prévue à long terme, quand les

animaux indispensables à leur survie s'éloigneront et ne seront plus aussi faciles à capturer. Ce sera une disparition provoquée par le froid et l'absence de nourriture.

— Tu dis que nous ne sommes pas des guerriers mais pourquoi as-tu laissé les Hommes du Chaud s'emparer de la Zone Tabou et voler les richesses qu'elle contenait ? Nul ne devait y pénétrer et les morts eux-mêmes, enterrés là-bas, se relevèrent pour former une barrière de leurs squelettes.

— Quelles richesses ? s'emporta Jdriège. De l'huile en quantité, des machines maudites, des objets qui ne nous concernent pas. Serais-tu intéressé par toutes ces inutilités dont les Hommes du Chaud ont besoin pour survivre là où nous autres sommes à l'aise dans notre nudité ?

— N'empêche, fit le jeune chasseur, que les Hommes du Chaud sont installés sur notre territoire qui pourtant fut déclaré sacré par toutes les tribus et par la Voix. Nos anciens ont combattu du temps de cette Guilde des Harponneurs qui considérait ce pays comme le sien, et nous avons réussi à les vaincre. Nous avons aussi interdit à d'autres chasseurs de s'emparer de nos éléphants de mer, de nos baleines. Nous les avons forcés à fuir l'intérieur de ce territoire.

C'était en partie faux, car les Hommes du Chaud avec leurs bateaux pouvaient chasser à proximité de la banquise, sans jamais y débarquer, s'ils le voulaient. Du côté de la mer de Weddell, les colons de Patagonie occupaient des positions fortifiées et interdisaient aux Roux, à l'aide de mines enterrées et de patrouilles, de s'approcher. Jdriège n'était pour rien dans ces concessions. On ne pouvait lui reprocher que cette Zone Tabou, mais c'était un endroit d'une valeur considérable. Et ses frères de race négligeaient les autres concessions pour ne se souvenir que de sa faute.

— Si nous le voulions, nous pourrions les empêcher de l'exploiter, et alors ce que tu as annoncé par ailleurs se réaliserait, car faute de cette huile les Hommes du Chaud auraient du mal à survivre, surtout maintenant que les glaces sont de retour.

— Il ne faut rien exagérer. Les banquises ont certes progressé de quelques longueurs alors que nous allons vers l'été, mais il faudra encore des mois et des mois avant que nous puissions dire que les glaces sont vraiment de retour. J'annonce leur arrivée prochaine, je ne dis pas qu'elles sont là.

— Jdriège dit vrai, déclara un vieillard à la toison blanchie. Nous devons laisser faire les choses maintenant qu'elles se montrent favorables. Il ne servirait à rien d'engager une autre guerre contre les envahisseurs. Lorsque leurs bateaux seront emprisonnés par les glaces, nous verrons alors ce que nous pouvons faire, pas avant.

La nuit, Jdriège, malgré le désir qu'il en avait le plus souvent, ne se retrouvait jamais seul, car toutes les filles et toutes les femmes revendiquaient l'honneur de s'unir à lui. Aussi profitait-il de toutes les occasions pour fuir ces rencontres et rejoindre une solitude pour y méditer.

Le plus souvent, le visage de Fleur, la fille de Lien Rag, lui apparaissait avec une précision hallucinante et le plongeait dans un ravissement douloureux. Il ne pourrait jamais oublier la jeune fille, ne comprenant pas le tabou qui frappait leurs éventuelles relations. On lui avait dit qu'elle était sa tante mais c'était une notion complètement inconnue des Roux. Il pensait que sa roussitude trop éclatante était plus sûrement en cause. Pourtant, le père de son père, Lien Rag, n'avait jamais eu de mépris pour lui, ni de condescendance. Il se sentait coupable vis-à-vis des siens d'évoquer le souvenir de Fleur, mais son père avait, avant lui, connu des femmes du Chaud et en avait tiré de grands plaisirs.

Dans la nuit il reprenait sa route et lorsqu'il atteignait la prochaine étape, des centaines de Roux l'attendaient pour l'écouter. On lui offrait de la viande fraîche et si le vent soufflait trop fort on avait prévu des abris, sortes de grands igloos bâtis en hâte. Ces constructions ne servaient que pour se protéger des ouragans et aussi des chutes de grêle qui pouvaient tuer un homme.

Il découvrit qu'il n'allait pas au hasard, mais que la Voix, habilement, le dirigeait vers la Zone Tabou. Il ne l'atteindrait pas avant des jours et des jours, mais c'était dans cet endroit où il avait été humilié qu'on l'attendait.

CHAPITRE 2

Dans le creux de la nuit océane, Fleur frissonna alors qu'elle barrait le petit baleinier *Mistake* pendant le sommeil de Kurty. La température avait encore chuté, alors que la veille elle avait paru suspendre sa dégringolade. Ils avaient pénétré plus avant dans les méandres du Serpent Gris. Ce passage ainsi nommé permettait de franchir la Ceinture de Feu entre les deux tropiques, avec des chaleurs supportables, de l'ordre de quarante à quarante-cinq degrés et une mer qui ne fumait plus en s'évaporant. Mais depuis qu'ils avaient entrepris de passer au-delà de l'équateur, les choses ne se présentaient plus comme prévu.

Très vite les températures n'affichèrent plus que des vingt degrés et la mer se refroidit fortement. Fleur aurait souhaité qu'ils renoncent, rebroussement chemin et rejoignent au plus vite les Kerguelen. Elle était hantée de pressentiments, de cauchemars qui lui faisaient redouter un avenir effrayant, mais son ami s'obstinait dans son projet. Un projet qu'il méditait depuis des mois et des mois. Depuis qu'il avait subi ce qu'il considérait comme un échec dans le retour effectué à travers le Chenal Noir sur un convoi ferroviaire. Son magnifique baleinier avait été transporté telle une vulgaire marchandise, ce qu'il n'avait jamais accepté, alors qu'à l'aller, malgré une série d'épreuves effroyables, il avait réussi à rejoindre l'hémisphère Nord. Il souhaitait reprendre la mer pour affronter ce passage-là, bien différent du précédent. On n'y voyageait pas dans un froid mortel et une obscurité totale. On apercevait le ciel nuageux, l'océan, les oiseaux, des animaux vivant dans la mer. Il n'avait plus son merveilleux baleinier, la *Salamandre*, et devait se contenter de ce *Mistake*, le mal nommé car c'était un excellent bâtiment, même si ses dimensions étaient réduites au quart de son ancien navire. Ils n'étaient que deux, Fleur et lui, pour le conduire vers son destin, alors qu'il commandait jadis à un grand équipage, composé pour la plupart de gens rudes, et même de voyous qu'il savait faire obéir d'un seul regard.

Elle enfila un vêtement mais continua de grelotter, et lorsqu'elle regarda la température elle n'en crut pas ses yeux. Le thermomètre approchait des quatre degrés au-dessus du zéro. Elle s'affola, faillit réveiller Kurty, mais il avait tenu une série de quarts pour la ménager alors qu'ils abordaient cette fameuse zone du Serpent Gris, et elle devait le laisser récupérer ses forces.

Lorsqu'ils avaient abordé le Serpent Gris, comme l'appelaient les Orientaux qui trafiquaient dans ces eaux, ils subissaient des températures accablantes et d'un coup le refroidissement était venu en même temps qu'une

perte de luminosité flagrante. En ce moment c'était la nuit, mais celle-ci était d'une épaisseur peu commune, une véritable chape au point que Fleur avait la sensation qu'elle pesait sur ses épaules.

Elle amarra sa barre pour aller plonger une sonde dans la mer, la releva au bout de deux minutes, retourna dans le poste de navigation pour la lire. La mer ne faisait que douze degrés et elle estimait que jamais elle ne pourrait descendre en dessous de cette température moyenne. Ou alors il se produisait des phénomènes météo incompréhensibles. Mais déjà lorsqu'ils avaient quitté l'ancienne Nouvelle-Zélande, elle avait eu conscience que le temps était en train de changer, ce temps immuable qui depuis vingt ans faisait de la zone équatoriale un désert absolu, avec des chaleurs de soixante-dix à quatre-vingts degrés et une mer qui, disait-on, bouillait.

Lorsque Kurty la rejoignit il était huit heures et normalement on aurait dû percevoir quelques traînées claires à l'est, mais il n'en était rien.

— C'est le froid qui m'a réveillé, confessa le garçon.

Il regarda le thermomètre et comme il ne faisait aucun commentaire, elle lui parla de l'eau de mer.

— Plus nous allons et plus il fait froid. Nous avons passé la ligne symbolique de l'équateur et nous remontons vers le nord. Crois-tu que nous rencontrerons des glaces à hauteur du Cancer ?

— N'exagérons rien, dit-il, mais il ne paraissait pas tout à fait sûr de lui.

— Je pense à une chose que tu vas trouver stupide, mais tant pis. Ann Suba, notre grande scientifique, nous a quittés et travaille désormais pour la Caste des Aiguilleurs, et comme par hasard la température est en baisse dans cette zone tropicale, ce qui est tout de même étrange. Il n'y a pas trois mois c'était l'enfer, en dehors de ce passage du Serpent Gris, et voilà que celui-ci a l'air de s'étendre bien au-delà de ses ondulations annoncées par les autres navigateurs. Pendant des jours nous avons croisé des praos, des embarcations primitives qui fuyaient vers le sud sans que nous comprenions pourquoi. Nous pensions que les jonques pirates de Nacha étaient de retour, mais ce n'était pas la raison de cette fuite éperdue des îliens de ces contrées.

— Tu accuses Ann Suba de collaborer à un projet de la Caste tendant à rétablir l'ancien climat glaciaire ?

— Je n'accuse pas, je constate, j'établis une relation entre son départ pour un poste important dans un grand laboratoire et cet état de fait.

— Justement, elle devait remplacer Charlster dont les projets inquiétaient certains. Mais nous n'en savons pas plus.

— Veux-tu toujours aller plus loin vers le nord ? La navigation n'est plus aussi périlleuse puisque le Serpent Gris s'étend désormais sur des dizaines, voire des centaines de milles en largeur. Je me demande même si toute la zone équatoriale n'est pas soumise à ces basses températures.

— Nous ferons d'autres relevés en milieu de journée et étudierons la situation. Éventuellement nous pourrions envisager de faire demi-tour.

Mais il annonçait cette hypothèse avec une voix si triste qu'elle en fut bouleversée.

— Ne tiens pas compte de mes inquiétudes, murmura-t-elle, fais ce que tu penses raisonnable de faire.

— Avec la *Salamandre* nous aurions pu affronter n'importe quelle situation. Je ne dis pas que le *Mistake* est un mauvais bateau, mais il n'est pas armé pour affronter des difficultés extrêmes. L'autre a navigué dans le Grand Nord, a affronté la banquise et les glaces dérivantes. Maintenant elle sert de navette entre la Zone Tabou et les Kerguelen, et n'est plus qu'un vulgaire transporteur de fuphoc, alors qu'elle était redoutable dans la chasse aux cétacés.

— Tu ne pardonnes pas à mon père Lien Rag de l'avoir détournée de son destin ?

Il ne répondit pas.

— Bien, dit-elle, je vais préparer notre petit déjeuner.

Nous devons reprendre des forces.

Elle était de plus en plus certaine que Kurty poursuivait un rêve secret, et était à la recherche de tout autre chose que d'aventures dans l'hémisphère boréal.

CHAPITRE 3

Le dirigeavion revint de l'Antarctique avec de récentes photographies et des relevés nombreux. Lienty apporta tout ce matériel chez Lien Rag et ensemble ils commencèrent d'examiner les clichés, les comparant à ceux datant de quelques semaines. Ils les projetèrent en superposition et la réalité leur apparut dans sa simplicité préoccupante.

— À l'échelle, la banquise de Weddell a progressé de deux mètres, alors que le printemps austral approche de l'été et qu'au contraire les glaces devraient se rétracter, dit le cousin de Lien. Et les relevés de température de l'air, de l'eau, ceux de la luminescence sont tous en retrait sur nos dernières constatations. Le fait est là ! Nous assistons à un refroidissement de l'hémisphère Sud. Je ne sais ce qu'il en est plus au nord mais ici nous avons une confirmation nette.

— Je dois communiquer ces chiffres à l'Assemblée, puisque c'est elle qui finance ces recherches. Et si le bruit se répand dans les Kerguelen que nous nous dirigeons vers une période de froid, surtout ne pas dire glacière, ce sera quand même l'inquiétude, voire la panique. Mais les radios libres ont déjà fait quelques allusions sur certaines anomalies, comme les gelées nocturnes qui ont ravagé certaines cultures fragiles. Plusieurs propriétaires ont planté de la vigne, se fiant au climat assez doux de ces îles, et celle-ci prospérait avec le printemps. On pouvait même distinguer la forme des futures grappes de raisin. La récolte semble bien compromise.

Le surlendemain, le baleinier le *Dragon*, commandé par Farnelle et Danglov, arriva chargé du fuphoc de la Zone Tabou et confirma les résultats de Lienty Ragus. Partout la banquise gagnait et le froid se renforçait, mais ce qui effrayait le plus était le rétrécissement des heures de lumière. Celle-ci par ailleurs devenait blême et lorsqu'on regardait le ciel toujours aussi nuageux, on constatait qu'il prenait une vilaine couleur marron.

— L'approche du dispatching, là-bas sur la zone, devient plus compliquée à cause de la glace. Il faut se frayer un chenal avec l'étrave, mais les bateaux plus petits auront des ennuis. Le temps que nous pompions l'huile, la glace s'est reformée et au moment du départ elle atteignait trente centimètres d'épaisseur. À midi la température est là-bas de moins douze degrés, alors qu'elle devrait se situer autour du zéro. Nous avons aussi remarqué que des tribus de Roux campaient tout autour de la Zone Tabou, mais ne manifestent pas d'hostilité.

— Ils attendent, précisa Danglov, quand Farnelle eut cessé de parler. Ils attendent patiemment que nous ne puissions plus approcher des vannes de livraison. Il nous faudra installer un sea-line posé sur la glace à nos risques et périls, mais au-delà d'un kilomètre nous aurons du mal à aspirer le fuphoc. Lorsque nous sommes repartis, la *Salamandre* arrivait et Grathe nous a demandé des précisions sur la façon d'aborder la banquise. Il ne s'est jamais véritablement trouvé devant pareille difficulté depuis le Grand Nord, et c'était Kurty qui alors prenait toutes les initiatives.

— Tu n'aurais jamais dû laisser repartir Kurty, reprocha Farnelle à Lien Rag, c'était un capitaine exceptionnel.

— Il ne serait pas resté là à faire cette navette pour transporter le fuphoc, il rêvait de la Ceinture de Feu et à cette heure il l'a certainement franchie.

— À moins qu'il ne fasse demi-tour en constatant le refroidissement.

Lorsque Lien Rag pénétra dans la salle de l'Assemblée élue, l'effervescence était déjà forte, avec des discussions bruyantes, des appels, des conciliabules plus discrets entre les membres de la commission chargée des affaires maritimes. Les patrons des petits bateaux de pêche se plaignaient des conditions de plus en plus difficiles de la pêche et de la chasse aux cétacés. Le refroidissement des eaux modifiait la nourriture des poissons et aussi celle des mammifères marins dépourvus de fanons, et ne se nourrissant pas de krill. Ce dernier restait toujours aussi abondant par contre, dans un contexte qui lui convenait.

Lorsque Lien Rag se leva pour donner les dernières informations sur le climat il y eut un silence qu'il jugea lui-même intimidant. Il commença d'une voix mesurée en demandant que surtout l'on évite tout catastrophisme vis-à-vis des îliens. On avait constaté un refroidissement de dix pour cent, certes, mais il ne fallait rien en conclure. À quoi Kerchinian de la Nouvelle Société Marxiste répondit en expliquant que si la température seule avait été en recul, nul ne s'en inquiéterait outre mesure, mais que l'affaiblissement de la luminescence qui accompagnait ce froid inhabituel justifiait toutes les inquiétudes.

— Malgré l'excellence du système des navettes et le travail énorme que fournissent les travailleurs marins, les stocks de fuphoc ne sont plus en augmentation comme il y a seulement deux mois.

— Ils ne diminuent pas encore, répliqua Lien Rag.

— Ça ne va pas tarder.

— Vous êtes en train de faire ce que je vous ai demandé d'éviter, du

catastrophisme.

— Non, je fais de la prévision politique. Il faut que nous rentrions encore plus de fuphoc, il faut que nous établissions un paramètre entre la progression du froid et l'arrivée de l'huile, une indexation si vous préférez. Un degré de moins ce sera un pourcentage d'huile en plus. Nous devons nous garantir contre tous les risques que ce refroidissement va entraîner, en dresser un catalogue.

— Où trouverez-vous les bateaux pour transporter ce supplément de fuphoc ?

— Il faut construire des barges que les deux gros baleiniers pourront remorquer.

— Ce qui ralentira leur rotation et consommera le supplément que vous exigez. Je ne pense pas prendre de telles dispositions avant un examen approfondi de la situation d'ici une semaine. Nous envisageons d'envoyer une commission d'experts vers le nord, c'est-à-dire vers des endroits que nous connaissons, comme l'ancienne Nouvelle-Zélande où vous le savez existe une colonie de Néos dirigée par un ancien mécanicien de nos amis, Olivary.

— Pourquoi ne pas envoyer cette commission en Afrique du Sud plutôt, lança Kerchinian. Si jamais nous devons évacuer les Kerguelen, ce serait peut-être une terre d'accueil.

Ce qui fit lever les bras à Lien Rag dans une protestation furieuse :

— Mais comment pouvez-vous aller aussi loin, aussi vite dans vos conclusions ? Vous cédez à la panique, vous Kerchinian qui voulez sans cesse donner des leçons aux autres ? Nous pensions à la Nouvelle-Zélande parce que nous la connaissons, savons que la température bien que très élevée reste tout de même acceptable. Nous ignorons tout de l'Afrique du Sud, et aller là-bas serait une véritable expédition d'exploration avec un matériel considérable. Donc un prix de revient élevé.

— La distance serait trois fois moindre, s'écria Kerchinian.

— Vous oubliez que la Ceinture de Feu a fait d'énormes ravages là-bas.

Mais à l'interruption de séance, Carminal, secrétaire de la SDK, la Solidarité Démocratique des Kerguelen, parti de la majorité, vint trouver Lien Rag pour lui dire que ses amis souhaitaient que l'expédition parte pour l'Afrique du Sud et non la Nouvelle-Zélande.

— L'opposition se prépare à vous attaquer là-dessus en affirmant que c'est pour retrouver votre fils Liensun et Kurty que vous envisagez d'aller là-bas.

— Il s'agira d'un simple vol de routine avec juste un petit baleinier ravitailleur en cours de route, alors que le voyage vers l'Afrique du Sud demandera une longue préparation et un effectif considérable, sans parler du matériel. Nous pouvons aller et revenir de Nouvelle-Zélande en moins d'une semaine. Ce délai deviendra trois, quatre semaines en direction de l'Afrique et nous n'avons pas de baleinier dans cette partie du monde.

— Il y a l'île de la Nouvelle-Amsterdam avec ces moines néos qui font de l'huile de manchot. Vous pourrez vous y ravitailler.

— C'est une folie que d'envisager l'Afrique du Sud comme destination. Je n'aventurerai pas le dirigeavion là-bas, je vous le dis tout net, donc il n'y aura aucune mission pour essayer de savoir si les bouleversements climatiques se développent plus au nord ou s'il s'agit seulement d'une particularité de nos contrées.

Comme prévu, à la reprise, Kerchinian attaqua le projet de mission vers la Nouvelle-Zélande, laissant entendre que c'était une occasion pour Lien Rag de revoir son fils Liensun et aussi l'ancien capitaine de baleinier Kurty.

— Très bien, fit Lien Rag avec calme et même une grande ironie, je retire simplement mon projet. Il n'y aura aucune expédition pour essayer d'approfondir nos perspectives sur l'avenir du climat. J'en ai terminé.

Ce fut la consternation puis le chahut, et Quinçon dut lever la séance. Lien Rag rentra chez lui et sortit la lettre de démission qu'il avait rédigée depuis longtemps. Il suffisait de la dater et de l'envoyer au président de l'Assemblée. Mais justement celui-ci venait de se faire conduire au domicile de Lien et le suppliait d'envisager une autre solution pour poursuivre les recherches sur le climat actuel.

— J'en ai terminé avec mon rôle, dit Lien, voici ma démission.

— Mais vous ne pouvez pas nous abandonner en pleine incertitude, voire en pleine tragédie, s'écria Quinçon.

— N'exagérez pas. Vous n'avez qu'à prendre Kerchinian pour me succéder.

— Un incroyant, jamais de la vie ! Il n'y aura pas de majorité possible si vous partez et vous le savez bien.

— Si, la vôtre. Vous pouvez prendre le poste que j'abandonne. C'est tout à fait constitutionnel.

Une véritable épouvante bouleversa le visage gras de Quinçon qui recula, comme si Lien Rag venait de cracher du feu dans sa direction.

— Je ne pense pas que ce serait raisonnable... Je me dois de rester au-dessus de la mêlée. Non, je ne puis accepter cette solution et une crise en un pareil moment doit être évitée. Je vous en supplie, renoncez à votre démission et si vous désirez vraiment aller en Nouvelle-Zélande pour effectuer des prélèvements, nous pouvons trouver une majorité pour vous accorder les crédits.

— Vous avez ma démission, le reste ne me concerne plus. Je vais rembourser ce que je dois pour l'entretien et la consommation du dirigeavion. Je compte quitter les Kerguelen d'ici une huitaine.

— Non, c'est impossible, gémit Quinçon, vous ne nous ferez pas ça. Vous savez bien que vous êtes le seul capable d'affronter le pire, si jamais les glaces devaient recouvrir ce pays. Vous seul saurez comment nous préparer à un autre type d'existence. Je crois que je vais demander la mise hors la loi de la Nouvelle Société Marxiste, afin d'avoir une assemblée plus compréhensive.

— Ce serait une forfaiture, lui lança Lien Rag, furieux.

CHAPITRE 4

Reiner fut élu président du gouvernement de la Patagonie occidentale à une faible majorité, mais le Conseil de gouvernement, lui, fut révisé de fond en comble, et une poignée de femmes et d'hommes plus jeunes vinrent occuper les postes tenus jusque-là par des vieillards nostalgiques de l'ancienne dictature de la Caste des Aiguilleurs.

— Je me demande, dit Reiner à Yeuse qu'il regardait en train d'emballer ses affaires, si ce renouvellement est profitable dans les circonstances actuelles. Ce refroidissement qui nous menace aurait peut-être eu besoin d'être géré par des anciens ayant connu le règne des Glaces, et non par des jeunes gens qui ont toujours vécu dans un climat tempéré. Vous m'avez promis de me conseiller durant quelques mois, le temps que je puisse maîtriser tout le système.

— Je m'absenterai quelques jours seulement, mais je veux aller aux Kerguelen. Je serai votre ambassadrice officieuse si vous voulez, pour discuter avec Lien Rag et ses ministres de la situation nouvelle. Il faudra peut-être songer à rétablir des relations diplomatiques comme du temps des Glaces.

Les nouvelles de la colonie militaire, installée mer de Weddell, étaient préoccupantes et Reiner savait que Lienty Ragus était venu effectuer des photographies et des relevés dans cette partie de l'Antarctique, mais du côté de la Zone Tabou c'était encore plus inquiétant car l'accès au dispatching commençait à poser des problèmes.

— Je dois rencontrer Léonora Cabana, lui dit le nouveau président. Ce n'est pas la première fois mais aujourd'hui ce sera en tant que chef de gouvernement.

— Elle vous fera du rentre-dedans comme elle en a fait à Lien Rag et comme elle a osé m'en faire à moi-même. C'est une ambitieuse qui ne reculera devant aucune audace. Elle est en train de lancer la Patagonie orientale sur une voie bien précise et un développement rapide. Les choses évoluent vite là-bas et d'une économie marchande qui régnait dans le détroit de Magellan, nous passons déjà à une installation industrielle. C'est une fille jeune qui veut montrer ses capacités et celles-ci ne sont pas à sous-estimer.

Yeuse avait retenu un appartement dans un des hôtels de Punta Arenas, ne voulant pas s'attarder dans celui de la présidence. Elle n'éprouvait aucun

regret alors qu'elle était une dirigeante politique depuis bientôt vingt-cinq ans, depuis que lady Diana, ancienne présidente de la Panaméricaine, l'avait désignée comme successeur en lui remettant son gros paquet d'actions, juste avant de mourir. Elle ne s'y attendait pas, ignorait encore pourquoi cette femme l'avait choisie pour la remplacer. Elle avait affronté la Caste des Aiguilleurs, les complots, les cabales puis le radoucissement et le réchauffement encore plus accentué, avait terminé comme présidente du petit État de Patagonie occidentale. Elle ne regrettait rien, n'aspirait qu'à rejoindre Lien Rag pour le reste de sa vie, mais pressentait que les dernières nouvelles alarmistes sur le climat gâcheraient ces perspectives quelque peu pantouflardes.

Elle fit transporter ses affaires à son hôtel, et souhaitait s'en aller lorsque Reiner voulut qu'elle lise certaines dépêches. Elles venaient toutes de l'Altiplano et concernaient une reprise de l'activité des Aiguilleurs, dont un grand nombre se trouvaient bloqués là-haut dans les Andes, depuis le réchauffement, incapables de franchir la Ceinture de Feu. Ils avaient essayé de creuser la montagne en direction du nord, pour passer en dessous de la zone torride, mais leurs machines à moteur nucléaire s'étaient toutes révélées dangereuses par une production mortelle de radioactivité. Alors leur commandement avait tenté de conquérir la Patagonie dans le but d'investir ensuite l'Antarctique, à l'époque où le Grand Maître Opérasque essayait de créer une nouvelle province ferroviaire dans ce vaste continent austral. Mais les Roux l'avaient forcé à se retirer et les Aiguilleurs venus du nord avaient également dû renoncer à la conquête de la Patagonie. Ils y avaient semé l'horreur en envoyant en avant-garde des soldats tous contaminés et, depuis, le Nord du pays se trouvait interdit à toute vie humaine, animale et même végétale. Personne, aucun savant, ne pouvait dire dans combien de temps on pourrait pénétrer dans cette zone.

— Les températures relevées dans les hauteurs, c'est-à-dire au-dessus de mille mètres, sont toutes négatives et les lacs sont en train de geler. Il semble que la luminescence soit encore plus agressée que par ici, et les quatre à cinq heures de lumière sont altérées par des nuages d'une grande épaisseur. Mais en réalité il ne s'agirait pas tellement de nuages menaçants, mais d'une ombre portée venant de l'espace.

— Les poussières lunaires se seraient à nouveau répandues autour de la planète ? s'écria Yeuse.

— On ne sait exactement ce qui se passe, car nous ne disposons pas d'observatoire dans l'hémisphère Sud. Seul le Vatican, installé sur l'île d'Alone, posséderait les appareils susceptibles de prospecter le ciel. À moins que les pirates asiatiques, venus avec leurs jonques attaquer cette île, n'aient emporté ou détruit ce matériel.

— Nous savons qu'Ann Suba a accepté d'aller travailler dans un observatoire du Nord pour contrôler les agissements du professeur Charlster. Aurait-elle échoué dans sa mission ?

— Croyez-vous que le professeur, vu son âge, serait encore en état de provoquer un tel bouleversement spatial ?

CHAPITRE 5

Lorsque Claudion s'éveilla, Louria Finister travaillait toujours dans le petit laboratoire de Charlster, de Salt Lake Station. Elle avait bu beaucoup de café véritable, avalé des médicaments contre le sommeil et affichait une figure effrayante de fatigue.

— Rien, dit-elle, même cette centrale électrique qui alimente ce labo reste introuvable. Les réseaux sont tellement imbriqués les uns dans les autres, régularisés par un système numérique complexe qu'on ne peut remonter jusqu'à la source de cette énergie. On ignore même si elle est d'origine thermique, nucléaire ou hydraulique, ce qui n'est pas à écarter car de grandes chutes existent dans les régions les plus inexplorées de l'ancien Canada. Pour la découvrir, il faudrait qu'un électron remonte en sens contraire, ce qui est impossible même en l'envoyant par le neutre. La plus grande partie de ce matériel fonctionne en triphasé sans neutre, il n'y a que l'alimentation en lumière qui nous laisse cette possibilité. Mais saurais-tu fabriquer un électron espion qui nous conduirait jusqu'à cette maudite centrale ?

Claudion secoua la tête.

— Et ce n'est pas tout. Le système mis en place par Charlster fonctionne toujours, et de plus en plus de plaques de glace découpées dans les icebergs de l'espace occultent le Soleil autour de la planète. La fameuse bande de banquise qui doit relier l'Inde à l'Antarctique, annoncée par Charlster, est en voie de formation. À l'équateur, à l'intersection avec le méridien du 80^e est, on relève une chute vertigineuse du thermomètre. Oui, tu entends bien, à l'équateur la température est à peine de cinq degrés au-dessus du zéro.

Et soudain elle éclata en sanglots et Claudion la prit dans ses bras, réussit à la convaincre de se coucher. Lorsqu'elle fut endormie, il brancha le téléviseur et comme tous les jours depuis des semaines, les images étaient identiques dans plusieurs sujets de reportage. On montrait la foule de gens qui en vingt ans avaient dû abandonner les territoires plus au sud, se pressant dans les gares pour reprendre les trains en espérant retourner chez eux. On annonçait la réouverture de certains réseaux, tout en mettant en garde contre leur détérioration au cours de la vague de chaleur. Mais désormais on pouvait atteindre sans trop de mal les grands lacs et peut-être même l'ancienne station de New York, NYST. On laissait entendre que Fortalès se rendrait sur place, pour étudier l'éventualité d'un transfert de son gouvernement de Salt Lake Station jusqu'à NYST.

D'autres images concernaient l'extension de la banquise du Groenland vers le sud. Celle-ci, bien qu'impraticable, formait une large bande de plus de mille kilomètres de large qui ne tarderait pas à atteindre les îles des Açores où personne ne pouvait vivre jusqu'à ces derniers temps. L'un des commentateurs ne cachait pas son enthousiasme devant ces nouvelles d'un retour à l'ère glaciaire, allait jusqu'à dire qu'une vie nouvelle s'annonçait et que la Terre allait enfin prospérer après un engourdissement dans la torpeur de près de vingt ans.

Il osait affirmer que l'homme était fait pour vivre dans le froid et que la chaleur incitait à la paresse, à l'inertie et finissait par scléroser les cerveaux. Devant tant de stupidités, Claudion avait envie de casser le téléviseur.

Il flairait dans ce tas d'inepties la naissance, la renaissance plutôt, d'un racisme jamais disparu contre les populations des territoires chauds ou tempérés. En réalité c'était un programme entier de politique qui germait dans ce discours.

Charlster avait vu juste lorsqu'il disait que deux hommes sur trois attendaient impatiemment le retour de l'ère glaciaire. La triste preuve en était désormais précisée.

Le vieux savant n'avait pas été traduit en justice, mais achevait ses jours dans une unité psychiatrique spécialisée. Pourtant il n'était ni fou ni gâteux et conservait tout son génie, même si celui-ci pouvait s'avérer malfaisant. Seulement Charlster, contrairement à l'ancien Grand Maître Opérasque, ex-dictateur de la Panaméricaine, ne souhaitait pas que la Terre entière se transforme comme auparavant en boule de glace. Il avait prévu des bandes de banquise reliant le Sud au Nord, disant que les communications en seraient facilitées, mais par ailleurs dans certaines régions tropicales et subtropicales le climat ne serait que partiellement altéré.

Sur l'écran de son ordinateur, Claudion reçut un appel de leur directrice Ann Suba. Celle-ci avait été gravement affectée par les découvertes de Charlster. Elle n'avait jamais cru que de formidables masses de glace dériveraient dans l'espace, en orbites plus ou moins régulières autour de la Terre. Jusqu'au bout, elle en avait nié l'existence et en cela elle ne faisait que suivre une logique scientifique irréfutable. Mais Charlster, lui, avait persisté dans ses croyances et avait fini par prouver l'existence de ce qu'il appelait des icebergs sidéraux. Des masses de glace qui, recouvertes de poussières et de cendres lunaires, étaient protégées des ardeurs solaires. Leur fonte était constante mais réduite, l'eau se congelait tout aussitôt.

Le visage qui apparut sur l'écran était méconnaissable. Ann Suba avait fini, sous l'effet de sa cruelle déception, par rejoindre son âge réel et n'était plus qu'une vieille femme aux traits amaigris, au regard quelque peu

halluciné. Il lui avait fallu accepter l'inimaginable, l'inconcevable, la fin de toutes ses certitudes scientifiques et elle ne s'en relèverait jamais. Vivant depuis toujours dans un formalisme souvent sectaire, elle avait cru détenir la vérité et se montrait volontiers quelque peu sermonneuse. Très opposée à Louria qui fidèlement avait toujours défendu Charlster et ses idées, le vieux savant l'ayant considérée comme sa fille spirituelle, Suba devait désormais accepter que la jeune femme prenne la direction de ces recherches destinées non à contrer mais à normaliser les travaux de Charlster.

À ce sujet, l'attitude du Grand Maître Fortalès devenait ambiguë. Alors qu'avant d'accéder au pouvoir il montrait une grande tolérance d'esprit et de la curiosité pour des comportements différents du sien, il devenait de plus en plus autoritaire. En définitive le retour vers une ère glaciaire partielle ne paraissait pas l'effrayer. Il tenait compte de l'opinion générale, devenait démagogue sans même s'en rendre compte. Il avait demandé à Louria et à Claudion de mettre les choses au clair. Il voulait que l'on trouve la fameuse centrale électrique clandestine qui non seulement alimentait le petit laboratoire de Charlster, mais que l'on soupçonnait aussi de fournir en énergie des groupes pro-Opérasque. Une junte de grands maîtres existait et complotait, prête à reprendre le pouvoir à Fortalès et au vieux président du Conseil de Surveillance Albeyal. Fortalès se moquait quelque peu de la mécanique spatiale mise en route par Charlster et visant à renvoyer un tiers de la planète dans le froid et le crépuscule constants.

— C'est vous, Claudion ? fit Ann Suba, soulagée que Louria ne soit pas devant l'écran. Avez-vous des nouvelles récentes sur cette maudite centrale électrique ?

— Pas la moindre. Louria vient d'y travailler vingt heures d'affilée et j'ai dû presque la porter jusque dans sa couchette. Nous songeons à un électron espion capable de nous guider jusqu'à la source de production, mais nous savons que c'est une utopie extravagante.

— Je vous contacte car il y a du nouveau du côté du Gouffre aux Garous.

Claudion faillit lever les yeux au ciel, mais il savait qu'Ann Suba, là-bas dans cet observatoire du pôle Nord, scrutait ses réactions. Il essaya de montrer un intérêt poli, se fichant bien de cet endroit plus ou moins mystérieux qu'ils avaient essayé de situer et d'atteindre, avant que Fortalès ne leur demande de succéder à Charlster dont les travaux devenaient plus qu'inquiétants.

— Nous avons relevé l'indice que de nombreuses personnes humaines sont en train d'évacuer cet endroit.

Il y a eu production élevée de gaz carbonique. Des draisines ou même des locos se sont révélées dans cette zone, construisant au fur et à mesure de leur

approche leurs propres rails. Il semble que des dizaines et des dizaines de personnes aient alors embarqué dans ces trains inconnus qui défient la vigilance des Aiguilleurs.

Il essaya de s'intéresser à cette nouvelle. Louria et lui se doutaient depuis peu que des gens séjournaient à l'intérieur ou à proximité du Gouffre, mais qu'étaient devenus les Garous supposés vivre et se reproduire depuis des générations dans cet endroit sauvage ?

— Je n'ai plus les moyens de décider d'une mission d'exploration car je manque cruellement de crédits. Nous devons nous aussi consacrer notre temps à vérifier l'ampleur des travaux de ce vieux fou de Charlster. Je sais très bien que je ne devrais pas céder à ma colère mais si je n'avais pas vu les preuves de ce qu'il avait trouvé, jamais je n'aurais accepté de le considérer comme un titre normal et encore aujourd'hui je ne parviens pas à croire à ces icebergs sidéraux découpés en immenses plaques.

Il se taisait, la laissant expurger sa rancune, mais elle était injuste avec le vieux bonhomme qui avait fini par afficher sa supériorité intellectuelle. Il était parti d'une intuition difficile à prouver et en quelques années avait démontré qu'il avait vu juste. Il était certain que l'arrivée d'Ann Suba l'avait stimulé. Il avait alors souhaité de toutes ses forces prouver que sa concurrente n'était pas à sa hauteur. Il disait que pendant vingt ans Ann Suba était restée éloignée des laboratoires et des observatoires, et que tout ce qu'elle avait réussi à inventer c'était un petit avion, faisant allusion à ce dirigeavion dont on savait pourtant que c'était un prototype extraordinaire, capable de hautes performances.

— Hyponias, dit-elle, si réellement Charlster a occulté fortement le Soleil, nous ne pourrons attaquer son œuvre que de l'espace. Inutile de nous bercer d'illusions. Depuis la Terre nous n'obtiendrons aucun succès. Il faudra envoyer un radiotélescope sur Altaï par exemple, mais nous n'en avons ni les moyens ni les capacités.

— Altaï ou encore Shade, fit-il, non sans l'intention hypocrite de la blesser.

Shade était une découverte de Louria Finister qu'Ann Suba avait toujours traitée avec mépris. Elle avait interdit qu'on effectue d'autres recherches sur cette nébuleuse dont la jeune femme pensait qu'il pourrait s'agir d'un second animal de l'espace, frère cadet du fameux Bulb, ce satellite vivant qui s'était abîmé jadis dans le Pacifique. Louria avait découvert, dans des archives anciennes originaires de ce Bulb disparu, qu'au départ les colons terriens venus d'Ophiuchus IV avaient essayé de domestiquer un premier animal monstrueux, mais l'avaient estimé atteint d'un mal mystérieux. Ils avaient alors capturé celui qui durant des siècles allait tourner en orbite autour de la Terre, et envoyer sur celle-ci des individus aptes à supporter le froid excessif,

les Roux. Mais les Roux étaient des primitifs qui refusant d'évoluer dans le sens souhaité, avaient fortement déçu les passagers du Bulb. C'est alors que ceux qui devaient devenir les Aiguilleurs avaient à leur tour débarqué sur Terre.

— Shade n'est qu'une nébuleuse inconsistante, voire une ombre portée, répliqua Ann Suba.

Mais le sourire en coin de Claudion laissait entendre qu'elle s'était déjà fourvoyée avec Charlster et que peut-être dans son orgueil elle commettait la même erreur avec Louria. Elle essaya de rectifier le tir :

— Je pense que les observations sur Altaï sont plus anciennes, qu'il s'agit d'un morceau de Lune qui comporte encore des installations humaines. Nous pourrions donc l'utiliser pour y envoyer un radiotélescope qui nous dévoilerait si Charlster n'est qu'un charlatan ou si vraiment il a justifié ses idées.

— Où trouverez-vous une navette ? demanda-t-il, toujours aussi agacé par cette vieille femme qui ne voulait rien admettre.

— Il en existe. Nous pensions qu'elles se trouvaient dans le Gouffre aux Garous et je pense qu'il faudrait aller là-bas pour en avoir le cœur net. Pour moi ce Gouffre est une vieille station de lancement qui pourrait être ressuscitée facilement.

— Pour l'instant, lui répondit Claudion Hyponias, nos instructions venues directement de Fortalès ne concernent que cette centrale électrique clandestine qui préoccupe fort le gouvernement. Ce dernier ne peut accepter qu'une source d'énergie alimente des foyers d'insurrection en préparation. Le reste n'intéresse pas le Grand Maître ni le Président, et il serait imprudent de passer outre leurs exigences.

Le visage de la vieille scientifique s'effaça d'un coup. Il savait qu'il l'avait rendue furieuse, mais s'en moquait.

CHAPITRE 6

Depuis l'écoutille avant, Songe épiait Liensun qui barrait à l'intérieur du poste de navigation du *Jocker*. Son visage flou derrière le pare-brise en biseau restait indéchiffrable et la jeune femme ne comprenait plus rien au déroulement de sa propre vie. La veille elle avait été réveillée par le bruit des moteurs, alors que déjà ils naviguaient en pleine mer. Elle gisait sur sa couchette, dans un relent de bière et de vomi sans trop savoir ce qui s'était passé, et avait eu du mal à rassembler quelques idées. Elle avait réussi à se lever, à enfiler une robe, et en titubant avait gagné une coursive. Qui donc pilotait le petit baleinier si ce n'était Arbaï, Arbaï ce perfide garçon au corps et au visage charmants, cet être d'une grande beauté pourri par tous les vices, Arbaï, capable de séduire les hommes comme les femmes et qui en s'emparant du *Jocker* avait fait d'elle son esclave soumise, s'était transformé en bourreau impitoyable, se vengeant sur elle de toutes les humiliations reçues dans son existence ?

Parvenue à ce niveau de souvenirs récents elle s'immobilisa, épouvantée. Arbaï ? Mais elle l'avait tué, lui avait planté un couteau de cuisine dans le ventre, l'avait laissé agoniser des heures, et pour ne plus l'entendre, avait lancé les moteurs à fond pour retourner dans la calanque où Liensun, le fils de Lien Rag, devait attendre son retour. Il n'avait certainement rien compris à son départ, ne savait pas que le jeune Asiatique s'était glissé à bord et l'avait émerveillée par son apparition. Elle le connaissait depuis des mois, l'avait déjà désiré lorsqu'il était au service de Nacha le chef des pirates, à son service corps et âme.

Elle l'avait tué et maintenant il barrait le petit baleinier ? s'était-elle effrayée. Comment était-ce possible ? Sa main n'avait pas tremblé lorsqu'elle lui avait porté ce terrible coup de couteau dans le bas-ventre, et ensuite elle avait ramené le bateau dans la calanque, avait jeté l'ancre, n'avait eu que le temps de se jeter sur une couchette, car tout au long du retour elle n'avait cessé de boire tous les alcools et les bières qui lui tombaient sous la main. Elle avait souvenir d'avoir tout de même jeté l'ancre, alors que l'obscurité pénétrait déjà dans la calanque de cette région déserte de la Nouvelle-Zélande.

Prenant sur elle, elle avait escaladé l'escalier jusqu'à l'écoutille de pont, s'était approchée en silence du poste de pilotage, et au lieu des cheveux huileux et longs d'Arbaï, avait découvert la tignasse plus claire de Liensun. Cette réalité était à peine moins terrifiante que si Arbaï avait survécu à son coup de couteau. Elle pensait que Liensun devait désormais la haïr pour

l'avoir trahi et s'être enfuie avec le Chinois.

Quel Chinois ? se demanda-t-elle, l'esprit encore troublé par l'alcool. Elle avait reculé, était redescendue dans la coursive intérieure, avait osé pénétrer dans la petite cabine où normalement aurait dû se trouver le corps de son tourmenteur, mais elle était vide, les couchettes en ordre, le parquet impeccable. Et surtout, surtout il ne flottait dans l'air aucune puanteur. Car durant les jours et les nuits de ce retour vers la calanque de départ, le corps en décomposition d'Arbaï avait répandu dans tout le bâtiment une odeur infecte de pourriture. Or elle ne respirait que les odeurs habituelles, la plus forte étant celle de l'huile brûlée de l'échappement, puis celle, vieille de plusieurs années, de cachalots dépecés.

Elle était remontée sur le pont, s'était approchée du poste où Liensun pouvait la voir venir dans les rétroviseurs latéraux qui permettaient de surveiller les manœuvres dans les ports. Il lui ouvrit la porte sans lâcher sa barre, lui lança d'une voix gaie :

— Tu es réveillée ? Je crois que j'aimerais boire un peu de café s'il en reste du vrai acheté à Magellan, sinon du thé. Et puis aussi quelque chose à me mettre sous la dent.

Interdite, elle n'osait même pas entrer dans le poste et il la regarda avec un sourire plein de tendresse.

— Tu es mal réveillée à ce que je vois. Tu avais un peu trop bu et quand je suis monté à bord je t'ai découverte complètement ivre dans la cabine. J'ai décidé de partir sans attendre, malgré la quantité d'huile qui restait, mais j'espère que nous rencontrerons un cachalot de petite taille pour en faire fondre le lard. Depuis que le Serpent Gris permet le passage Sud-Nord, ils fréquentent cette zone.

— Depuis quand naviguons-nous ?

— Depuis hier soir et j'ai tenu la barre sans arrêt, à quelques exceptions près.

— Tu es monté à bord dès que j'ai eu jeté l'ancre.

— Non, j'ai attendu quelques heures. Figure-toi que dans la calanque il y avait un hôte indésirable, si tu te souviens.

— Un hôte indésirable ? fit-elle, éberluée.

— Un requin solitaire, un mangeur d'hommes qui essayait de me happer et j'ai dû finasser pour rejoindre le *Jocker*, aussi j'ai perdu du temps mais je l'ai bien eu, ajouta-t-il en riant.

Sans trop savoir pourquoi, elle frissonna. Un requin mangeur d'hommes ? Elle ne s'en souvenait pas. Aurait-elle dans son ivresse balancé le corps d'Arbaï dans l'eau pour que l'animal l'en débarrasse ? Mais elle ne parvenait pas à y croire.

— Tu peux m'apporter du café ou du thé ? répéta-t-il.

La cambuse avait été nettoyée de fond en comble et jamais elle n'avait été aussi propre. Comme la cabine où aurait dû se trouver le garçon asiatique avec un couteau planté dans son ventre. Tout était impeccable, sauf la cabine où elle-même s'était réveillée dans les relents de bière, de vomissures et une crasse abominable.

Depuis, il y avait vingt-quatre heures qu'elle était sortie de son coma éthylique, elle surveillait Liensun, se demandait quelles pensées l'animaient. Lui réservait-il un traitement horrible pour se venger de sa trahison, avait-il tout pardonné ou bien avait-elle rêvé tout le reste, c'est-à-dire l'arrivée d'Arbaï à bord de ce bateau, leurs étreintes puis leur fuite et les cruautés que le garçon lui avait infligées ? Pouvait-on faire un tel rêve d'une logique parfaite, sans le moindre écart irréaliste comme il en existait dans tous les songes et notamment dans les cauchemars ?

Liensun savait que Songe l'épiait, ne comprenant rien à la situation nouvelle. Il avait commencé par se débarrasser du cadavre d'Arbaï, le jetant dans la calanque où certainement Monkey, le requin l'avait dévoré. Découvrant que cette sylphide qu'il recherchait éperdument à terre n'était autre qu'un garçon, il avait failli dans sa honte et sa fureur le larder de coups de couteau, mais s'était contenu et l'avait balancé par-dessus bord, avait travaillé dur pour faire disparaître les traces de cet assassinat et pour remettre un peu d'ordre dans le baleinier. Il avait ensuite décidé de quitter cet endroit qui lui devenait insupportable, à la pensée que des semaines durant il avait traqué une créature sublime qui n'existait pas, du moins pas sous une apparence féminine. Pour oublier sa folie, il avait conclu que Songe et lui devaient rayer ces souvenirs-là à tout jamais et essayer de recommencer à vivre ensemble.

Lorsqu'elle lui apporta du thé et des toasts, il lui fit part de ses préoccupations sur la baisse des températures de l'air et de l'eau.

CHAPITRE 7

L'homme avait tout à fait l'air d'un traîne-wagon, du clochard ferroviaire. Il voyageait dans les convois de marchandises, se faisait chasser par les inspecteurs de la Traction, poursuivie par la police ferroviaire des Aiguilleurs. Depuis des semaines il vivait comme un bandit de grande envergure, sous la crainte d'être reconnu. Il préférait être accusé de voyager sans billet, plutôt que d'être découvert sous sa véritable identité.

Victor Bourguine, astrophysicien de grand talent, avait choisi de quitter les installations du Gouffre aux Garous, lorsqu'il avait compris qu'il ne serait pas de la grande migration que les Guardians projetaient en direction du sud-est, vers la région éloignée du désert de Gobi, là où la jeune Movane, son ancienne élève en astronomie, avait situé la navette spatiale qu'y cachait Tharbin, le président du Consortium des Bonzes. Une navette récupérée après le naufrage du satellite Bulb dans le Pacifique. Le fantastique animal de l'espace, réduit à la fonction de satellite, avait quitté son orbite pour se poser sur l'eau de cet océan, s'y était englouti, mais la navette curieusement avait surnagé et un cargo de Tharbin avait pu la hisser à son bord. Depuis, elle se trouvait dans une contrée désertique et inhabitée du désert de Gobi, une station abandonnée depuis le réchauffement, Landal Gobi Station.

Au cours d'un entretien étrange avec Halchiom, le chef des aliens installés à côté du Gouffre aux Garous, Bourguine avait compris que jamais il ne serait admis dans cette communauté qui manifestait à l'égard des Terriens une méfiance et un racisme profonds. C'étaient des colons d'origine terrienne cependant, mais qui avaient séjourné durant des siècles sur la planète Ophiuchus IV où leur nature humaine s'était peu à peu modifiée, voire dégradée. Ces Guardians s'étaient jadis séparés de ceux qui, ayant colonisé le premier Bulb, abandonnèrent à cette minorité cet autre animal de l'espace qu'ils estimaient déficient. Au point qu'ils l'avaient surnommé Flatty, le croyant atteint d'un mal incurable alors qu'il était simplement en train de muer selon la physiologie de ces créatures.

Lorsque les premiers départs avaient commencé, Bourguine avait suivi le mouvement, sachant que pour sortir de cette zone interdite par la Sécurité des Aiguilleurs, il devait se fier à ces Guardians qui maîtrisaient ce secteur parcouru par des voies clandestines. Mais une fois dans une station importante et frontalière de l'ancienne Transeuropéenne, il avait faussé compagnie à ses anciens camarades et, voyageant dans des wagons de marchandises, il avait cherché à rejoindre Salt Lake Station. Il était porteur de documents

importants, des microfilms indécélables, sous forme de fils de couture. De plus il connaissait par cœur les codes permettant d'accéder aux archives des Guardians. L'information qu'il détenait sur l'existence de cette navette spatiale devait, il en était certain, lui permettre un retour en grâce, non seulement pour obtenir une amnistie, mais pour se voir attribuer un poste important dans la recherche. Il savait que les derniers bouleversements avaient vu la mise à la retraite de Charlster, assigné à résidence à Salt Lake Station, qu'Ann Suba dirigeait NPST, le superbe train-observatoire basé au pôle Nord et que Louria Finister et Claudion Hyponias étaient ses adjoints. L'observatoire de 87°7 était toujours fonctionnel sous la haute surveillance d'Ann Suba, mais ne pouvait concurrencer le train-observatoire.

Par hasard, il put suivre les informations sur le journal mural d'une station où il essayait d'embarquer dans un convoi, découvrit que la grande préoccupation de l'opinion publique et du gouvernement était le refroidissement brutal dans certaines régions. D'ores et déjà on annonçait des températures en dessous du zéro dans le Sud de l'ancien Canada, et que la région de NYST, depuis vingt ans désertée par les habitants, pourrait être à nouveau peuplée. Des chutes abondantes de neige laissaient espérer une nouvelle glaciation et l'installation rapide de réseaux ferrés. Des milliers d'exilés se pressaient dans le Sud, attendant que la Compagnie établisse de nouvelles liaisons. Ces gens-là portaient à l'aventure, ne sachant pas ou ne voulant pas savoir que les anciennes stations, leurs wagons d'habitation, avaient sombré lors du réchauffement dans les inondations monstrueuses qui avaient submergé l'ancien territoire central de la Panaméricaine.

Ces nouvelles plongèrent Bourguine dans une longue réflexion, si bien qu'il oublia où il se trouvait et laissa partir plusieurs convois de marchandises sans penser à s'introduire dans un des wagons. Ce fut la vue d'une drasine de police qui l'incita à s'éloigner vers les zones d'ombre de la station. Il remarqua alors une chose qui lui avait échappé, le chauffage avait été renforcé et déjà du givre se formait sur la verrière de la station tout comme autrefois.

Lorsqu'il se fut installé dans un wagon à bestiaux en compagnie de vaches laitières, il reprit le cours de ses réflexions. Il aimait bien les wagons de bestiaux, cette odeur de ruminants paisibles qui parfois le regardaient avec curiosité. Il lui arrivait, dans les cas extrêmes de disette, d'en traire une pour se procurer un lait crémeux et nourrissant. Cependant, il disposait d'une belle liasse de dollars et pouvait se procurer ce qu'il désirait dans les boutiques, mais son apparence lui interdisait les cafétérias, excepté certaines situées dans les confins des stations, généralement près des unités de fonte de glace pour la fourniture d'eau douce. Ces gargotes plus que douteuses recevaient une faune souvent dangereuse qui pouvait malgré tout flairer en lui un faux clochard.

Incidemment il apprit que Charlster avait été interné dans un établissement

psychiatrique pour d'obscures raisons et, s'il ne comprenait pas cette mesure, il l'estimait reliée à cette baisse des températures. Le vieux savant avait toujours cherché à mettre en pratique le projet Permafrost, si cher aux Aiguilleurs et surtout à Opérasque, dans une version qui ne pouvait recevoir l'accord des autres anciennes Compagnies ou des nouveaux États.

Il y avait eu dans l'île d'Alone, au Sud, là où se trouvaient désormais le Vatican et le pape, un accord général pour qu'on essaye par des moyens scientifiques de maîtriser la Ceinture de Feu qui interdisait tout passage à hauteur des tropiques. Opérasque avait permis à Charlster de créer le Chenal Noir qui n'était autre qu'une longue zone Nord-Sud, recevant l'ombre épaisse d'un amas de poussières lunaires. Le vieux savant avait réussi à agglomérer ces particules pour obtenir dans l'espace un nuage énorme qui masquait le Soleil, et dont l'ombre projetée avait donné ce long couloir bientôt envahi par une banquise épaisse dans une obscurité totale. Opérasque y avait fait installer un premier réseau ferré, espérant par la suite le décupler.

— Oui, Charlster a continué dans son idée fixe, mais comme toujours a eu la main lourde dans l'organisation spatiale des poussières. Avec l'âge, la mécanique céleste lui devient trop compliquée. Plus que jamais je suis l'homme de la situation.

Victor Bourguine avait toujours trompé son monde par une attitude pleine de modeste retenue. Il ne se vantait jamais, alors qu'il éprouvait depuis toujours un sentiment de supériorité tel qu'il considérait tous les autres savants comme des apprentis sorciers, des bricoleurs sans génie. Un temps, il avait respecté Charlster, mais aujourd'hui il l'accusait d'être trop vieux pour assumer ces tâches exorbitantes qu'il s'était fixées.

— Je dois rentrer en grâce, négocier mes renseignements. Je livrerai sans le moindre remords mes anciens compagnons du Gouffre aux Garous, et ce prétentieux d'Halchiom se retrouvera derrière les barreaux, ainsi que cette allumeuse de Movane. Celle-là regrettera d'avoir repoussé mes avances. Ce n'est qu'un début. J'étudierai les travaux de Charlster et je saurai très vite ce que je dois entreprendre pour atténuer cette accélération du froid.

C'était ce qu'il ressassait dans son for intérieur, mais avec cependant une inquiétude. Le nouveau chef de gouvernement, le Grand Maître Fortalès, serait-il d'accord pour freiner ce refroidissement ? Ou bien au contraire serait-il partisan de son extension ? Avec son long séjour auprès des Guardians du Gouffre aux Garous et sa longue errance depuis qu'il les avait abandonnés, il ne connaissait rien de la politique actuelle.

CHAPITRE 8

Fortalès n'éprouvait pas le besoin d'épargner Ann Suba, au contraire. Son air distingué et prétentieux de vieille scientifique, persuadée de détenir la vérité, l'énervait, et il n'avait pas l'intention de se montrer aimable avec des gens de cette sorte. Il aurait préféré s'adresser à Charlster, tout aussi présomptueux, mais qui savait adopter des attitudes moins provocantes.

— Vous avez toujours pensé que ce vieux fou délirait lorsqu'il parlait de glaciers en orbite autour de la Terre, et vous vous êtes fourvoyée, alors que par exemple la voyageuse Louria Finister se doutait que Charlster avait de bonnes raisons de poursuivre ce qui paraissait être une utopie. Nous voilà désormais en train d'affronter un refroidissement d'une brutalité que le projet Permafrost voulait précisément éviter. Si vous aviez été vigilante, nous ne serions pas en train de voir d'immenses foules d'exilés, anciens habitants des régions du Sud, vouloir à tout prix rentrer chez eux, chez eux où rien n'existe pour les accueillir. Un savant ne peut se contenter de s'isoler dans ses certitudes scientifiques, il faut aussi qu'il ait un certain sens politique, que du moins il trouve quelque considération pour le genre humain. Or vous donnez l'impression de mépriser le reste de l'humanité, et voilà où votre dédain pour Charlster vous a induite. C'était tout de même ignorer tout des travaux dont il s'est honoré depuis qu'il travaillait dans la clandestinité des Rénovateurs du Soleil. Nous avons caché, nous les Aiguilleurs, l'existence du Bulb, et lui avec des appareils bricolés mais une réflexion implacable réussit à découvrir ce satellite.

Comme elle le défiait de son regard d'un bleu de lame, il faillit lui jeter au visage cette réflexion de Charlster à son sujet, et qu'on lui avait rapportée : Ann Suba a vécu vingt ans en dehors de la science et tout ce qu'elle a fabriqué c'est un petit avion. Il ne le fit pas, non par mansuétude mais parce que cette affirmation de Charlster était fausse. Lui avait volé dans cet avion, le dirigeavion, quand Lien Rag l'avait envoyé chercher au terminus du Chenal Noir pour assister à la conférence de la mer de Weddell. Et il avait admiré cet appareil, ce dirigeavion d'une haute technicité.

— Vos adjoints Finister et Hyponias travaillent d'arrache-pied pour essayer de découvrir les secrets de notre vieux fou, mais pour l'instant n'ont guère progressé. Vous, dans votre train-observatoire, continuez d'afficher un désintérêt total pour le travail funeste de Charlster qui est pourtant une évidence. Regardez au-dehors et vous verrez que le ciel s'est encore obscurci et que nous n'avons même pas cinq heures de lumière naturelle par jour. Peut-

on même appeler cela lumière alors que c'est un crépuscule qui donne à chaque instant l'impression qu'il va disparaître ? Et regardez les températures. Nous avons moins quinze de moyenne jusqu'à peu, et maintenant nous approchons des moins vingt-cinq.

— Je persiste à dire que cette histoire d'icebergs dans l'espace est invraisemblable et sans la moindre valeur scientifique. Charlster a utilisé un autre procédé, veut nous laisser croire qu'il s'agit d'énormes tranches de glace dont il aurait emmaillotté la Terre, mais je ne peux l'admettre.

— Du même coup vous n'encouragez pas vos chercheurs à s'orienter dans ce sens. À quoi va donc servir le train-observatoire si vous persistez dans votre attitude ?

— Pour mener à bien une recherche il faut avoir des convictions profondes, du moins quelques lueurs. Je sais que dans la recherche fondamentale on peut partir de l'invraisemblable, mais dans le cas présent les affirmations de Charlster me hérissent dans ce que j'ai de plus cher. Si j'accepte d'y croire, je bascule dans l'irréalité la plus complète et je ne saurais diriger des travaux démentiels. Nous ne pouvons avoir une preuve concrète que ces icebergs existent et que certains ont été découpés pour occulter le Soleil. Je sais que ces soi-disant tranches de glace sont d'une telle épaisseur qu'elles se régénéreraient après fonte, côté face à l'ombre et qu'il y a un constant renouveau. Mais d'après mes calculs il y aurait eu des quantités énormes d'eau dans l'ancienne Lune. Une telle masse qu'elle aurait constitué le tiers du volume de cette planète morte. Jamais nos prédécesseurs n'ont parlé d'une telle quantité, jamais.

— Charlster blufferait ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Pour la première fois elle faiblissait, « elle craquait » comme l'on disait jadis et il comprit qu'elle était, malgré les airs de duchesse offensée, en plein désarroi. Il lui avait laissé entendre qu'il pouvait prendre la décision de la destituer et pour elle, la perte du train-observatoire aux équipements exceptionnels serait la fin de ses ambitions, peut-être même de sa vie tout court.

— Qu'envisagez-vous de faire ? Je ne suis pas absolument contre un certain refroidissement qui nous permettrait de reconquérir les provinces abandonnées, mais je souhaitais que s'instaure un climat tempéré, et surtout que la Ceinture de Feu soit détruite. Croyez-vous encore possible de revenir en arrière pour obtenir un statu quo acceptable par tout le monde ?

Elle ne répondit pas.

— Charlster travaillait en liaison avec Opérasque, ils complotaient ensemble. Seriez-vous prête à rencontrer le vieux Charlster dans son établissement psychiatrique pour essayer de lui arracher quelques précisions ?

Elle eut l'impression qu'on venait de la frapper pour l'assommer.

CHAPITRE 9

Depuis l'internement de Charlster sur ordre de Fortalès, Cristella vivait dans son compartiment en compagnie de son bébé, sans oser se manifester. On l'avait longuement interrogée sur ses relations avec le vieux savant, mais Louria et Claudion avaient été convaincus qu'elle ne savait rien sur les travaux de son protecteur. D'ailleurs, elle n'avait jamais rien entendu à la science, et sa nomination comme directrice à l'observatoire de 87°7 Station avait été souhaitée par Opérasque qui désirait surtout qu'elle effectue une surveillance attentive du personnel.

Elle évitait toute référence à ces deux hommes qui avaient fait d'elle ce qu'elle était désormais, une victime ayant juste de quoi vivre. Elle travaillait à l'entretien des wagons du parc de stationnement et ne se plaignait pas. Opérasque ne bénéficiait plus des privilèges d'une résidence forcée, se trouvait dans un train-pénitencier qui tournait à bonne distance de Salt Lake Station et dont il était impossible de s'évader, même avec des complicités nombreuses. Elle savait qu'existait un complot pour le remettre au sommet de la Compagnie, mais pour l'instant on ne voyait rien venir, les gens s'intéressant surtout au refroidissement inattendu.

On l'avait surtout interrogée sur cette fameuse centrale électrique clandestine, et elle avait déclaré que Charlster ne lui en parlait jamais. Le seul qui aurait pu renseigner les services secrets était Alcibion, mais ce dernier avait disparu et vivait certainement caché.

En réalité, Cristella avait quelques idées sur cette centrale secrète, savait qu'elle était nucléaire mais pratiquement indécélable, car installée au sein d'un complexe atomique important utilisant en refroidissement l'eau de la baie de Baffin, et qu'un groupe d'Aiguilleurs la dirigeaient sans jamais trahir leurs activités auxiliaires. Mais ses renseignements n'allaient pas au-delà et elle avait préféré les taire.

Elle ne regrettait pas Opérasque, alors qu'elle aurait souhaité visiter Charlster. Le Grand Maître ne l'intéressait plus, et elle souhaitait qu'il reste toujours emprisonné et ne fasse plus appel à elle pour des services qui, en définitive, lui répugnaient. Opérasque était un obsédé sexuel dangereux dans ses désirs et elle ne voulait plus se souvenir de ses exigences.

Louria lui rendait assez régulièrement visite car elle avait de l'affection pour son fils, le petit Rom, et le gâtait. Elle et Claudion Hyponias s'étaient installés dans l'ancien compartiment spacieux de Charlster et essayaient de faire le tri de ses archives numériques, mais visiblement ne progressaient guère, car le froid devenait chaque jour plus cruel. Elle en savait quelque chose, elle qui nettoyait les wagons dans une zone qui n'était pas chauffée. C'était une tâche très difficile à mener et elle cherchait désespérément un autre travail.

Louria pensait qu'elle savait où se cachait Alcibion, alors que Cristella n'avait jamais pu supporter cet être lâche et hypocrite qui n'hésitait jamais à trahir ceux qu'il servait. Il avait trahi Opérasque, était revenu lui proposer ses services, avait trahi Charlster et finalement avait choisi de disparaître. Elle ne pensait pas qu'il ait eu accès à des documents importants. Il n'était pas un scientifique, lui non plus, et lorsque Charlster travaillait, il essayait en vain de glaner quelques renseignements, mais ne les comprenait pas.

Elle travaillait de dix heures à cinq heures, rentrait chez elle par le tram, allait chercher Rom à l'école avant de faire ses courses dans un grand ensemble commercial. Un soir elle eut conscience d'être suivie, pensa qu'une nouvelle fois les services de renseignements la surveillaient et ne s'en inquiéta pas trop. Ils l'avaient ainsi épiée durant des semaines et elle avait cru qu'ils avaient renoncé.

Mais elle situa l'homme qui était sur ses traces, une sorte de clochard qui attirait la méfiance des surveillants de cet ensemble. Ce n'est que durant quelques secondes qu'elle put examiner à la dérobée son visage et en fut saisie. Elle venait de reconnaître l'ancien astrophysicien Bourguine, disparu depuis pas mal de temps.

CHAPITRE 10

Le dirigeavion se posa sur la mer, face à la plus importante des îles Crozet où avait été construite la coupole qui devait tant intriguer les observateurs et Lien Rag. Ce dernier monta à bord du pneumatique et l'embarcation se dirigea vers l'anse où étaient ancrés le remorqueur de Césaire, le *Staple*, et la *Chimère* des Simone.

Une muraille impressionnante contournait le centre de ces installations, et la surprise de Lien Rag fut grande en découvrant qu'on accédait au-delà à l'aide d'un pont-levis. Celui-ci était baissé et aucun garde ne veillait sous le porche cintré. Il n'y avait pas plus de monde une fois à l'intérieur et seule une pancarte rédigée en lettres gothiques indiquait l'hôpital, du moins une unité de soins. Ce fut là que Tom-Tom, ayant aperçu Lien Rag et son cousin Lienty, les rejoignit.

— Les survivants sont dans cet endroit, et la plupart sont dans un état désespéré. Césaire est arrivé trop tard, et nous avons également perdu trop de temps en discussions avec Grathe.

Il les précéda et stupéfait, bouleversé, Lien se rendit compte qu'il ne restait plus que sept personnes, dans une salle à part, ayant quelque chance de survivre. Les autres agonisaient dans une autre aile.

— Il est très difficile de savoir combien ils étaient à l'origine, disait le président Simone, dans les trois cents affirme Césaire que vous verrez tout à l'heure. Complètement rétabli, il essaye de diriger les affaires de cet endroit en compagnie du Doge Sunday.

Lien Rag se souvenait de cet être étrange, empesé, qui avait assisté à la conférence de la mer de Weddell sans jamais ouvrir la bouche. Lourd comme un robot sans âme.

— Je dois vous en avertir tout de suite, Sunday est un hybride, murmura Tom-Tom.

Les deux cousins crurent avoir mal entendu et se penchèrent sur le Simone qui ne mesurait que soixante centimètres et trottait à leurs côtés.

— Aussi étrange que cela vous apparaisse c'est un hybride, obtenu à partir d'un croisement in vitro d'un embryon humain avec un œuf de sphale. Les sphales sont des sortes de gros insectes de plus de deux mètres de haut qui

vivent dans le corps des Bulbs. Ce ne sont pas des parasites, ils ont leur utilité. Les colons venus d'Ophiuchus, qui traquèrent les Bulbs, les appelèrent des gargouilles lorsqu'ils aperçurent les premiers de cette espèce, mais ce sont des sphales. Il est vrai qu'ils ressemblent de loin, j'ai vu des photographies, à ces statues des cathédrales anciennes qui dégorgeaient l'eau de pluie en dehors des murs de ces églises. Césaire m'a tout expliqué. Les gens d'ici sont d'origine humaine et même terrienne, mais au cours des siècles il y a eu des scissions à l'intérieur du Bulb d'où ils sont originaires.

— Un instant, fit Lien Rag, vous allez trop vite pour nous, de quel Bulb s'agit-il ? Moi j'ai vécu dans celui qui s'est abîmé dans le Pacifique, et Lienty également. Je croyais que c'était son nom propre et non un nom générique.

— Il y en avait un second, d'abord colonisé puis abandonné pour insuffisance physiologique. Une erreur de diagnostic car ce second animal de l'espace a survécu et a même été colonisé par une fraction de ces colons venus d'Ophiuchus. C'étaient tous des êtres simples, sans grande instruction, mais des travailleurs acharnés en agriculture. Parmi eux quelques techniciens se sont débrouillés pour forcer ce Bulb, surnommé Flatty à cause de sa mollesse, à naviguer en direction de la Terre. Césaire m'a montré où il se situe lorsqu'il est apparent. C'est une sorte de halo nébuleux derrière Altaï, ce morceau de Lune resté intact.

— Le vieux Jossoye se doutait de quelque chose lorsqu'il me parlait de cet objet céleste qu'il avait baptisé Nebula, murmura Lien Rag. Il y avait donc deux Bulbs transformés en satellites.

— Le second est arrivé bien longtemps après celui que vous avez connu. D'après Césaire, la société qui se développa à bord ne put jamais rattraper en connaissances scientifiques et techniques celle du premier Bulb. Il fallut de nombreuses générations afin qu'émergent des esprits assez curieux pour vouloir connaître le pourquoi des choses, des phénomènes et se lancer dans la recherche fondamentale. Ces colons d'origine n'étaient pas plus bêtes que les autres, mais ils ont dû faire face à des problèmes basement matériels pour survivre dans ce milieu étrange, problèmes alimentaires surtout, sécurité, ennuis de santé, etc. Ils ont donné naissance à une société essentiellement agricole, une société très structurée, intolérante, obscurantiste, étouffante aussi, car la religion a vite dominé les mœurs, les coutumes, surveillant la vie de chaque individu, prévoyant des sanctions sévères. Pour sortir d'un tel milieu dans l'intention de vivre différemment, c'était difficile. Comme de se lancer dans la spéculation scientifique. Les prêtres se méfiaient de la science et de la technique. Les outils indispensables pour la culture étaient soigneusement contrôlés et les premières machines réinventées par ces gens furent d'abord considérées comme l'œuvre du démon. Ceci pour vous donner une idée de la gadoue où se trouvaient les esprits de ces gens voici quelques

siècles. Mais il y a eu évolution. Il aurait mieux valu une révolution, c'eût été plus rapide.

— Vous parliez de scission parmi ces colons.

— Il y a ici même des Eugénistes, partisans d'une sélection volontaire de l'espèce, et des Naturalistes plus libéraux quelque part dans le Nord. Mais tous souffrent du même mal, faute d'un gène disparu. Nous ignorons si les Naturalistes du Nord sont également en voie de disparition.

Ils visitèrent la fameuse coupole qui pouvait s'ouvrir, découvrirent les lance-missiles d'un modèle déjà ancien et l'une des navettes inutilisables datant de plusieurs siècles. Elle provenait du vaisseau *Terra* qui avait conduit les réfugiés terriens sur Ophiuchus IV, avant de servir ensuite dans la chasse aux Bulbs.

— Ces gens-là, comment les appeler, n'ont jamais amélioré leur armement, passe encore puisqu'ils n'avaient pas d'ennemi important, mais du moins auraient-ils pu, à partir de ces navettes anciennes, développer d'autres générations de vaisseaux spatiaux de liaison. Mon opinion, ajouta Tom-Tom, c'est que l'absence de ce gène les maintint tous dans une sorte d'apathie générale. Ils n'étaient pas malheureux, ils étaient très travailleurs mais ne réfléchissaient guère.

— À la vérité, murmura Lien Rag, je me demande si ce n'est pas là la véritable cause de la décadence du premier Bulb. Quand nous l'avons atteint, c'était la totale anarchie, le laisser-faire. Personne ne s'occupait de maintenir un semblant d'activité humaine et seuls les ordinateurs paraient au plus urgent. Les groupes se faisaient la guerre ou bien vivaient en autonomie totale, sans contact avec le reste des colons. Beaucoup subsistaient grâce aux distributeurs automatiques de nourriture, mais il y avait aussi des hybrides, des garous féroces, des créatures incertaines qui par exemple dévoraient les fils conducteurs des réseaux, provoquant des pannes de la pesanteur artificielle, dérégplant les thermostats, nous avons vu neiger certains jours.

— Pourquoi les compagnons de Césaire sont-ils venus sur Terre ? demanda Lienty qui n'avait guère parlé jusque-là.

— Ils ont fui le Bulb Flatty à cause de cette épidémie de leucémie, et ont cru un temps que le changement leur apportait une rémission de longue durée.

— Mais qui reste là-haut dans l'espace, dans cet animal coincé derrière Altaï ?

— Quelques irréductibles, surtout des gens qui ont depuis toujours possédé des terres fécondes. Il est difficile de parler de terre dans ce cas, mais c'est

ainsi. Ces nouveaux propriétaires sont farouchement attachés à leurs prairies, leurs cultures et préfèrent mourir sur place que de les abandonner. Ils font la chasse aux laineux, une espèce de parasites dangereux qui s'attaquent à tout ce qui représente de la nourriture. Il y a aussi les sphales qui eux peuvent vivre sans être menacés par l'absence de ce gène, expliqua Tom-Tom, mais nous devons rejoindre Césaire et le Doge Sunday. Je voulais auparavant faire le point sur un peu tout. Vous savez désormais à quoi vous en tenir, et lorsque vous verrez cet hybride vous pourrez maîtriser votre stupeur.

Ce fut tout de même une épreuve délicate de se trouver en face de cette créature figée dans une quasi-immobilité hiératique, et qui parlait d'une voix métallique fort désagréable.

CHAPITRE 11

Le directeur général de la production énergétique de la Panaméricaine resta impassible, en apparence, lorsque Louria et Claudion lui exposèrent quel processus ils entendaient entreprendre pour repérer le réseau clandestin qui alimentait le laboratoire de Charlster et également différents endroits secrets.

— La sécurité générale est en cause, ainsi que celle du gouvernement qui ne peut travailler sous la menace d'un complot permanent, ajouta Claudion qui trouvait cet homme assez indifférent. Il occupait un des postes les plus importants de la Compagnie, était bardé de diplômes de différentes écoles d'ingénieurs. Il se nommait de Kergouan, ce qui était assez extraordinaire. On affirmait qu'il portait le nom de son premier ancêtre qui quelque trois mille ans plus tôt participa aux côtés de saint Louis à la croisade contre les Infidèles. S'y ajoutait un titre de noblesse, ce qui ne s'était jamais vu, mais le comble ignorait si c'était un comte ou un marquis.

— Nous isolerons un à un les terminaux jusqu'à ce que nous identifions ceux qui nous intéressent. Nous avons besoin que vous mettiez à notre disposition une centaine de techniciens, mais peut-être aurons-nous aussi besoin d'un supplément de gens travaillant sur le terrain.

De Kergouan regardait Louria bizarrement et celle-ci se sentit gênée.

— Nous désirons que cela soit fait dès aujourd'hui, insista Claudion, que l'attitude de cet homme commençait d'énervé.

Le directeur tressaillit et jeta un regard ennuyé au garçon.

— Ce que vous demandez va créer une panique sans précédent. Les clients, à cause de la baisse brutale des températures, assimileront ces délestages à une incapacité de mon service à fournir un supplément d'énergie, et vous allez provoquer des protestations, voire des émeutes.

— Nous opérerons secteur par secteur. Je ne pense pas que l'identification des locaux d'habitation et des locaux industriels et commerciaux, soudain privés d'électricité, demande beaucoup de temps. Nous pourrons suivre sur les écrans, les vôtres qui sont gigantesques, le déroulement de cette opération. Nous vous demandons de lancer ce programme sans tarder.

De Kergouan regardait toujours Louria et celle-ci regrettait de porter une robe aussi courte, découvrant ses jambes très haut. Placée comme elle l'était,

le regard de cet homme essayait de pénétrer le secret de ses cuisses. Elle n'avait jamais été à pareil supplice depuis longtemps, ne comprenait pas qu'un tel personnage, dans la hiérarchie panaméricaine, se comporte en voyeur. Elle avait cependant remarqué que le personnel féminin gravitant dans cet immense train directorial s'habillait de noir et de façon très stricte. Jupes longues, pas de décolleté à cause de ce frustré, certainement.

— Je dois en référer au Grand Maître Aiguilleur qui supervise les opérations de cette sorte. Pour l'instant elle est absente et ne nous rejoindra que plus tard. Vous pouvez en profiter pour vous familiariser avec nos écrans qui, comme vous le dites, sont d'un format inhabituel, spécialement fabriqués pour nos dispatchings, par la même usine qui fournit la Traction ferroviaire.

Une fille aux cheveux en chignon vint les chercher et les accompagna dans l'immensité des couloirs. Ils n'avaient jamais vu pareil convoi administratif avec des étages innombrables, des ascenseurs, des labyrinthes. Le sol était tracé en différentes couleurs et pour accéder au dispatching ils suivaient la ligne rouge en continu, car il y en avait une autre rouge en pointillé.

— Il te dévorait des yeux, murmura Claudion à l'oreille de son amie.

— Mes cuisses, oui, et il essayait de voir mon string. Il se masturbait en même temps.

— Allons donc !

— Que faisait donc sa main droite sous le bureau, hein ?

Le dispatching était tout en longueur dans une série de wagons sans ouvertures vers l'extérieur. Tout un côté alignait des écrans gigantesques. Un jeune ingénieur, nommé Paterel, les prit en charge.

— Nous avons effectué quelques sondages rapides, mais en vain. Nous disposons de milliers de lignes et ce travail risque de nous prendre des semaines, à moins d'un coup de chance. Je crois qu'il faut compter surtout là-dessus.

— Vous n'êtes guère optimiste.

— Depuis le début du réchauffement on a multiplié les ajouts de lignes, un peu en dépit du bon sens, sans trop les archiver, si bien que des gens se branchent gratuitement sur des réseaux que nous ne maîtrisons plus. Je vous révèle un des secrets de cette administration, à mes risques et périls parce que mes collègues et moi-même en avons plus qu'assez de cette gabegie. Tous les Aiguilleurs, dès le grade de sous-maître, sont branchés gratuitement et comme ils sont des milliers vous voyez un peu à combien se chiffrent nos pertes.

Il leur expliqua le fonctionnement des dispatchings. Sur l'écran, scintillaient les gros réseaux avec leurs dérivations, mais les plus petites lignes n'apparaissaient que sur appel spécial.

Ils commençaient à mesurer l'ampleur de leur tâche lorsqu'une grande femme masculine, vêtue d'un uniforme de Grand Maître, les aborda d'une voix très sèche :

— Je suis Suzanah de Kergouan, le superviseur de cet endroit. Mon mari a dû vous parler de moi.

Du coup Louria comprit l'attitude plus que bizarre du mari.

CHAPITRE 12

Le professeur Charlster occupait un vaste compartiment dans cette unité psychiatrique qui, bien qu'installée dans un immense wagon, était pour l'instant rattachée à un ensemble hospitalier aux différentes spécialités médicales. Il avait été prévenu de la visite de sa consœur et grande ennemie, mais lorsqu'elle se présenta il la reçut avec une grande courtoisie.

Ann Suba flaira tout de suite une odeur caractéristique, celle produite par un appareil électrique fonctionnant en longue durée. Elle chercha discrètement autour d'elle ce qui pouvait dégager cet ozone, mais ne vit rien de suspect. Lorsqu'elle croisa les yeux de Charlster, elle y lut l'expression d'une discrète ironie, et fut certaine que malgré cet endroit sous surveillance, malgré l'attention dont il était l'objet, Charlster avait pu bricoler un appareil quelconque pour essayer de rester en contact avec ses anciens travaux.

— La Présidence, bigre, m'a averti que vous alliez venir. Albeyal en personne, et j'y suis sensible car ce vieux gâteau me fait beaucoup d'honneur. D'ailleurs, tout le monde me respecte, y compris les agents spéciaux qui surveillent ma porte et viennent régulièrement fouiller ma cellule.

— Ce n'est quand même pas une cellule, fit Ann sèchement, ne parvenant pas à surmonter sa défiance et aussi son mépris pour ce charlatan de génie.

— Elle est capitonnée sans que vous vous en rendiez compte mais qu'importe. Ainsi vous avez souhaité me rencontrer ?

— Non, c'est le Grand Maître Fortalès qui a exigé que je vienne essayer de vous soutirer quelques renseignements.

— Voilà qui est franc et je vous remercie de l'être. Pouvez-vous me parler de la situation extérieure ? Où en est-on avec le froid ? Est-il vrai que des masses populaires sont en mouvement vers le Sud, et que si l'accès des trains leur est refusé elles se mettent quand même en route alors que la température ne cesse de décroître ?

— C'est exact, dit-elle. En voulant franchir une rivière gelée plusieurs centaines de personnes ont été englouties et on a retrouvé plus de cent morts et pas mal de blessés. Vous êtes en quelque sorte responsable de cet accident horrible. Vous avez souhaité appliquer, dans sa rigueur extrême, le fameux projet Permafrost selon les désirs d'Opérasque, et voilà où nous en sommes.

Charlster mit en marche une bouilloire électrique dans l'intention de proposer du thé à sa visiteuse. Il ne paraissait nullement affecté par les reproches de sa consœur, et même souriait vaguement.

— Permafrost visait à supprimer la Ceinture de Feu et à établir des banquises nord-sud facilitant les communications sur toute la Terre. Je détestais ce qu'envisageait Opérasque, je n'ai agi que de ma seule volonté.

— Avec vos soi-disant icebergs sidéraux, ricana Ann.

— Hé oui, que vous le vouliez ou non, ils existent.

— C'est faux, fit-elle avec calme. Vous avez retrouvé quelques traces d'eau dans l'espace, sous forme de glace liant des amas de cendres lunaires, et vous en avez tiré parti. Il n'y a pas de monstrueux glaciers gravitant autour de notre planète et vous ne me convaincrez jamais.

— Bien entendu, mais en attendant ça fonctionne et j'occulte le Soleil. Si l'on me maintient dans cet asile tout ira de mal en pis, car je ne contrôle plus rien. Le froid deviendra insupportable et il fera une nuit totale en certaines régions, justement celles que ces pauvres gens veulent retrouver après vingt ans d'exil. Le président et le Grand Maître ont pris une décision très grave, très dangereuse, aberrante. Je le leur ai dit, mais ils ne veulent pas en convenir. Ils vous envoient pour essayer de me faire avouer par quels procédés on peut freiner ce refroidissement et cette perte de luminescence, mais toujours aussi stupides, ils choisissent la seule personne qui n'accepte pas la simple évidence. Je comprends votre amertume, ma chère Ann, mais vous devriez essayer de comprendre mes travaux au lieu de les combattre contre toute logique. Voulez-vous du sucre dans votre thé ?

— Je ne veux rien, fit-elle furieuse.

— Tant pis. Mais je suis heureux de la présence d'une femme chez moi, il n'y a ici que des hommes et ça manque de féminité et de stimulant érotique dans le coin. Vous savez que je vous ai trouvée toujours attirante ? Si, si, et je vous assure que j'aurais été heureux de vous faire la cour, mais vous m'avez toujours considéré comme un pauvre type sans intérêt, un être infect qui aimait les très jeunes filles. Vous-même, n'avez-vous pas eu des sentiments et même plus pour Liensun, alors qu'il était à peine adolescent ?

Ce n'était pas ainsi qu'elle pensait orienter la conversation et elle regrettait sa propre attitude. Elle essaya de ramener une certaine sérénité en parlant de Cristella et du petit Rom.

— Votre fils est superbe et vous ressemble, dit-elle. Il possède une grande intelligence déjà.

— Tant mieux pour lui, dit Charlster, en tirant son siège vers le sien jusqu'à ce que leurs genoux se touchent.

Elle resta muette devant une telle impudence, et lorsqu'il posa sa main sur sa jupe elle ne trouva rien à dire ni à faire.

— Entre nous, ma chère amie, je serais disposé à vous fournir quelques bons tuyaux si seulement vous acceptiez, de la façon qui vous conviendra le mieux, de m'apporter quelque apaisement. Vous voyez ce que je veux dire ? Vous savez, peu de chose me contenterait et ne vous engagerait en rien.

Horriifiée, croyant avoir mal compris, elle ne réagissait pas, regardait la main tavelée qui se crispait sur sa cuisse à travers sa robe.

CHAPITRE 13

Ce fut à la sortie de son travail, alors que frigorifiée par des heures de ménage dans un froid mordant, elle se hâtait vers son tram, que Bourguine l'accosta. Elle commença par le repousser, le menaçant d'alerter les gardes ferroviaires, mais en quelques mots il réussit à la faire taire et à l'effrayer. Il la menaçait en cas d'arrestation, de révéler ses accointances avec Charlster et Opérasque.

— Je suis surpris que vous soyez en liberté, alors que ces deux-là sont l'un dans un asile, l'autre en pénitencier. De plus, le secrétaire d'Opérasque est en fuite et vous, vous n'avez même pas été importunée ?

Il l'accompagna dans le tram et le contrôleur se précipita vers lui, pensant qu'il ne pourrait régler son trajet, mais Bourguine sortit son argent et l'autre leur ficha la paix, en bougonnant qu'on ne pouvait accepter des individus pareils dans une société bien dirigée.

— Je cherche un refuge et vous allez me l'offrir. Vous habitez un compartiment assez spacieux pour une vie à trois. Je dois reprendre mon souffle après une longue cavale. Ensuite je vous quitterai. Mais j'ai besoin d'une semaine, de me mettre au courant des activités de ce vieux fou de Charlster et de ce qui en découle. J'ai fini par trouver son ancien domicile et compris qu'il l'avait transformé en observatoire. Mais qui donc le remplace désormais ?

Elle lui parla de Louria et de Claudion Hyponias, et il estima que c'était dans la suite logique des événements. Eux connaissaient parfaitement le bonhomme.

Elle hésita avant de lui dire qu'Ann Suba lui avait rendu visite dernièrement.

— Elle voulait me voir, voir mon fils avant de rencontrer Charlster dans son unité psychiatrique. Elle m'a même demandé si j'avais quelque chose à lui communiquer, mais je m'en suis abstenue par prudence, sachant qu'elle travaille sous la direction directe de Fortalès. Je lui ai donné un dessin de Rom pour son papa, c'est tout.

— Elle voulait vous faire parler ?

— Ils essayent tous, mais je ne sais rien, absolument rien.

L'astrophysicien s'abstint de ricaner, certain qu'au contraire cette femme en savait plus long qu'elle ne le disait. Il appréciait de la voir assise en face de lui. Elle n'était plus aussi plantureuse qu'à une époque, mais telle quelle, elle pouvait plaire aux hommes en s'arrangeant un peu. Jadis elle était dure, autoritaire tant qu'Opérasque était son protecteur. On racontait qu'il la traitait comme une véritable esclave, exigeant d'elle des complaisances inouïes, mais ce n'étaient le plus souvent que des ragots, jamais personne n'avait pu réellement les surprendre. Elle avait par contre dominé Charlster avant qu'il ne rencontre Louria Finister et ne se rebelle. On disait qu'il n'en avait pas fait sa maîtresse, qu'il la considérait comme son héritière spirituelle capable de poursuivre son œuvre scientifique. Bourguine, dans sa hargne haineuse, ne croyait pas que le vieil obsédé ait pu rester insensible aux charmes de la jeune femme.

— Je sais qu'à l'arrivée vous irez chercher votre fils et faire des courses dans le grand magasin voisin. Je ne vous y suivrai pas, mais vous allez me donner vos clés. Je sais où vous habitez et pendant votre absence je prendrai une bonne douche, essaierai de me raser.

— Les voisins sont à l'affût, dit-elle, ils vont s'inquiéter. Je me demande même s'ils ne sont pas au service des Renseignements.

— Je serai discret et nul ne me verra pénétrer chez vous. Prenez votre temps car je suis très crasseux et j'empeste. Je veux qu'en rentrant chez vous vous découvriez un autre Victor Bourguine, celui que vous voyiez à 87°7 Station.

Cristella estima que le changement la laisserait indifférente. Là-bas, dans l'observatoire de 87°7, elle évitait de le regarder et de le rencontrer, tant son regard était désagréable à supporter. La pensée de vivre quelques jours et quelques nuits en sa compagnie la démoralisait et lui faisait craindre le pire.

CHAPITRE 14

Cette nuit qui refusait de céder la place au jour devenait effrayante et malgré lui Kurty avait ralenti le rythme des moteurs. À la proue du baleinier, Fleur perçut ce changement de bruit, mais continua de fixer droit devant elle cet horizon hostile qui barrait d'une muraille charbonneuse le nord de l'océan. Un océan vide de toute présence humaine et animale, une eau qui avait l'apparence métallique d'une boue épaisse, et lorsqu'elle se penchait par-dessus la rambarde avant, les deux gerbes que l'étrave projetait de part et d'autre retombaient lourdement, sans écume, avec un bruit sinistre, comme si le *Mistake* déchirait une longue plaie dans une peau coriace.

Fleur frissonnait malgré ses vêtements chauds, affrontait l'air glacé qui soufflait vers des zones plus chaudes. Ce ciel noir engendrait des températures proches du zéro alors que le bateau se situait entre l'équateur et le tropique du Cancer.

Kurty ralentit encore la marche du bateau pour économiser l'huile dont le niveau donnait des inquiétudes.

Ils guettaient la forme arrondie d'un cachalot ou d'un orque qui aurait pu paresser à la surface, mais ils n'en avaient aperçu aucun depuis des jours. Une nuit ils avaient entendu souffler une baleine assez proche d'eux, mais le temps d'envoyer les faisceaux des projecteurs, elle avait disparu. Ils commençaient de songer à de l'huile de poisson gras mais ce serait une tâche épuisante, frustrante car ils devraient pêcher au chalut et remonter dans les vingt tonnes de poisson pour obtenir deux tonnes de cette huile. Un travail insensé pour un couple.

Kurty vit sa compagne abandonner la proue, longer le poste de pilotage pour passer à l'arrière, et dans ses rétroviseurs constata qu'elle allait préparer le chalut, car déjà elle manœuvrait l'arceau qui basculerait au-dessus des eaux et sur lequel le grand filet glisserait. Mais cette mer étrange était-elle encore fréquentée par des bancs de poissons ? Pour faire de l'huile il leur fallait des maquereaux, des harengs, hôtes habituels des mers froides comme celle-ci, mais quelles créatures osaient encore hanter ces parages ?

Il stoppa les moteurs et lorsque l'erre cassa la vitesse, il vit que Fleur dévidait le filet qui plongeait sans bruit dans l'eau. Des dizaines de mètres de mailles, trois à quatre cents environ et puis la remontée avec parfois trois fois rien dans la poche. Il relança la mécanique pour drainer le fond, du moins la

profondeur, car à cet endroit existait une grande fosse marine.

Il y eut soudain un coup d'arrêt si brutal qu'il cogna son pare-brise. Aussitôt il s'inquiéta de Fleur, ne la vit pas tout de suite, car elle était tombée sur le plan incliné qui servait à hisser les quartiers de cachalot à bord. Elle avait pu saisir une aussière, évitant de plonger dans la mer. Elle se relevait, lançait le treuil électrique.

Non seulement, le *Mistake* avait stoppé net, mais voilà qu'il culait, repartait en arrière tant le chalut pesait lourd. Kurty sortit du poste et se précipita.

— Nous avons dû pêcher une épave, cria-t-il à la jeune fille, nous devrions trancher le chalut avant de basculer de l'arrière.

— Pas tout de suite. Je vais inverser le treuil pour donner du mou et voir de quoi il s'agit en réalité.

Le treuil se dévida à toute vitesse, preuve qu'il ne s'agissait pas d'une épave mais d'un animal qui se débattait ou essayait de fuir. Les quelques centaines de mètres du filet furent bientôt à la mer et une nouvelle fois il y eut un choc, moins brutal que le premier. Kurty se précipita pour lancer les moteurs. Cette fois le baleinier n'était plus entraîné à reculons, mais résistait et même, peu à peu, gagnait de la vitesse. Fleur vint chercher des jumelles, se hissa sur le toit du poste de navigation pour essayer de voir ce qui s'agitait dans la poche du chalut. Mais la lumière décroissait encore et Kurty alluma les projecteurs directionnels arrière.

— Il est trop loin, cria-t-elle, je ne distingue qu'une masse grise avec d'énormes parasites, des patelles collées à sa peau. Il paraît moins agité, il doit être vanné.

— Relance le treuil, mais à toute petite vitesse. Moi je vais encore accélérer.

Dix minutes plus tard, Fleur lui cria qu'il s'agissait d'un requin-baleine de plusieurs dizaines de tonnes qui paraissait bien mal en point. Kurty fit la grimace, car cet animal ne produirait pas autant d'huile qu'un cétacé, mais c'était mieux que rien. Il ne serait peut-être pas obligé de le tuer, au risque de détruire une bonne surface du chalut, l'animal s'asphyxiant une fois hors de l'eau.

Lorsque l'animal sentit approcher le bouillonnement des hélices sous la plate-forme pentue, il réagit violemment, au point que Kurty décrocha un lance-harpon explosif et se précipita vers l'arrière, mais c'était une réaction ultime car le requin-baleine, hors d'eau depuis bientôt une heure, s'était

asphyxié et n'avait presque plus de force. Une simple balle de fusil en viendrait à bout et abrégérait ses souffrances. Ce fut Fleur qui décida de le faire et sans trembler elle approcha le canon de l'œil ouvert et tira. Le treuil relancé par Kurty hissa la grosse masse sur le plan incliné et celui-ci se releva ensuite. Juste à ce moment la grande gueule dégorgea des dizaines de harengs encore en vie que le requin avait avalés d'un coup. Fleur se précipita pour les récupérer dans un grand panier et alla les coller dans le frigo. Ensuite il fallut dégager le chalut, ce qui fut extrêmement délicat. Ils ne purent éviter les déchirures. Fleur dit qu'elle les réparerait dès que possible afin que le filet soit rapidement prêt.

Lorsque le dépeçage commença, puis la fonte, ils se rendirent compte qu'ils étaient dans une sorte de cellule lumineuse à cause des projecteurs, mais que tout autour d'eux une nuit d'encre les enserrait, les isolait dans cette bulle de clarté. Jamais ils n'avaient vu pareille chose et Kurty sut que Fleur avait des frissons.

— Il faut en finir, dit-il, en mettant en route la tronçonneuse électrique.

Elle ouvrit la trappe qui donnait directement sur la chaudière de fonte. Ils devraient besogner des heures, au moins vingt-quatre pour en finir avec ces dizaines de tonnes, peut-être quarante.

Lorsqu'ils eurent débité la moitié de cette capture, ils furent heureusement surpris de constater que l'huile récupérée était plus abondante que prévu, et qu'avec le reste ils rempliraient complètement tous leurs réservoirs. Ils décidèrent d'une pause pour avaler quelque chose et se reposer deux heures.

— Tu as remarqué, fit la jeune fille, qui se douchait sur le pont pour un minimum de toilette avant de toucher à la nourriture. Il n'y a pas un seul prédateur, pas de requins, pas d'oiseaux, rien. Nous sommes les seuls.

— Les seuls prédateurs ? fit-il, choqué.

— N'est-ce pas la vérité ?

Le pire fut d'attendre indéfiniment que cette nuit trop compacte finisse, mais à neuf heures elle ne montrait aucune faiblesse et ce ne fut que passé dix heures qu'un point blanchâtre apparut sur tribord. Ils en avaient presque terminé, nettoyaient le plan incliné avec un jet sous haute pression. D'énormes quantités de déchets passaient ainsi à la mer et il n'y avait pas le moindre bouillonnement de prédateurs se disputant ces proies faciles, pas le moindre goéland ou albatros. Rien.

Ils prirent un repas chaud sans se presser, alors qu'un jour filandreux tissait le ciel, à très basse altitude, d'un réseau d'ombres et de lumières, enfin de

lueurs glauques.

— Tu comptes aller droit devant plein nord ? demanda soudain Fleur sans le regarder.

Il ne répondit pas tout de suite, tourna la tête pour contempler cet horizon d'un brun glacé.

— Je ne sais plus.

— À l'est c'est l'océan et puis le Chenal Noir, à l'ouest ce sont de plus en plus d'îles puis de terres continentales, l'ancienne Chine. Nous sommes sur le Cancer.

— La Chine, peut-être peuplée de millions de Nacha et de pirates, murmura-t-il. Crois-tu que plus au nord la nuit restera aussi longue ? La dernière a dépassé les vingt heures et je crois bien qu'elle va revenir dans moins d'une heure. S'il faut naviguer aux projecteurs, nous gaspillerons encore plus d'huile.

— Tu crois qu'aux Kerguelen, il en est de même ?

Il crut percevoir un regret et aussi une invite à retourner là-bas, baissa la tête pour contempler son assiette vide.

— Ce serait peut-être une sage solution, car nous pourrions couper à l'oblique en essayant de passer entre certains archipels dont je n'ai plus les noms en tête, la Micronésie et bien d'autres îles encore plus importantes.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire en faisant allusion aux Kerguelen. Tu es parti pour traverser la Ceinture de Feu et il n'y a plus de Ceinture de Feu là où se trouvait le Serpent Gris. Mais peut-être qu'elle existe plus à l'ouest, puisqu'à l'est c'est le Chenal Noir.

— Nous irons donc vers l'ouest, mais je ne pense pas naviguer plus de dix heures chaque jour. Quatre heures en profitant du jour plus six heures au projecteur, mais pas plus, sinon nous devons à nouveau nous procurer de l'huile dans une mer à peu près vide.

— Il y a quand même des harengs puisque le requin-baleine s'en était gavé.

Kurty sourit.

— D'accord, nous marcherons à l'huile de hareng s'il le faut.

— Nous avons une marge de deux mille kilomètres avant de rencontrer le premier archipel, celui qui sur une carte ancienne porte le nom de Mariannes.

CHAPITRE 15

Ils renoncèrent dès le quatrième jour, Songe ne pouvant supporter cet horizon noir et ces nuits interminables. Ils étaient retournés dans la fameuse calanque et Liensun redoutait que le corps d'Arbaï ne reparaisse. Monkey, le requin solitaire de ces eaux, n'avait peut-être pas apprécié cette nourriture.

Songe elle-même ne supporta pas plus la calanque que la pleine mer, car dans cette gorge profonde entaillée dans la montagne, la nuit se poursuivait par un crépuscule à peine plus clair et ils essayèrent de préparer leur retour vers les Kerguelen, sans trop savoir comment ils pourraient se procurer de l'huile pour les moteurs.

— Il y a l'île du Titan au nord-est et je suis sûr que nous y trouverions d'énormes réserves de baleinium ou de fuphoc.

Mais Songe redoutait qu'à l'approche du Chenal Noir les nuits n'en soient que plus sombres et le froid plus vif.

— Il faut descendre à terre, aller trouver ces gens qui cultivent le sol, m'as-tu dit, ceux qui se prenaient pour des Romains de l'Antiquité avant que ton père ne les force à libérer leurs esclaves. Tu ne te souviens pas ? Quelqu'un a dit qu'ils avaient pu se procurer de l'huile chez eux, de l'huile extraite de plantes, je crois.

Liensun ne se souvenait pas de l'avoir entendu dire.

— J'y suis, triompha Songe, il s'agissait d'huile de soja. Ces types qui vivent dans un village pseudo-romain en disposent de grandes quantités, paraît-il. Il doit exister un moyen de s'en procurer.

— Tu sais comment on fait pousser le soja ? Il faut une bonne terre, des engrais, de l'eau et surtout de la lumière et de la chaleur. Tu en vois beaucoup désormais de la lumière et de la chaleur ? Ces paysans ne vont pas se débarrasser de leurs stocks d'huile pour nous ravitailler. Ils doivent s'effrayer de cette nuit prolongée, savent qu'ils ne pourront plus compter sur leurs cultures pour survivre.

— On n'a qu'à leur prendre l'huile de force. Nous avons des armes.

— Eux aussi, et ils savent s'en servir même s'il ne s'agit que d'arcs et de flèches. Ils peuvent te transpercer à cinquante mètres et avec ce qui nous

arrive aujourd'hui ils doivent se méfier drôlement, surveiller les alentours de leur village, faire des patrouilles. Non, ce que nous devons faire c'est essayer de chasser le cachalot. Nous sommes à bord d'un baleinier, peut-être l'as-tu oublié, et nous sommes équipés pour ce genre de chasse.

— Nous allons gaspiller le peu d'huile qui nous reste à chercher en vain un de ces animaux. Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais il n'y a plus rien en pleine mer et même ici. Te souviens-tu de tous ces oiseaux dégoûtants, des milliers qui nichaient dans ces falaises ? Il n'y en a plus un seul et le guano qui dégoulinait jusqu'à la mer est complètement desséché. Tu ne vois donc pas ces grandes bandes blanches qui s'écaillent et tombent comme de la neige ?

Dans le peu de jour qui subsistait, Liensun se rendit compte qu'elle disait vrai. Il fut pris alors d'un grand sentiment de découragement et préféra s'enfermer dans une cabine, pour ne plus rien voir de ces signes effrayants d'une sorte de fin du monde. Peu à peu, il se souvint de ce qu'il avait fait dans l'archipel des Falkland pour réparer l'hydravion en panne et sauver ses compagnons. Il avait dépensé une énergie considérable, n'avait jamais perdu l'espoir de s'en sortir. Mais il était animé d'une volonté de fer, alors que son séjour dans cet endroit maudit, avec cette recherche désespérée d'une fille qui n'existait pas, l'avait complètement démoralisé, surtout en découvrant que cette silhouette vaguement aperçue et à laquelle il avait voué une passion insensée, était celle d'un androgyne, un affreux pirate asiatique rescapé du naufrage de sa flotte.

Lorsqu'il reparut, il avait repris quelque courage et décidé que la solution qui consistait à s'emparer de l'huile de soja des pseudo-Romains était trop hasardeuse.

— Nous naviguerons au ralenti vers le sud, vers l'île d'Auckland et celle de Campbell où peuvent exister des colonies de phoques, voire de manchots. Nous les chasserons, ferons fondre leur lard pour remplir nos soutes et nous prendrons ensuite le cap à l'ouest, vers les Kerguelen, à moins que nous ne fassions escale dans l'île d'Alone-Vatican. Je sais que le pape dispose de stocks importants d'huile, constitués de sa part du fuphoc de la Zone Tabou.

— Tes îles avec des colonies de phoques et de manchots, tu crois qu'elles sont accessibles avec le peu d'huile qui nous reste ? Et que ces animaux n'ont pas fui vers le sud à cause de cette nuit presque constante ?

— Nous ne pouvons rester ici à dépenser pour notre électricité le peu d'huile qui reste, comme tu le dis. Il faut faire quelque chose. Je pense qu'à toute petite vitesse nous atteindrons au moins Auckland. Normalement nous aurions mis cinq jours. Nous en mettrons quinze ou vingt s'il le faut, mais nous les atteindrons.

Malgré leur destination incertaine, ni l'un ni l'autre ne regretta de quitter cet endroit malsain, et aucun d'eux ne se retourna lorsqu'ils en franchirent l'entrée, pour un regard nostalgique. Liensun avait redouté constamment que le cadavre de ce garçon assassiné d'un coup de couteau, ne réapparaisse et n'apprenne à Songe qu'elle n'avait pas rêvé et qu'elle avait véritablement tué Arbaï pour retourner dans la calanque.

Songe, pour sa part, restait mal convaincue d'avoir vécu dans son sommeil des scènes aussi épouvantables de violence.

Elle attendait de l'avenir un effacement total de ces doutes et le départ pour une autre existence. Et s'ils devaient périr en mer, immobilisés par une panne sèche, qu'importait, pourvu que ce soit loin, bien loin de ces lieux de cauchemar.

Ils naviguèrent la nuit à petite allure, sans projecteur, avec juste le compas éclairé. Songe apprit à barrer le petit baleinier avec doigté, à déchiffrer les spots sur l'écran radar. Les seuls qui apparaissaient étaient ceux des épaves assez hautes sur l'eau pour renvoyer un écho. C'est ainsi qu'ils trouvèrent une jonque pirate très enfoncée dans la mer à cause d'une voie d'eau. Un espoir fou s'empara d'eux dans l'attente de trouver de l'huile à bord, mais il n'y en avait pas. Ils ne réunirent que quelques provisions, dont un sac de riz et une caisse de poisson salé. Ils purent aussi pomper de l'eau douce dont l'épave recelait un réservoir et qui n'était pas corrompue.

À l'aide d'un harpon explosif, Liensun agrandit la voie d'eau et la jonque coula définitivement. Songe n'avait pas vu comme lui les cadavres des pirates, dévorés en partie, qui flottaient dans la cale.

Quelques ratés les affolèrent alors qu'ils n'étaient qu'à mi-chemin d'Auckland et ils pensèrent que les jauges s'étaient montrées trop optimistes. Mais en réalité il fallait purger les injecteurs et Liensun réussit à faire repartir les braves moteurs monocylindres dans un tap-tap rassurant. Ils naviguaient si lentement que ces mécaniques inusables fonctionnaient au rythme d'un tour/seconde. Nuit et jour, et au lieu de les énerver, ce rythme régulier assez bruyant les confortait dans l'espoir d'atteindre enfin leur but.

Le spectre d'une île grandit une nuit sur le petit écran radar et commença de se préciser avec le lever de ce crépuscule sinistre, lorsque tous les deux, enlacés, guettaient cette silhouette trapue sur la mer. La nuit revint juste quand elle apparut.

— Il y a une colonie juste en face, disait Liensun, des phoques et non des éléphants de mer, mais ces animaux peuvent fournir dans les soixante à quatre-vingts litres d'huile extra par individu. Nous en tuons entre cinquante et soixante.

— Et les manchots ça donne beaucoup ?

— Trois, quatre litres, c'est-à-dire qu'il faudrait pour nous ravitailler en abattre au moins un millier.

Elle frissonna, eut la vision d'une montagne de ces palmipèdes morts qu'il fallait dépecer sans les plumer pour les faire bouillir, et attendre que leur huile remonte à la surface des cuves où un système l'aspirait pour la filtrer encore une fois.

Ils jetèrent l'ancre juste en face de la colonie supposée des phoques et Liensun alla brancher les projecteurs sans la moindre crainte, mais la grande plage était vide. Assommé, il resta le visage collé à son pare-brise du poste et Songe, effrayée, vint lui prendre le bras pour l'en faire sortir. Alors, en silence, il mit le pneumatique à la mer et embarqua seul pour aller se rendre compte sur place. Normalement il n'aurait jamais pu débarquer car les phoques se seraient montrés menaçants. Pour les aborder et les tuer il fallait venir de l'intérieur de l'île et les surprendre.

Il tira le canot à sec et s'éclairant d'une lampe portative étudia les derniers excréments une fois loin de l'eau. Ils étaient secs.

Il allait rembarquer lorsqu'il crut voir une ombre qui s'agitait au fond de la plage, là où quelques rochers la bordaient. Il avança et aperçut un gros phoque solitaire dont les yeux brillaient dans le rayon de la lampe. L'animal ouvrait grand une bouche menaçante, mais était bien incapable du moindre effort agressif tant il était vieux et sans dents. Liensun commença par évaluer la quantité d'huile que cet énorme mâle pourrait donner, dans les cent litres, puis il haussa les épaules, pensant que ce serait dérisoire et que mieux valait le laisser vivre.

— Nous ferons le tour de l'île demain, annonça-t-il à Songe catastrophée, et si nous ne trouvons rien nous irons jusqu'à Campbell car il nous reste assez d'huile.

Ils essayèrent de dormir, mais repartirent en pleine nuit pour longer la côte. S'il n'y avait plus la moindre colonie de phoques, par contre, à l'est de l'île, ils découvrirent les manchots, des millions semblait-il, qui cancaniaient sur une plage longue d'un kilomètre et s'y bousculaient.

— Voilà tout ce qui reste. Nous pourrions abattre une centaine de manchots par jour et en faire fondre le lard. Dans six jours nous aurons les pleins.

CHAPITRE 16

Le dirigeavion se posa sur l'aéroport de Punta Arenas sans soulever la curiosité habituelle. Cet aérodrome, qui prenait ce nom prétentieux d'aéroport, commençait de connaître une activité qui finirait par justifier cette appellation.

Grâce aux relations avec la Patagonie-Est, on avait pu restaurer d'autres appareils qui assuraient des voyages de fret entre les deux pays, mais le bouleversement climatique commençait de freiner cette activité économique fiévreuse qui depuis des mois s'était emparée des deux États. De plus, le raccourcissement du jour, moins dramatique que dans certains endroits, mais tout de même inquiétant, était nuisible à l'agriculture et d'ores et déjà la spéculation sur les produits du sol était forte.

Reiner eut le tact de prendre Yeuse pour venir accueillir Lien Rag, bien que ce dernier ait annoncé officiellement sa démission de président du gouvernement des Kerguelen. Mais jusqu'à présent personne ne le remplaçait et le président de l'Assemblée élue, Quinçon, dirigeait les affaires courantes.

Lorsqu'ils se réunirent, Lien Rag et son cousin Lienty révélèrent la situation désastreuse de l'archipel Crozet, et Yeuse et Reiner apprirent qui étaient les mystérieux habitants de ces îles, qui était Césaire, le Doge Sunday.

— Un autre satellite d'origine animale, ne cessait de répéter Yeuse, incrédule. Mais comment n'a-t-il jamais été détecté ?

— Sans radiotélescope c'est impossible, et les télescopes ordinaires ne bénéficient au pôle Nord que de quelques nuits sans nuages.

— Croyez-vous que les Aiguilleurs aient obtenu de Charlster la mise en application du projet Permafrost dans sa version la plus dure ? demanda Reiner.

— Mais quel est le rôle d'Ann Suba dans tout cela ? ajouta Yeuse, qui n'avait jamais apprécié l'astrophysicienne.

— Nous ignorons totalement les raisons de cette modification climatique et de cette perte de luminescence, dit Lienty.

— Les Aiguilleurs des hauts plateaux, ceux qui s'étaient réfugiés dans des cavernes au moment du réchauffement, faute de pouvoir franchir la Ceinture de Feu, seraient en train de se diriger vers le Nord. On les a vus, paraît-il,

sortir de leurs trous, essayer de rétablir les réseaux, mais je ne pense pas que la Ceinture de Feu ait totalement disparu à cette latitude-là, expliqua Reiner.

Ce qui intriguait le plus Yeuse était cet hybride appelé Sunday, dont elle ne pouvait imaginer la structure.

— Il y a quand même similitude entre les deux Bulbs en ce qui concerne la volonté de fabriquer des clones et des hybrides. Est-ce qu'il existerait des loupés, des garous sur ce Flatty ? Vous nous dites que leur société est en retard du point de vue technologique et scientifique, mais ils ont quand même réussi cette réalisation-là. Il a bien fallu des gens capables dans ce que vous appelez une société principalement rurale. Je vous trouve assez méprisant pour ces gens, alors qu'ils ont réussi à rejoindre la Terre et même à y débarquer.

— Pour y mourir, lui fit réfléchir Lien Rag, calmement.

— Qu'allez-vous faire désormais, demanda Reiner à Lienty, pourquoi ne pas vous présenter aux Kerguelen ?

— Jamais de la vie, répondit celui que jadis on appelait Gus. Je ne suis pas apte à mener une vie politique.

— Vous savez ce que je pense, dit soudain Yeuse, que Liensun pourrait diriger les Kerguelen. Sans vouloir le déconsidérer, je l'estime assez rusé et retors pour prendre la direction des affaires publiques.

— C'est bien ce que je me disais, avoua Lien Rag, mais j'ignore ce que devient mon fils accompagné par Songe. Elle-même serait tout aussi capable de mener ce genre d'activité. Ils voulaient rejoindre l'île du Titan, espérant y trouver des stocks de moteurs en céramique et d'autres pièces de rechange. Radio Nouvelle-Amsterdam, qui relaie la radio du Vatican, dit que vers l'est les conditions sont encore plus dures en ce qui concerne la luminescence. Il n'y aurait plus que quatre heures de jour par vingt-quatre heures, et un jour très pâle, une sorte de crépuscule qui s'efface assez vite l'après-midi.

— Comment naviguer dans ces conditions, repérer les cachalots ? Car ils ont besoin d'huile pour poursuivre leur aventure, tout comme Kurty et ma fille. Évidemment, je n'ai aucune nouvelle des uns et des autres, mais je ne suis pas très inquiet. Ils ont prouvé qu'ils pouvaient se tirer de situations difficiles.

Il n'était venu que pour chercher Yeuse et expliqua qu'il avait finalement conclu un accord avec l'Assemblée des Kerguelen au sujet du dirigeavion.

— Je le mets à leur disposition, mais j'ai besoin de l'accord de tous les copropriétaires, et en échange nous disposons de quatre-vingts jours

d'utilisation, par période maximum de dix jours. Les Kerguelen se chargent de l'entretien et du carburant. Ce dernier point a provoqué des difficultés chez les députés, car désormais les centrales électriques doivent fournir plus de courant pour le chauffage et la lumière. Les navettes avec la Zone Tabou seront renforcées par des unités plus petites. Je me demande ce qui se produira lorsque tout le fuphoc aura été pompé là-bas. Nous avons obtenu de Césaire qu'il cède une part de son attribution à tous les autres signataires de l'accord.

— C'est-à-dire que nous recevrons un supplément, fit Reiner. Je ne vous cache pas que j'en suis heureux car nous avons quelques difficultés, juste comme nous connaissions une embellie économique.

CHAPITRE 17

L'ingénieur Paterel avait interrompu la fourniture de courant dans tout le secteur de trains d'habitations autour du laboratoire de Charlster. Louria, revenue là-bas, annonça par phone que l'électricité y fonctionnait toujours.

— Je rétablis donc le courant dans ce secteur. Nous aurions dû penser que le réseau clandestin suit d'autres circuits. Il aurait été trop simple de découvrir tout de suite le système d'alimentation. Il est possible qu'une dérivation soit installée depuis un autre secteur, peut-être même très éloignée de ce quartier.

— Un secteur de grande consommation, murmura Hyponias. Un ensemble industriel par exemple, ou le quartier général des Aiguilleurs tout autour de la gare centrale.

Paterel eut un geste d'impuissance.

— Impossible d'y pratiquer la moindre coupure. Non seulement à cause de la Caste, mais de l'alimentation des convois. Ce serait trop dangereux, et pour effectuer une pareille expérience, il faudrait y préparer les gens, donc diffuser largement la manœuvre. Ceux que nous recherchons auraient tout le temps de combiner un paravent.

À la demande d'Hyponias, il le conduisit devant le tableau numérique de la production. Il y avait des dizaines de centrales sur tout le territoire nord de la Compagnie, entre la banquise du détroit de Béring et le Groenland.

— Les étoiles rouges désignent les centrales nucléaires, les noires les thermiques à charbon ou à gaz, les vertes les éoliennes. Les hydrauliques sont en jaune.

— Je ne pensais pas les éoliennes aussi nombreuses, s'étonna Hyponias.

— Ça marche. Là où elles sont installées, il y a toujours du vent.

— Et les étoiles marron, que désignent-elles ?

— Celles qui fonctionnent en géothermie.

— Pensez-vous que le labo de Charlster puisse avoir une alimentation autonome de style géothermique, par exemple, ou autre chose ?

— Il serait difficile de creuser dans le sous-sol à partir d'un train

d'habitation. Je sais très bien que la plupart sont à jamais immobilisés et ne bougeront plus car leurs bogies sont rouillés, mais c'est quand même un risque.

— J'ai examiné tous ces wagons habités par de nombreuses familles. On ne voit plus les roues, on a soudé des tôles pour aménager des caves en dessous. Il serait facile à partir d'une de ces caves de forer le sous-sol.

— Non, c'est irréalisable dans ce coin. Pour atteindre la zone chaude et y injecter de l'eau, il faudrait quinze cents mètres au moins et vous savez, ce système simple en apparence est tout de même compliqué. On réchauffe de l'eau jusqu'à ce qu'elle bouille sous vide et envoie de la vapeur dans une turbine. Trop de matériel à dissimuler.

— Moteur à hydrogène ?

— Ça c'est possible. Hydrolyse inversée et production d'électricité. Pour produire de l'hydrogène il faut du méthanol, par exemple, ou bien se procurer des bouteilles. Il y a non loin de cette station une grosse entreprise qui fournit ce type de bouteilles.

— J'irai consulter leur fichier clientèle, fit Hyponias. On ne peut rien négliger.

— Bien entendu. Faites ce que vous voulez, mais moi je persiste à penser qu'il y a branchement clandestin sur un gros câble porteur de centaines de milliers de volts. Un laboratoire comme celui de ce Charlster vous semble un gros dévoreur d'énergie, mais que sont quelques milliers de kilowatts dans cet ensemble qui en compte des milliards ? Ce prélèvement passe inaperçu, tout comme ceux qui alimenteraient des lieux clandestins où comploteraient les amis d'Opérasque. Même s'ils fabriquent des bombes, des armes, ils ne dépensent pas de grosses quantités d'électricité. Je vous ai dit que les Aiguilleurs à partir d'un certain grade, ne payent pas leur consommation. Ce n'est pas un privilège inscrit dans leur statut, ce n'est pas une décision en haut lieu, c'est complètement arbitraire, et si vous en parlez à Fortalès, il ne fera rien pour changer cet état de fait, de crainte d'irriter ses collègues. Ces gens-là ne se privent donc pas et, si j'ose dire, dévorent du courant.

— Un instant, vous me dites là quelque chose d'intéressant. Peut-être se sont-ils regroupés pour recéder une part de leur consommation à Charlster, sur ordre d'Opérasque.

— Possible, mais il a donc fallu installer dans chaque foyer d'Aiguilleurs une boîte de dérivation, plus un câble qui rejoint une autre boîte. Il faudrait un système très perfectionné pour effectuer cette série de prélèvements. Non, croyez-moi, ce n'est pas la bonne piste.

Ils retournèrent dans le dispatching de distribution et soudain Claudion remarqua une série de clignotants rouges le long d'un réseau.

— C'est quoi ?

— Surtension. Ça risque de tout faire péter, un condensateur a dû claquer quelque part.

— Qu'allez-vous faire ?

— Couper et dériver l'alimentation.

— On pourrait provoquer une surtension à partir du réseau de Charlster ? demanda Hyponias à voix basse, regardant autour de lui si on ne les écoutait pas.

L'ingénieur poussa un grand soupir mais ne répondit pas.

— C'est donc possible ?

— Tout est possible, mais dans ce cas, si le réseau est vraiment clandestin, la surtension risque d'aller fort loin et de faire sauter des relais un peu partout, et s'il n'y a pas de relais, ce qui est peut-être le cas pour éviter de trop nombreux travaux, c'est une centrale qui risque de prendre un sale coup. Moi je ne ferais pas une pareille chose. Il y a trop de risques.

— Une surtension surveillée en un temps très bref.

— Cela reste dangereux.

— Mais les conséquences pourraient en être intéressantes, non ? On devrait pouvoir en retirer quelques pistes fort utiles.

Paterel le regarda dans les yeux.

— Certainement, mais ne comptez pas sur ma collaboration.

— Même pour quelques indications qui m'éviteraient de faire de grosses bêtises ?

— Vous êtes un chercheur, non ? Je ne suis qu'un modeste ingénieur. Je ne pense pas que vous ayez besoin de mes mises en garde. Je suis dans ce boulot pour préserver autant que possible la sécurité des consommateurs et des agents qui travaillent sur les réseaux.

— Nous pourrions choisir une heure où il n'y a plus de danger pour toutes ces personnes.

Juste à cet instant, Suzanah de Kergouan arriva avec ses airs de surveillante en chef de pénitencier. Depuis son bureau elle s'était demandé ce que ces deux hommes pouvaient bien avoir à se dire. Elle avait remarqué la vivacité de cet Hyponias, passionné par ce qu'il exprimait, l'air préoccupé de l'ingénieur Paterel, et venait flâner autour d'eux.

— Tout va bien, voyageur Hyponias ? Trouvez-vous quelques anomalies dans nos réseaux de distribution ?

— Pas pour l'instant, hélas, répondit Claudion avec son sourire le plus charmant, mais je ne désespère pas. Ce serait terrible pour chacun de nous si certains exaltés décidaient de passer à l'action.

Elle sursauta imperceptiblement, très maîtresse de ses réactions, mais Claudion pensa qu'elle comprenait les risques encourus pour sa carrière si par hasard les Aiguilleurs proches d'Opérasque entreprenaient une sédition.

— Vous avez effectué une coupure dans le secteur HB9 ? Est-ce que vous avez pu noter une anomalie ?

— Non, voyageuse Grand Maître, fit Hyponias avec une ironie douce. Le laboratoire du professeur Charlster est resté alimenté alors que tout le secteur était privé de courant. Je vais me retirer pour réfléchir à une autre tactique.

— Je vous raccompagne, s'empressa de dire Paterel.

Claudion, après s'être incliné devant Suzanah de Kergouan, s'éloigna, tandis que l'ingénieur le suppliait de ne rien faire qui puisse entraîner de trop graves conséquences.

— Je vais réfléchir, répéta Claudion. Je ne tiens pas à avoir la mort de braves gens sur la conscience.

Il retrouva Louria qui passait des heures à rechercher le code d'accès aux travaux secrets de Charlster. Elle aurait dû contacter le Chiffre qui disposait de puissants ordinateurs, mais Fortalès en aurait été averti, et ni elle ni Hyponias ne parvenaient à comprendre ce que ce dirigeant souhaitait réellement. Il était certain que les autorités de Salt Lake Station espéraient se débarrasser des réfugiés venus du Sud, lesquels depuis vingt ans ne s'étaient pas tellement intégrés à la vie du grand Nord, mais pouvait-on renvoyer des gens dans une région que le réchauffement avait détruit par des inondations et des incendies cumulés ?

— Je viens d'avoir Ann Suba sur l'écran. Je l'ai trouvée bizarre, à la fois furieuse et songeuse. Je lui ai demandé si son entrevue avec Charlster avait été fructueuse mais elle n'a pas répondu à ma question. J'aurais bien aimé me cacher dans un coin pour assister à cet affrontement. Où en es-tu de ta visite à

la direction de l'Énergie ?

— « La » de Kergouan est intervenue, alors que je discutais avec l'ingénieur sur les possibilités d'une surtension provoquée depuis ce labo. Il est certain que c'est dangereux pour des tas de gens et pour la sécurité générale, mais il est possible que ce soit révélateur.

— Je croyais qu'Ann Suba rejoindrait NPST et le train-observatoire, mais elle a décidé de rester quelque temps à Salt Lake Station. Je pense qu'elle espère convaincre Charlster, mais je ne sais comment.

— Tu dis furieuse et songeuse à son sujet ?

— Oui, c'est l'impression qu'elle m'a donnée. Je me demande si Charlster ne lui aurait pas fourni la preuve flagrante qu'il existe vraiment des icebergs dans l'espace. C'est le genre de chose qui peut la mettre dans ce curieux état. Elle est furieuse que ça soit exact et songeuse à l'idée qu'elle aurait pu y penser elle-même.

— Et si Charlster lui avait fait des propositions malhonnêtes ? Imagine qu'elle se soit indignée sur le coup, soit partie furieuse pour regretter par la suite d'avoir été trop intransigente.

— Que vas-tu imaginer, Charlster et Ann Suba ? Possible que le premier ait quelques idées folâtres en tête, mais notre grande directrice ne badine pas avec les choses du sexe. Jamais depuis que nous la subissons, nous ne l'avons jugée intéressée par l'amour.

— Pourtant elle fut la maîtresse d'un garçon durant des années, un homme actuellement, mais au départ un très jeune garçon qu'elle débaucha. On dit même que son mari se suicida de désespoir. On a même murmuré qu'il avait peut-être été assassiné par le jeune godelureau.

— Je le connais, fit Louria, il s'agit de Liensun Rag, fils du célèbre Lien. Je l'ai rencontré dans le Chenal Noir, quand les jeunes Simone révoltés nous retenaient en otages. Je comprends qu'Ann Suba se soit amourachée de lui, car c'est un très bel homme qui devait être un joli garçon.

— Pourquoi n'essayerais-tu pas de rencontrer notre vieil ami dans son pénitencier ?

— Notre dernière entrevue, ici même, s'est mal passée. J'ai compris qu'il me rejetait, ne me faisait plus confiance.

— Depuis il est peut-être revenu à des sentiments moins excessifs. Tu étais sa fille spirituelle, son héritière scientifique. Tu l'avais ébloui avec ta découverte de Shade, par exemple, et il a passé des heures à vérifier ton

hypothèse.

— Il ne voulait pas croire qu'il pouvait s'agir d'un deuxième Bulb, murmura-t-elle, et je ne suis pas certaine que toi-même y croies.

Claudion eut un sourire conciliant qui s'effaça, car un souvenir venait soudain de s'imposer à lui.

— Je pense que Charlster avait fini par se ranger à ton hypothèse, murmura-t-il. Quand nous sommes venus ici dans ce laboratoire, pour mettre un terme à ses activités, il a dit quelque chose qui concernait Shade. Tu ne te souviens pas ? Cela aurait dû te frapper pourtant.

Louria n'avait aucun souvenir.

— Il t'a demandé pourquoi tu avais choisi Altaï pour renvoyer le rayon laser en direction du Gouffre aux Garous et non Shade. Il l'a même appelé Flatty.

Louria faisait un effort pour réactiver sa mémoire, mais elle avoua que ce jour-là elle était très bouleversée de devoir affronter son maître.

— Mais si tu as entendu cela, c'est très important. Pourquoi cette allusion précise ? N'était-ce pas une sorte de message subtil ?

CHAPITRE 18

Lorsque l'huissier de la présidence annonça que l'amiral Kinnjone sollicitait une entrevue, le Grand Maître Fortalès laissa échapper un soupir d'agacement.

— Il avait rendez-vous ?

— Certainement pas Grand Maître. L'amiral ne prend jamais de rendez-vous depuis toujours. Il arrive et exige d'être reçu. Je lui ai bien dit que vous étiez très occupé, mais peu lui importe. Il affirme que ce qu'il doit vous dire est très important.

— C'est bon, dites-lui de venir, mais avertissez-le que je dois partir dans cinq minutes. Vous viendrez d'ailleurs me chercher au bout de ce laps de temps, en affirmant que j'ai une conférence importante.

Kinnjone entra, toujours aussi gaillard et sûr de lui. Il ne changeait pas et Fortalès s'attendrit de le voir, se souvenant que dans le Chenal Noir, quand Opérasque délirait sur ses projets insensés, le vieux marin était un modérateur plein d'ironie. Il savait remettre en place ce fou furieux et n'hésitait pas à brandir la menace de sa III^e Flotte. D'ailleurs, quand Opérasque s'était emparé du pouvoir par la force, l'amiral avait mis en route sa Flotte pour menacer Salt Lake Station.

L'amiral refusa de s'asseoir et désigna la carte murale dans le dos de Fortalès.

— Il manque plus de la moitié de la concession de la Panaméricaine, fit-il remarquer.

— Jusqu'à présent le Sud était perdu, vous le savez bien.

— Justement je viens pour le Sud et j'apporte ma propre carte, d'un modèle plus réduit, mais qui suffira à vous faire comprendre que ce qui se passe là-bas risque de vous apporter quelques ennuis.

Lorsqu'au bout de cinq minutes l'huissier vint dire à Fortalès qu'il était temps qu'il parte pour sa conférence, le Grand Maître le regarda comme s'il ne se souvenait pas et le renvoya. Ce que venait de lui révéler Kinnjone était effectivement d'une importance inouïe. Le vieux marin avait très vite réalisé le danger qui menaçait le Nord et aussi le gouvernement actuel.

— Tous des fanatiques, des types qui rongent leur frein depuis vingt ans, bloqués par la Ceinture de Feu, et à cause de ce vieux timbré de Charlster cette barrière commence à se refroidir et dans quelques semaines autorisera le passage. En attendant, les Aiguilleurs bloqués dans des cavernes de la cordillère des Andes sont en train de reconstituer les réseaux ferrés. Leurs machines à fabriquer rails et ballast sont encore en état, même si elles produisent une radioactivité dangereuse.

Les deux hommes se penchaient sur la carte de l'Amérique du Sud et Kinnjone, de l'ongle de son index, indiquait ce que serait la tactique de ces milliers d'Aiguilleurs trépignant d'impatience de rejoindre le Nord.

— Ce sont tous des fous furieux commandés par le Grand Maître Lascasas ou Lascases, comme vous voudrez, mais celui-là c'est pire que quatre ou cinq Opérasque. Il a essayé de s'emparer des Patagonie, mais a dû reculer. Il voulait rejoindre cet autre fou d'Opérasque dans l'Antarctique, avec l'intention de n'en faire qu'une bouchée et de s'emparer du Chenal Noir pour revenir jusqu'ici. C'est une armée d'illuminés féroces. Déjà, bien avant le réchauffement, Lascasas inquiétait pas mal de gens, cette Yeuse qui a remplacé lady Diana entre autres. Il faut l'empêcher de nuire. Pour l'instant le refroidissement n'est pas encore totalement répandu, et il est impossible de construire des voies ferrées qui seront englouties par d'importantes chutes de neige, avant que le gel ne se stabilise. Nous pourrons tout mettre en œuvre pour les arrêter, mais les Aiguilleurs qui regrettent Opérasque risquent de nous prendre à revers, du moins de saboter nos systèmes de défense. Étant donné la situation, dans moins d'un an nous pourrions connaître une sorte de guerre civile, alors que cette Compagnie a besoin de faire face aux conditions climatiques surtout.

CHAPITRE 19

Cette énorme colonie était composée de manchots empereurs qui pesaient en moyenne entre quarante et cinquante kilos. Ils décidèrent de les chasser de nuit, ce qui leur laissait plus de vingt heures d'obscurité pour les assommer à coups de gourdins. Ils opéraient presque silencieusement, tiraient les cadavres à l'écart, revenaient vers le troupeau pour recommencer. Au début, Songe eut des nausées et vomissait sans cesse, mais la deuxième nuit elle s'arma de plus de détermination, encouragée par la quantité d'huile qu'un seul de ces palmipèdes leur avait fournie. Liensun ne connaissait rien à cette chasse et en avait sous-estimé le produit à quelques litres alors qu'ils en obtenaient une dizaine par individu. Songe elle-même, dans une autre période de sa vie, avait fait le commerce de cette huile sans trop savoir comment les centres de chasse qu'elle visitait fonctionnaient.

La première nuit, ils avaient tué une quarantaine d'oiseaux qu'ils transportèrent, à l'aide du pneumatique et en plusieurs voyages, à bord du *Jocker*. Pendant que Liensun allait et venait avec le canot, elle mit en marche la fonderie, commença de dépecer ces corps déjà glacés. D'un coup de scie électrique elle les tronçonnait sans les plumer, évitant que les lames ne glissent sur cette parure huileuse.

Lorsqu'ils se couchèrent, ils empestaient le poisson dont les manchots se nourrissaient, se trouvaient huileux, mais dormirent plusieurs heures avant de repartir en chasse. Les fontes successives des dix heures précédant leur sommeil leur avaient fourni plus de trois cents litres d'huile.

Et au cours de cette nouvelle battue ils sélectionnèrent les manchots. Les plus gros, donc les plus lourds d'huile, dormaient debout à côté des femelles allongées dans le sable. Ils étaient éblouis par les lampes et d'un seul coup de gourdin le couple les tuait net. Pour les traîner à l'écart, il fallait contourner toutes ces masses regroupées qui mal réveillées essayaient de donner des coups de bec. Songe fut blessée au bras lorsqu'un gros mâle la pinça fortement.

Mais cette nouvelle razzia produisit plus de quatre cents litres et Songe retrouva alors son avidité de négociante de jadis, lorsqu'elle vendait tout et n'importe quoi, depuis les dirigeables du Consortium des Bonzes jusqu'à des ballots de duvet d'eider.

Elle devint la plus acharnée pour partir en chasse, et comme ils avaient

changé de mouillage, ils abattirent des oiseaux encore plus gros, semblait-il.

Cette nuit-là, lorsqu'elle fut endormie, épuisée, Songe eut des cauchemars surprenants. Elle devait tuer les manchots à coups de couteau et ces oiseaux avaient une tête d'homme qu'elle ne parvenait pas à identifier. Elle n'apercevait qu'un profil de tête humaine, ne distinguait pas les traits, le regard mais il lui semblait qu'il s'agissait de son jeune amant Arbaï. Elle se réveillait, se dressait sur sa couchette, mais dans la lumière de la veilleuse permanente découvrait Liensun endormi et se rassurait. Il la protégeait, retrouvant pour elle beaucoup de tendresse, mais elle se doutait qu'il en savait davantage sur ce qui s'était passé réellement avec ce garçon chinois. Elle se persuadait de plus en plus qu'elle n'avait pas rêvé cette série d'événements violents, ce départ vers le Nord, puis la cruauté de ce jeune pirate, sa mort et sa disparition étrange.

— Pour la fonderie et aussi pour nous chauffer, nous dépensons pas mal de ce que nous récoltons, lui dit un jour Liensun, alors qu'ils se préparaient pour une autre battue. Il fait de plus en plus froid et la frange côtière commence de geler, superficiellement certes, mais à ce rythme, d'ici deux semaines la banquise se formera sur dix à vingt centimètres. Nous en aurons certainement terminé.

Ils s'équipaient de vêtements chauds qui les empêtraient quelque peu, surtout les gants fourrés. Pour traîner les cadavres il fallait se crisper sur les pattes, elles aussi enduites de cette substance graisseuse qui protégeait les manchots du froid et de l'eau, imperméabilisait leur plumage.

Au bout d'une semaine les pleins étaient faits, mais Liensun révéla qu'ils allaient remplir d'autres containers car il avait l'intention de faire un détour en direction de l'Antarctique.

— Je veux en avoir le cœur net avec la banquise du côté de la Terre Adélie.

— Je ne suis pas d'accord, s'emporta Songe, je pensais que nous rentrerions directement aux Kerguelen. Nous ne savons pas ce que nous dépenserons exactement comme huile, alors autant faire au plus vite.

— En Terre Adélie il y a des colonies d'éléphants de mer. Une dizaine d'entre eux nous permettra de refaire nos pleins. Je veux rapporter de précieux renseignements à mon père. Les conditions de navigation vont forcément changer avec ces glaces qui se forment et se détacheront en icebergs plates-formes.

Elle se résigna à cet allongement du trajet et ils quittèrent Auckland dans ce petit jour crasseux qui ne durerait même pas cinq heures, alors que l'été

venait de commencer dans l'hémisphère austral. Elle pensait que dès l'automne, la nuit serait totale et pas seulement en Antarctique, mais au-delà, surtout aux Kerguelen. Elle se demandait comment le père de Liensun, président du gouvernement, donc chargé de lourdes responsabilités, se débrouillait pour faire face à ce bouleversement du climat. Il fallait de plus en plus d'électricité pour se chauffer, éclairer les rues de Cooktown et des autres agglomérations. Les navettes entre la Zone Tabou et le port suffisaient-elles à fournir le carburant nécessaire ?

— Les réserves accumulées par la Guilde des Harponneurs, du temps où elle régnait en Antarctique, vont s'épuiser, dit-elle, alors qu'elle se trouvait avec Liensun dans le poste de pilotage. Que se passera-t-il ?

— Je pense que durant encore un an les bateaux pourront faire le plein là-bas, mais c'est pourquoi je fais ce détour vers la Terre Adélie pour évaluer les troupes d'éléphants et préparer les futures campagnes de chasse. Nos deux gros baleiniers, le *Dragon* et la *Salamandre*, reprendront leur véritable fonction alors que pour l'instant ils ne servent que de transporteurs. Espérons que les harponneurs qui étaient des types très habiles ne se sont pas rouillés dans cette inactivité forcée.

— Kurty était un excellent capitaine de baleinier, non ?

— C'est exact, mais désormais il fonce vers le Nord avec ce petit bateau, en compagnie de ma sœur. Je ne pense pas qu'il ait fait comme nous demi-tour, c'est un garçon qui ne capitule jamais. Comme son père.

Bien que leurs soutes fussent pleines, ils naviguèrent à petite vitesse, plus élevée qu'au départ de la calanque de la Nouvelle-Zélande, mais raisonnable, et une semaine plus tard ils découvraient la banquise qui s'étalait devant la Terre Adélie sur plus de deux kilomètres. Ils avaient croisé des icebergs de petite taille, dont certains ne pouvaient être repérés par l'écho radar. Ils devaient veiller à l'avant, essayer de sentir le froid que ces masses de glace diffusaient d'une autre consistance et d'une autre odeur que le froid de l'air.

Ils attendirent ce jour malsain habituel pour inspecter l'endroit, mais Liensun eut beau fouiller les lointains, il n'apercevait aucun éléphant de mer et il décida de longer la côte en direction de la mer de Ross.

Au fil des déceptions, Liensun se renfrognait. Ils avaient découvert quelques colonies de manchots empereurs mais pour une exploitation en grand, susceptible d'alimenter les Kerguelen, il fallait des troupes d'éléphants de mer. Ceux de la mer de Weddell exploités par les deux Patagonie et eux-mêmes ne suffiraient jamais.

Ils finirent par les découvrir, ces énormes animaux qu'une sélection

naturelle avait depuis le début de la glaciation fait doubler de taille et de poids. Désormais c'étaient des monstres de plusieurs tonnes, parfois dix et même quinze. Et uniquement du lard. Un animal de trois tonnes produisait près de la moitié de sa masse en huile.

Ce troupeau utilisait une mer intérieure qui s'était créée avec les nouvelles banquises. Liensun en avait soupçonné le passage, mais avait longuement hésité à y engager son *Jocker*. Il décida de l'explorer avec le pneumatique en effectuant des sondages de fond, laissant Songe à bord du baleinier. Il longea un passage étroit, regrettant déjà cette perte de temps lorsqu'il découvrit cette mer intérieure immense, inattendue. Il fut à peu près certain que les bateaux allant se ravitailler en Zone Tabou ne l'avaient jamais pénétrée, leurs capitaines se méfiant de ce prolongement de banquise et passant très au large.

Les éléphants de mer étaient là, dans ce jour qui commençait de décroître, des centaines de milliers de bêtes peut-être des millions. Et qui guettaient les bancs de harengs qu'un fort courant entraînait depuis un autre passage plus au nord. Ces poissons grouillaient en masses compactes et les énormes phoques n'avaient qu'à plonger pour les dévorer.

Il accosta sur la rive gauche du passage pour les observer à la jumelle. Ces colonies, fractionnées selon les mâles dominants en groupes de milliers d'individus, s'étiraient à perte de vue.

Tout d'abord, Liensun ne remarqua rien, mais lorsqu'il laissa pendre ses jumelles sur sa poitrine, il eut comme un regret et les reprit pour examiner un endroit bien précis, au pied d'une falaise de glace, et il tressaillit. Il avait failli les manquer, mais ils étaient là-bas.

Une tribu de Roux installée dans des cavités de cette paroi, non pour se protéger du froid, mais du vent et des chutes de grêle. Il les observa, et la nuit tombant il lui fallait repartir vers le baleinier où Songe devait être folle d'inquiétude. Elle avait montré sa désapprobation sur cette exploration, certaine qu'il n'y avait qu'une impasse au bout de ce chenal de glace.

Lorsqu'elle vit le pneumatique surgir du goulet, elle poussa un cri de joie et agita les bras. Chaque fois qu'elle apercevait Liensun venant vers elle, elle se demandait comment elle avait pu être assez stupide pour s'amouracher d'autres hommes, et elle redoutait toujours de découvrir la preuve qu'elle avait été folle amoureuse de cet Arbaï et qu'il ne s'agissait pas d'un fantasme sexuel.

Elle avait préparé du punch pour le réchauffer, car il était resté immobile dans le froid à bord de son pneumatique recevant les embruns. Il en fut heureux, s'assit dans la petite cambuse, la regardant en souriant.

— Ils sont là, des centaines de milliers sûrement, des millions, qui sait ? Des bêtes colossales qui se gavent de harengs et de calmars.

Il expliqua comment cette nourriture parvenait là, du fait d'un puissant courant large de plusieurs centaines de mètres où les éléphants de mer pouvaient s'ébrouer en dévorant sans nul effort.

Elle sentit cependant une réticence et osa dire :

— Autre chose ?

Elle pensait que des chasseurs se trouvaient déjà installés sur place, mais il s'agissait d'un obstacle plus dangereux.

— Les Roux campent dans les creux d'une falaise et semblent surveiller l'endroit. Je ne pense pas qu'ils m'aient surpris, car j'étais très bas sur l'eau, et sans jumelles, moi, je ne les aurais pas repérés. Donc eux, malgré la puissance de leurs yeux, ne m'ont certainement pas vu. Il faudra faire avec, mais je pense que c'est possible.

— Ils y voient la nuit depuis toujours, remarqua-t-elle, pas nous. Les chasseurs devront opérer dans les quelques heures de clarté et quand l'hiver sera là avec des projecteurs. Ils seront facilement situés.

Elle disait juste, mais il y avait là en puissance des millions de tonnes d'huile de qualité.

— Ton père le président ne fera jamais la guerre aux Roux pour de l'huile, à cause de ton neveu Jdriège, à cause du respect qu'il éprouve pour eux et surtout en souvenir de son fils, ton frère Jdrien. Je crois qu'il n'a jamais oublié la petite jeune femme rousse avec laquelle il a conçu Jdrien et qui a été tuée en Transeuropéenne par des chasseurs racistes.

Elle ne cherchait pas à lui faire du mal en insistant sur l'amour de Lien Rag pour son fils aîné, Liensun connaissait ce sentiment quelque peu exclusif. On l'avait imposé, lui, à l'affection de Lien Rag. Ce dernier ne l'avait jamais tenu dans ses bras quand il était bébé, puis enfant. Ils s'étaient rencontrés quand il avait déjà atteint l'âge adulte.

— Je lui apporte en cadeau une information fantastique, dit-il, comment pourrait-il faire comme si cette immense colonie n'existait pas, dans le seul but de ne pas nuire au peuple du Froid ? Il y aura dans les Kerguelen des gens qui commenceront à souffrir du froid, de l'absence de lumière, de faim. Il devra se décider s'il est conscient de ses responsabilités, ou bien alors passer la main.

— À son cousin Lienty ?

— Je ne pense pas qu'il accepterait. Il a refusé de prendre la succession de Yeuse en Patagonie occidentale, et il ne va pas se présenter aux Kerguelen si jamais mon père s'en va.

— Ton père en a fortement envie, si j'ai bien compris. Son but le plus cher, désormais, c'est de vivre à nouveau avec Yeuse.

Dans la nuit, Liensun relança doucement les moteurs pour ne pas alerter les Roux de la mer intérieure. Ils se trouvaient à des kilomètres, mais dans ces solitudes le moindre bruit se répercutait de falaises en falaises. D'autre part, les Roux ne cessaient d'aller et venir, ne pouvaient se résigner à rester dans un seul endroit. Certes ils séjournaient au pied de cette falaise qui leur servait d'abri, mais il suffisait qu'une poignée veille, laissant les autres patrouiller tout autour. Le petit baleinier s'éloigna dans un silence relatif vers la haute mer. Liensun allait prendre le cap aux Kerguelen et espérait les atteindre dans une vingtaine de jours. Ils n'avaient pu chasser l'éléphant de mer pour se ravitailler, mais il était certain de croiser la route d'un troupeau de cachalots ou de baleines solinas. Sinon, il essaierait de contacter l'un des bateaux effectuant la navette avec la Zone Tabou.

CHAPITRE 20

Chaque soir, en revenant de son travail pénible, la pensée de retrouver chez elle Victor Bourguine la démoralisait et lui donnait l'envie de prendre son fils dans ses bras et de ne plus jamais reparaître. Elle pensait aussi à Louria Finister qui aurait pu l'aider. Depuis que ce maudit personnage se cachait chez elle, la jeune femme lui avait déjà rendu visite et ce fugitif avait dû se cacher deux heures durant dans un placard. Louria avait peut-être remarqué combien elle était perturbée, voire gênée, et comme c'était une fille intelligente et perspicace elle craignait et espérait à la fois qu'elle se doutât de la présence d'un intrus. Peut-être penserait-elle à Alcibion, mais sûrement pas à Bourguine. Ce dernier était un personnage autrement important, dont Cristella ignorait le cheminement depuis qu'il avait quitté 87°7 pour NPST, d'où il avait disparu en compagnie d'un certain Kalagan. Wist Kalagan, dont le cadavre avait été ramené sur un traîneau à chiens avec lequel les deux hommes avaient disparu. C'est tout ce qu'elle savait. On disait que Kalagan avait chuté dans le Gouffre aux Garous où Bourguine aurait trouvé la mort mais on n'avait aucune preuve.

Dès le premier soir, une fois Rom endormi, Bourguine exigea qu'ils fassent l'amour, mais elle refusa. Il revint à la charge les jours suivants et elle finit par lui accorder quelques faveurs, sans accepter plus. Il s'en contentait, mais elle n'aimait pas la façon dont il la guettait et cette exigence d'assister à sa toilette et d'exhiber son désir. Elle l'aurait tué, tant il l'écœurait, lui rappelant les pires heures passées avec Opérasque. Charlster, seul, en définitive, lui paraissait plus normal, même si jadis il lutinait de très jeunes filles et se trouva accusé de pédophilie.

Bourguine ne cessait de la questionner sur Alcibion qu'il voulait retrouver rapidement. Comment savait-il que cet être immonde avait été le suppôt d'Opérasque et l'espion chargé de surveiller les travaux de Charlster, auxquels il ne comprenait rien mais qu'il enregistrait scrupuleusement ?

Elle répondait qu'elle ne savait pas ce qu'était devenu cet homme, alors que depuis quelque temps elle avait sa petite idée là-dessus, s'étant souvenue qu'il avait parlé d'une sœur qui dirigeait une fabrique de combinaisons isothermes pour les gens travaillant à l'extérieur. Il aurait été facile de faire le tour de ces entreprises spécialisées qui connaissaient une grande activité avec le refroidissement. Les gens qui souhaitaient retourner vers le sud devaient attendre au moins un mois avant d'être livrés.

— Charlster utilisait des codes secrets pour verrouiller ses recherches, je suis certain que tu les connais, affirmait Bourguine en lui serrant le bras à la faire crier.

Elle se débattait mais il la frappait avec une telle perfidie qu'elle le redoutait. Il menaçait de s'en prendre à son fils, et ce dernier le détestait.

D'autres fois il exhibait sa liasse de dollars, lui demandant combien elle voulait vendre les renseignements qu'elle détenait. Elle ne gagnait pas beaucoup d'argent, mais elle ne voulait pas du sien, ne souhaitait qu'une chose, qu'il s'en aille.

Elle profita d'une demi-journée de récupération pour visiter les fabriques de combinaisons isothermes. Toutes avaient un magasin de présentation avec des vendeurs qui renseignaient sur la qualité et les prix. Elle voulait en savoir plus sur la sœur de cet Alcibion, mais ne connaissait pas son véritable nom. Pourtant elle eut de la chance, car une femme très maigre se trouvait derrière le comptoir d'un de ces magasins d'usine et répondait aux questions de la clientèle. Il y avait foule, mais Cristella sut que c'était bien la sœur en question, car elle ressemblait trait pour trait à Alcibion. Les deux devaient être jumeaux, estima-t-elle.

Elle ne savait trop que faire de ce renseignement. Il ne suffirait peut-être pas à éloigner Bourguine qui paraissait à son aise dans son compartiment. Il était nourri, caché et obtenait d'elle les apaisements qu'il souhaitait, même s'il ne partageait pas sa couchette. Louria ? Elle appréciait la jeune femme qui apportait toujours un cadeau à Rom et ce dernier était chaque fois heureux de la voir.

Par contre, Ann Suba n'était pas revenue et elle ignorait comment s'était passée son entrevue avec le vieux Charlster. Parfois, la nuit, quand elle ne dormait pas, elle se reprochait de ne pas lui rendre visite. Elle aurait pu lui apporter des petits suppléments pour sa nourriture ou pour son confort. Mais elle redoutait qu'il ne l'utilise pour poursuivre ses travaux. Elle l'avait fréquenté assez longtemps pour savoir qu'il ne renoncerait jamais à ses projets tant que son cerveau fonctionnerait.

Malgré elle, elle retourna dans ce magasin de combinaisons isothermes et le regretta, car la patronne la repéra tout de suite et ne la quitta pas un instant du regard, bien qu'elle fût dans la foule qui se pressait devant le comptoir. Elle préféra partir, mais se demanda si elle n'était pas suivie. Possible qu'Alcibion se soit tenu derrière les rideaux du fond pour surveiller les clients et l'ait repérée. Il saurait qu'elle n'était pas là par hasard et elle redoutait de l'avoir alerté. Cet homme obséquieux et calculateur était-il capable de lui faire du mal, de l'assassiner de crainte qu'elle ne parle ? Elle se hâta de rentrer chez elle et depuis la fenêtre de son compartiment essaya en vain de le repérer sur

le quai de son train d'habitation.

CHAPITRE 21

Lorsqu'il reçut le message de ses frères de l'Ouest, Jdriège emporta ses tresses de viande et ses boules de graisse, et commença de marcher nuit et jour, pour rejoindre la mer de Ross et cette récente mer intérieure que la formation de nouvelles banquises avait enclose sur une immense surface. Comme un courant puissant y entraînait des poissons en quantité, les éléphants de mer s'y étaient regroupés venant surtout de l'est.

Au bout de trois jours et trois nuits, Jdriège découvrit cette grande surface d'eau que des centaines de milliers d'éléphants de mer empêchaient de geler. Il y en avait constamment pour s'ébattre le long des banquises, interrompant leur progression. Les phoques agissaient toujours ainsi, pouvant décider brusquement de créer une immense cavité, dans un endroit complètement isolé où s'installait une colonie attirée par la présence de nombreux poissons et calmars.

Ses frères l'avaient vu arriver et une petite bande vint à sa rencontre, lui expliquant qu'un Homme du Chaud avait été aperçu à bord d'un petit bateau, dans le passage au sud. Les Roux alertés avaient alors escaladé les falaises et découvert un bateau plus grand à l'ancre, et à la façon dont ils le décrivirent, Jdriège sut qu'il s'agissait d'un baleinier de petite taille. D'autres détails lui laissèrent penser que c'était peut-être le bateau de Kurty et de la sœur de son père Jdrien, Fleur, à moins que ce ne soit celui de Liensun qui était le frère de son père. Il se rendit sur ces falaises, mais évidemment l'océan était désert. Parfois, lui expliqua-t-on, on voyait passer très loin, en plein large, de gros bateaux se rendant dans la Zone Tabou. Eux évitaient d'approcher des banquises trop dangereuses, et les Hommes du Chaud de ces bâtiments devaient ignorer l'existence d'une nouvelle mer intérieure, et surtout la présence de milliers d'éléphants de mer. Seul, ce petit bateau s'était approché et le patron avait eu l'audace d'aller y voir de plus près. Ce pouvait être aussi bien Kurty que Liensun, les deux étant très courageux. Mais le premier était seulement moins cupide et surtout moins cruel que le second. Jdriège n'avait jamais oublié comment Liensun lui avait fait croire que son père lui ordonnait de laisser les Hommes du Chaud piller la Zone Tabou.

— Nous surveillerons l'endroit encore plus attentivement, lui promirent les gens de cette tribu, et nous te ferons savoir ce qui peut se produire.

— Oui, dit Jdriège, celui qui est venu ici reviendra peut-être avec un plus gros bateau pour tuer des éléphants de mer. Alors que nous avons interdit leur

chasse.

CHAPITRE 22

Dans la nuit, Movane quitta son sac de couchage en peau de mouton retournée pour uriner au-dehors, mais le sable empêchait l'ouverture à rabat de la yourte et la bloquait à l'intérieur. La tempête faisait toujours rage et cette averse de sable constante finissait par endormir. Elle se rendit dans le coin le plus éloigné des dormeurs, à l'abri de ces peaux tendues, s'accroupit. Depuis des semaines qu'elle voyageait dans des conditions extrêmes, elle en avait vu d'autres et s'étonnait même d'en être arrivée aux portes du désert de Gobi. La tête lui tournait lorsqu'elle se remémorait ses aventures passées, le départ précipité de Talmyr, la capitale du Consortium des Bonzes, tout là-haut dans le Nord, en bordure de l'océan Arctique et plus précisément de la mer de Barentz.

C'était elle que les agents d'Halchiom avaient voulu mettre le plus vite à l'abri des recherches de la police. Ils estimaient que le président du Consortium, Tharbin, finirait par comprendre qu'il avait été joué par cette fille étrange, Movane, qui chaque fois qu'elle l'approchait lui communiquait des images effrayantes sur sa mort prochaine dans un attentat. Habilement, elle avait su lui soutirer ce qu'elle était venue chercher, l'aveu que Tharbin possédait une navette spatiale ayant appartenu au satellite Bulb, et l'endroit où il la cachait. Elle avait réussi cette mission et la même nuit filait en direction de l'est, ayant emprunté un train normal. Clandestinement, on l'avait conduite en Tcherkicie où elle avait voyagé à bord de véhicules autonomes qui glissaient sur des routes de planches dans la plaine, sur des pistes de neige dans les hauteurs. Dans une bourgade isolée elle avait été rejointe par Deborrah, la femme qui l'avait reçue chez elle à Talmyr et qui fulminait d'avoir dû abandonner sa boutique de mode qui marchait si bien.

D'autres Guardians les avaient rejoints dans ce trou perdu et un grand véhicule les avait transportées plus au sud, pour qu'elles prennent le train dans l'une de ces petites Compagnies asiatiques qui s'étaient détachées de la Transibérienne au moment du réchauffement. Les Guardians étaient le nom que se donnaient les colons venus de Flatty, le satellite animal qui tournait autour de la Terre. Movane se demandait avec anxiété si elle reverrait ses parents, Lou et Gina Marqua qui vivaient en Panaméricaine, mais avaient été inquiétés par l'affaire sanglante où Garg, autrement dit le sphale Zixiss se trouvait impliqué.

Elle retourna dans sa couche, mais ne parvint pas à dormir. Elle entendait Deborrah ronfloter. Cette femme avalait des somnifères pour passer des nuits

paisibles, estimant que le jour lui apportait son lot de désagréments, voire de terreurs.

Au fur et à mesure que le petit groupe s'enfonçait vers le sud, en direction du désert de Gobi, les différents guides s'étaient montrés de plus en plus inquiétants dans leur sauvagerie naturelle. La plupart étaient de braves gens, mais parmi eux quelques-uns guettaient les femmes et l'or que tous pouvaient transporter sur eux.

Au lac Baïkal, les exilés avaient dû attendre huit jours que d'autres les rejoignent et que la caravane de chameaux soit organisée. Movane avait pris l'habitude d'aller se baigner dans le lac, se cachant nue dans les roseaux, mais elle avait surpris deux hommes qui l'épiaient et n'avait plus osé recommencer.

La caravane de chameaux les avait abandonnés ici, en bordure du Gobi. Une autre devait venir de l'ouest avec des gens de leur communauté, certainement Halchiom, leur grand patron qui avait dû abandonner, la mort dans l'âme, son observatoire laboratoire du Gouffre aux Garous. Les recherches dirigées par Ann Suba, depuis NPST, devenaient trop harcelantes pour que les gens de là-bas puissent risquer de se faire surprendre. Movane se demandait si le sphale Zixiss serait des leurs, mais elle se souvenait surtout de Ed Kan, le neurologue avec lequel elle avait essayé d'élucider ses dons extrasensoriels. Elle avait découvert qu'elle pouvait lire dans la pensée des gens et même les influencer. Dès qu'il en avait été prévenu, Halchiom l'avait donc utilisée pour obtenir de Tharbin, à son insu, les renseignements sur la navette spatiale. Celle-ci s'élevait non loin de l'ancienne station ferroviaire de Landal Gobi, à plus de deux mille kilomètres encore. Il n'existait plus de réseaux de chemins de fer dans cette partie de la Mongolie, depuis que le réchauffement avait fait fondre la glace sur laquelle les rails anciens étaient posés. Les gens du pays avaient repris leur vie pastorale ancienne, élevant des moutons, des chameaux et surtout des chevaux. C'étaient des cavaliers merveilleux que Movane avait admirés, avant que cette tempête de sable ne cloue tout le monde dans les yourtes.

Donc, elle espérait qu'Ed Kan les rejoindrait en compagnie de Halchiom. Bien entendu, il y aurait aussi l'exécrable professeur Bourguine, qui la détestait depuis qu'elle avait repoussé ses avances, et aussi l'autre neurologue, Verharen. Lui aussi avait cherché à coucher avec elle.

Désespérant de s'endormir, elle essaya de surprendre les rêves des gens qui l'entouraient, mais ceux de Deborrah la laissèrent indifférente, cette femme s'imaginant en train de s'offrir un plantureux repas de poisson fumé, comme on en mangeait dans la capitale du Consortium. Par contre, un des gardes du corps de la troupe, un certain Galios avait, lui, un rêve érotique d'un réalisme étonnant. Tout d'abord elle cessa de plonger dans son subconscient, mais

titillée par la curiosité elle y retourna. Une fille avec un derrière charnu se présentait à quatre pattes et l'homme à genoux s'approchait d'elle lentement, comme savourant ce spectacle et aussi le temps précédant l'acte. Elle voulut rompre une fois de plus avec cette série d'images, la vue du sexe viril énorme, mais ne pouvait s'empêcher de surprendre à nouveau ce couple virtuel. Et soudain la fille tourna la tête vers Galios, et comme elle le redoutait, c'était son visage. De plus elle tirait la langue de façon provocante. Elle dut faire un puissant effort pour se détacher de la scène et, pour y parvenir, se demanda si vraiment elle avait d'aussi grosses fesses, ou bien si dans son rêve Galios ne leur ajoutait pas un plus de rondeurs celluliteuses.

Puis Galios poussa une série de soupirs haletants et elle préféra ne pas en imaginer la raison, s'enfouit la tête dans son sac de couchage qui empestait le suint de mouton.

Le lendemain elle évita le regard de Galios, mais fut certaine qu'il ne cessait de lorgner sur son derrière. Elle portait un pantalon très large qui ne la moulait en aucune manière, mais lui paraissait trouver dans ce flou l'image qu'il désirait. De quoi peut-être alimenter le rêve de sa nuit prochaine.

— Leur thé est bon, déclara Deborrah, alors qu'une averse de sable lui couvrait la parole.

Puis ce fut un silence inattendu, merveilleux mais certainement éphémère. Cependant, un des guides mongols pénétra sous la yourte pour annoncer que la tempête s'éloignait. Par contre cet homme s'inquiétait du froid inhabituel qui sévissait, et ajoutait que le jour s'était encore levé en retard, ce qui fit hausser les épaules à Deborrah. Elle finit par proclamer qu'en se dirigeant vers le sud, c'est-à-dire en fuyant l'hiver du nord, on allait au contraire vers des heures supplémentaires de lumière. Pourtant, lorsque Movane mit enfin le nez dehors après des jours de claustration, elle vit que le guide disait vrai. Un crépuscule incertain avait l'air de se demander ce qu'il faisait là.

Malgré tout ce fut une journée sans vent, sans sable, mais celui qui était tombé envahissait tout et les chevaux n'en finissaient pas de secouer leurs longues fourrures. C'était une race particulière, mais le même guide affirma à Movane que ces animaux prévoyaient qu'il allait faire encore plus froid.

— Depuis vingt ans, depuis que le réchauffement a atteint son maximum, ils perdaient peu à peu leur toison, et voilà que depuis un bon mois celle-ci recommence à devenir plus épaisse. D'après mon père qui a bientôt quatre-vingts ans, c'est un signe qui ne trompe pas. Ça et le peu de lumière qui nous vient du ciel prouvent que nous allons à nouveau connaître une période glaciaire. Ce qui ne nous réjouit pas, car pour nourrir nos bêtes nous devons cultiver de l'herbe sous des serres. Quand nous appartenions à la Sibérienne, on nous fournissait le matériel, mais aujourd'hui comment ferons-nous ?

Une petite bande de Guardians arriva le lendemain, avec uniquement Verharen qui fit semblant de ne pas la connaître, preuve que son ressentiment était vif. Elle demanda des nouvelles d'Halchiom, mais il avait tenu à partir le dernier. Cette fuite avait été soigneusement organisée et seuls de petits groupes avaient été dispersés, pour ne pas attirer l'attention. Il y avait eu regroupement une fois en dehors de la Panaméricaine et du Consortium surtout.

Elle apprit que Tharbin avait réagi en fermant toutes ses frontières et en faisant contrôler chaque convoi en partance de la capitale. Mais ses policiers n'avaient arrêté personne. Lorsque le même homme annonça à Deborrah que sa boutique avait été fouillée et saccagée par des policiers furieux de ne rien trouver, elle eut une telle crise de nerfs que les guides pensèrent qu'elle venait d'apprendre le décès d'un être cher.

Movane fut à demi surprise lorsque Verharen entreprit de consoler Deborrah et l'entraîna à l'écart, sous la yourte qui était destinée aux nouveaux venus. Les guides se mirent à rire et à faire des réflexions, et Movane se demanda si vraiment l'ancienne marchande de mode allait se laisser séduire. Ce n'était pas un modèle de beauté, mais enfin elle disposait de quelques formes agréables. Surprenant l'air mécontent de Galios, elle supposa que l'agent d'Halchiom regrettait de n'avoir pas eu la même idée.

Ed Kan n'arriva qu'en dernier lieu, en compagnie d'Halchiom et des gardiens des cellules où Zixiss avait été enfermé après ses crises de folie meurtrière. Le sphale était en liberté, mais sous calmant. Il parut heureux de la voir et émit son étrange langage. Pour ne pas effrayer les Mongols il était déguisé en femme voilée de la tête aux pieds, mais lorsqu'il aperçut la jeune fille, il démasqua furtivement le haut de son corps pour la saluer.

Ed Kan, toujours aussi intimidé par elle, lui affirma que le sphale allait bien mieux depuis qu'il comprenait les raisons de ses pulsions sanguinaires.

— Il essaye de ne pas voir de laineux en chaque humain qu'il rencontre. Il faut se mettre à sa place. Là-haut dans Flatty, il les voyait ces laineux, ennemis mortels de son espèce, mais sur Terre c'est différent et à la moindre contrariété, à la moindre frustration il bascule dans son aversion naturelle et menace tout le monde.

Le regardant sans cacher son plaisir, Movane lui déclara qu'elle était particulièrement heureuse de le revoir et s'il rougit il parut tout de même enchanté. Et par la suite elle se rendit compte qu'il ne la lâchait pas des yeux, ce qui paraissait contrarier Galios.

Halchiom vint vers elle pour la serrer dans ses bras.

— Sans vous, nous étions perdus, sans savoir que faire. L'emplacement précis de cette navette nous a donné un but, un espoir et toute l'exaltation nécessaire pour l'atteindre, sinon nous n'aurions connu qu'une fuite désespérée après avoir dû abandonner notre installation du Gouffre aux Garous. Malgré le départ de ses deux adjoints, Ann Suba a poursuivi ses recherches avec le laser et préparait une expédition pour venir fouiller l'endroit.

Mais le sujet de la conversation, au cours du repas commun pris sous une yourte spéciale, chacun se tenant assis au sol pour manger, traita surtout du refroidissement général et de la grande perte de luminosité.

— Le responsable en serait le professeur Charlster, mais ce n'est qu'un bruit qui court car la Panaméricaine garde le secret sur ce bouleversement climatique. Tout ce qu'on sait d'officiel, c'est que les anciennes populations du sud de la concession qui avaient reflué vers le nord désireraient retourner chez elles alors qu'il ne reste plus rien, même pas des ruines. Les inondations, la chaleur proche des quatre-vingts degrés ont tout détruit. Les incendies s'allumaient spontanément et pourtant ces gens-là se pressent dans les gares et vont même à pied vers les postes habités extrêmes, dans l'espoir de passer outre. Ils achètent des vêtements chauds, des combinaisons isothermiques, enfin des provisions. Cela redonne un coup de fouet à l'économie mais les populations sédentaires de ces régions nordiques sont fort inquiètes. Le thermomètre bascule de moins quinze à moins vingt-cinq par moments, remonte un peu mais ne retrouve jamais la température moyenne initiale. Un peu plus tard elle demanda à Halchiom s'il avait des nouvelles de ses parents.

— Sont-ils toujours retenus par la police, ou bien ont-ils été libérés ?

— Ils étaient libres aux dernières nouvelles, quand le mot d'ordre a été diffusé aux Guardians de tout faire pour rejoindre certains points de rencontre où s'organisaient les départs clandestins. Je recevrai bientôt un bilan de l'opération avec la liste de tous ceux qui ont réussi à quitter la Panaméricaine.

La caravane de chameaux partirait dans deux trois jours, n'irait pas jusqu'au but final mais s'arrêterait à une centaine de kilomètres. Un commando était justement en train d'étudier le site de Landal Gobi et tiendrait Halchiom au courant. La navette devait être fortement surveillée, ainsi que toute la région qui appartenait à un seigneur de la guerre travaillant pour le président Tharbin, un certain Oul-Azam, qui disposait d'une armée de six cents hommes fortement équipés et se déplaçant sur des chevaux incroyables.

Avec une audace dont elle ne se serait pas crue capable, Movane alla dire à Ed Kan qu'il y avait une place sous sa yourte pour la nuit, et qu'elle lui avait trouvé un sac de couchage en peau de mouton.

La nuit était venue depuis longtemps lorsqu'elle se glissa contre lui, complètement nue et l'embrassa passionnément sur la bouche. Il était quelque peu désarçonné et ce fut elle qui roula sur lui pour se pénétrer de son désir. Dans son coin, Galios retenait son souffle, furieux que cette petite garce ait choisi cet idiot de neurologue qui ne devait pas savoir y faire.

CHAPITRE 23

Ann Suba débarqua dans le laboratoire de Charlster en fin de journée, alors que Louria et Claudion s'acharnaient sur leurs recherches respectives, elle s'obstinant à combiner tous les codes d'accès possibles, lui à imaginer un électron libre remontant le réseau inconnu jusqu'à la centrale clandestine, tel un missile qui au lieu d'exploser enverrait un message des coordonnées de l'endroit.

Ils furent frappés par l'apparence d'Ann Suba. Alors que peu de jours auparavant elle paraissait avoir pris un sérieux coup de vieux, elle retrouvait une certaine jeunesse, une agressivité. Son regard pétillait même derrière ses lunettes. Elle avait toujours refusé de faire opérer sa myopie.

— Je peux ? demanda-t-elle en s'approchant de l'écran.

Elle fit quelques opérations rapides, et soudain apparut le visage de Charlster très souriant qui souhaitait la bienvenue sur son site secret.

— Je ne sais qui vous êtes, disait-il, mais vous avez dû payer le prix fort pour accéder à mon domaine secret.

Ce que vous allez découvrir est l'œuvre la plus grandiose de ma vie, mon chef-d'œuvre, mais il me reste à le maîtriser. Si je meurs ou encore si la police vient m'arrêter, je crains que mon travail ne provoque des catastrophes. Je travaille sous l'œil d'Opérasque qui me délègue son secrétaire Alcibion, un pauvre type ignorant qui se prend pour une éminence grise. Il copie sans vergogne mes travaux journaliers, mais depuis quelque temps je ne lui fournis que des inepties que l'autre crétin d'Opérasque prend pour argent comptant, faute de disposer du matériel pour une analyse précise.

Il marqua une pause avant de poursuivre, sur un ton ironiquement emphatique qui les détendit quelque peu. Louria surveillait Ann Suba et la trouvait plutôt distancée, comme si elle se méfiait d'une ultime facétie de ce grand homme.

— Je vais donc vous permettre de comprendre l'ampleur de mes travaux et vous prouver qu'il existe réellement des icebergs célestes, et que j'ai réussi à les découper en tranches pour développer leur surface. Ce ne sont évidemment pas eux qui occultent le Soleil, mais les poussières qui se répartissent sur ces plaques par suractivation de l'électricité statique. Vous trouverez le détail de cette technique en annexe, mais je ne veux pas abuser de votre patience. Vous

allez donc pouvoir poursuivre cette passionnante aventure si vous disposez d'un autre accès codé. Je vous donne donc rendez-vous de l'autre côté de ce nouveau verrouillage. À bientôt, mes amis.

Son image continua de sourire durant quelques secondes, s'effaça et à sa place l'écran posa la question capitale : frapper le code demandé.

— Je m'y attendais, dit Ann Suba, dans un soupir qui n'exprimait qu'une certaine lassitude.

Elle se leva et alla s'asseoir plus loin, laissant le jeune couple sidéré. Ce fut Louria qui la première osa demander franchement :

— Vous n'avez pas l'autre code ?

— Avez-vous entendu ce que disait ce sacripant ?

Le mot leur parut incongru. En d'autres temps Ann Suba aurait traité Charlster d'escroc, de malfaisant ou d'ignoble individu, et voilà qu'il n'était rien d'autre qu'un sacripant.

— Il a laissé entendre qu'en cas de mort ou d'arrestation il ne répondait de rien sur les dangers que faisait courir son œuvre sur le monde, ou quelque chose dans ce goût-là, dit Louria.

— Non, pas ça, un peu avant, au moment où il souhaite la bienvenue.

— Oui, fit Claudion, cela m'a quand même frappé et je crois que je me souviens à peu près de ses paroles. Il a laissé entendre que pour accéder à son site il fallait avoir payé le prix fort.

Ann Suba approuva :

— C'est cela.

— Mais quel prix ? commença Louria, alors que Claudion lui faisait les gros yeux.

Ce n'était pas le genre de question à poser. Alors elle se tut et ils s'efforcèrent de ne pas regarder leur directrice.

— Je me demande, dit celle-ci au bout de longues minutes de silence, quel sera le prochain prix et combien de verrouillages m'attendent.

Ils regardaient leurs pieds et Louria, qui connaissait si bien les obsessions de Charlster, éprouvait de la honte, voire de la pitié pour la vieille dame assise en face d'eux. Mais il y avait dans le ton de celle-ci une sorte d'allégresse inattendue, et ce mot de sacripant qui lui était venu aux lèvres forçait la jeune

femme à d'autres hypothèses.

— Charlster souhaitait que je m'humilie en reconnaissant que je m'étais lourdement trompée et que j'étais prête à accepter la théorie des icebergs de l'espace, et que même s'il le fallait j'irais défendre cette théorie plus tard, devant les universités du pays et le grand collège des plus grands chercheurs de la Panaméricaine. Il espère même qu'un jour se réuniront tous les savants du monde entier pour écouter mon exposé. Il m'a fait signer un document à ce sujet et le croirez-vous, il l'avait préparé à l'avance, comme certain que non seulement je lui rendrais visite mais que j'accepterais de reconnaître son grand génie et de rejeter ma logique scientifique stérile. Ce fut son expression, logique scientifique stérile. J'avais l'impression d'entendre un alchimiste ou un scientifique, mais non, c'était le grand, le génial Charlster qui parlait ainsi. J'ai signé ce papier, avec la formule « lu et approuvé », comme s'il s'agissait d'un acte officiel m'engageant pour la vie.

— Bah, fit Claudion, cela ne vous engage pas vraiment. On pourra toujours l'accuser de gâtisme et de mégalomanie, et personne ne vous reprochera cette signature.

Cette fois ce fut Louria qui essaya de faire comprendre à Claudion Hyponias que ce n'était pas tout. D'ailleurs le petit sourire d'Ann Suba le laissait entendre, et maintenant elle regardait surtout Louria, de ses yeux d'un bleu de lame d'acier que les verres grossissants rendaient encore plus impressionnants.

— J'ai encore mal à mes genoux, dit-elle soudain. Et même Louria ne comprit pas tout de suite ce qu'elle voulait exprimer ainsi. Je crois que je fais de l'arthrite, c'est ce séjour dans le Grand Nord, je pense. Aux Kerguelen je n'en souffrais pas et pourtant le climat est humide.

Elle les frottait et Claudion détourna les yeux car ses genoux étaient jolis, tout comme ses jambes mais elle approchait d'un âge avancé.

— Il a voulu que je m'humilie. Oh, il ne l'a pas ordonné sèchement comme l'aurait fait un être brutal, mais il l'a suggéré et il a laissé entendre que ce serait mieux si je m'agenouillais pour signer son fameux papier. Ne croyez pas que je me sois précipitée, l'entrevue a duré des heures, mais les gardiens avaient été prévenus par la présidence et nous fichaient une paix royale. Peut-être même un peu trop, car j'aurais souhaité qu'ils se manifestent à l'improviste, mais j'ai réfléchi longuement, voilà. Et puis je me suis donc agenouillée pour lui faire plaisir. Et j'ai signé le papier qui était ouvert sur une planchette que mon vieil adversaire avait disposée sur ses genoux. Il ne portait qu'une robe de chambre bien décatie.

Claudion se déplaça lentement vers la porte du laboratoire, préférant

laisser les deux femmes seules, ne pouvant, ne voulant pas entendre ce qui allait suivre et dont il soupçonnait l'ignominie. Rien de ce que faisait Charlster ne le surprenait, mais il ne pensait pas qu'il irait aussi loin pour humilier sa plus talentueuse ennemie.

— Après avoir signé, je suis restée ainsi car j'ai négocié l'aveu de ce code d'accès au site. Mais évidemment Charlster tenait bon et il exigeait que j'aille encore plus loin. Bon, alors je ne sais pas comment mais je l'ai imaginé différent, plus jeune et peut-être ayant quelque ressemblance avec un garçon qui a compté dans ma vie. J'étais soudain amusée. Ce fut moins laborieux que je le redoutais. Mais ensuite j'ai compris qu'il y aurait d'autres négociations à envisager. Lors de notre prochaine entrevue, j'exigerai qu'il me dise combien de verrouillages sont échelonnés jusqu'à ses véritables archives. J'ai passé l'âge de ces galipettes. Mais ce n'est pas la mort de l'homme que je sache, ni celle de la femme.

CHAPITRE 24

Lorsqu'elle se présenta à l'école de son fils, ce soir-là, la surveillante s'étonna, car quelqu'un était venu chercher Rom en disant que sa mère ne pouvant se libérer l'avait chargé de s'occuper de l'enfant. Il s'agissait d'un homme dont le signalement correspondait à celui de Bourguine. Folle d'inquiétude, elle se précipita chez elle, mais le compartiment était vide. Dans le petit réduit où Bourguine couchait, elle ne trouva plus ses affaires. Elle se précipita pour appeler la police mais ne le fit pas. Comment expliquer la présence chez elle d'un homme recherché par les services secrets ?

Elle s'assit, ne sachant plus que décider. Demander à Louria Finister de l'aider ? La jeune femme lui reprocherait elle aussi d'avoir caché Bourguine, mais elle ne la livrerait pas. Seulement que pourrait-elle faire, à part la consoler ?

Lorsque l'astrophysicien l'appela, elle était dans une sorte de catalepsie et ne réalisa pas tout de suite. Ce fut au bout de la neuf ou dixième sonnerie qu'elle réagit et se jeta sur l'appareil comme une affamée sur de la nourriture, le renversa et dut le ramasser au sol.

— Te voilà enfin ? Tu n'es guère empressée d'avoir des nouvelles de ton petit.

— Où êtes-vous ? Je vais appeler la police.

— Je ne crois pas. Nous voici tous les deux transformés en clochards ferroviaires et vaguement à l'abri dans un wagon d'une voie de garage. Il ne fait pas chaud et je crains qu'il ne s'enrhume. Alors autant en finir tout de suite et me dire où se trouve cet Alcibion, le secrétaire d'Opérasque et celui qui a surveillé les travaux de Charlster dans le petit laboratoire.

— Je ne sais pas ce qu'il est devenu, dit-elle. Il a disparu.

Bourguine fit une chose qu'elle n'aurait jamais attendue. Il raccrocha et elle se maudit de ne pas lui avoir révélé l'existence de la sœur d'Alcibion qui dirigeait une fabrique de combinaisons isothermes, les combinaisons Icenows.

Pour ne pas basculer à nouveau dans cette torpeur qui avait failli lui faire manquer l'appel de Bourguine, elle se mit à marcher dans le compartiment, allant et venant dans les vingt-quatre mètres carrés qu'elle occupait. Et cela durant une heure.

Dès la nouvelle sonnerie, elle décrocha.

— Là où nous logeons le thermomètre doit flirter avec le zéro. Nous sommes dans les confins, mais inutile de partir à notre recherche, tous les confins de la station sont encombrés de milliers de wagons délabrés. Ton gosse tousse un peu.

D'un seul trait elle débita le nom de l'entreprise et son adresse, affirmant qu'il s'agissait de la sœur d'Alcibion.

— Je vais vérifier, gare à toi si tu m'as menti.

Elle cria qu'elle voulait entendre son fils, mais il avait raccroché. Elle aurait dû exiger que Rom se manifeste avant de lui donner cette indication.

Il lui parut impossible d'attendre que Bourguine la rappelle et exige d'elle d'autres renseignements qu'elle ne pourrait pas lui donner. Elle remit des vêtements d'extérieur et quitta son compartiment, prit une draine-taxi jusqu'à la boutique de l'entreprise Icenows, soupira de soulagement en découvrant qu'elle était encore ouverte. Elle alla s'installer dans une cafétéria juste en face pour surveiller les allées et venues. Si Bourguine n'était pas tout à fait dément, il viendrait là avec l'enfant, ne l'abandonnerait pas dans un wagon à la réforme avec les risques de ne plus l'y retrouver. Ces endroits étaient dangereux, occupés par une faune de petits trafiquants, de hors-la-loi et de prostituées de bas étage. Dès qu'elle verrait l'astrophysicien apparaître avec son fils, elle se précipiterait pour le lui arracher, s'enfuirait à toutes jambes. Il n'oserait pas la poursuivre de crainte de se faire repérer. Il aurait une piste sérieuse pour retrouver Alcibion et s'en contenterait.

Elle demanda à une serveuse si elle savait à quelle heure fermait le magasin d'usine en face, et la fille, en haussant les épaules, lui répondit que ces gens-là n'avaient pas d'horaire fixe tellement ils avaient de clients.

— Certains soirs ils enregistrent les commandes jusqu'à minuit. Moi, je me méfierais parce que l'Icenows devait déposer son bilan voici deux mois, et avec le retour de ce froid ils repartent à nouveau. Mais je sais qu'ils avaient déjà revendu des machines et quand ils promettent des combis pour dans un mois, les gens ne savent pas qu'elles ne leur seront livrées que dans deux ou trois, et peut-être même jamais. Et comme ils demandent mille dollars d'arrhes et qu'ils reçoivent deux à trois cents clients par jour, vous n'avez qu'à faire le calcul. Moi si j'étais à leur place, d'ici une semaine ou deux je mettrais la clé sous la porte, et j'irais me perdre bien loin d'ici, avec un joli paquet de fric. J'ai calculé que jusqu'à présent ils doivent avoir encaissé plusieurs millions, deux ou trois, de quoi se faire la vie belle jusqu'à la mort. C'est peut-être bien ce qu'ils préparent.

Bourguine finirait par arriver, mais le gosse devait quand même le retarder. À la fin d'une journée de petite école, Rom était fatigué et traînait les pieds. Elle le guetterait dans un recoin qu'elle avait repéré, non loin de l'arrêt du tram. Elle ne pensait pas qu'il viendrait en draine-taxi.

Elle faillit ne pas lui prêter attention car elle attendait deux silhouettes dont celle d'un jeune enfant, et Bourguine était seul. Folle furieuse, elle se rua sur lui et le catapulta avec une telle force qu'il alla cogner contre un angle de wagon commercial. Il resta quelques secondes plaqué contre, les yeux morts, puis s'écroula sur le quai. Elle crut l'avoir tué, mais il bougea enfin, passa sa main dans sa nuque, l'en retira pleine de sang.

— Salope, tu ne reverras plus ton fils.

Autour d'eux le flot des gens s'écartait à peine, formait simplement une méchante varice où ils étaient seuls face à face. Elle se mit à hurler de toutes ses forces et peu à peu les piétons ralentirent leur marche et commencèrent de bouchonner à leur hauteur. Bourguine se releva en titubant :

— Tais-toi, tais-toi donc, si on m'arrête ton gosse est perdu. Pour l'instant il est en sécurité dans une garderie temporaire.

Une femme en uniforme de la Traction s'approcha et demanda à Cristella si elle avait besoin d'aide.

— Mêlez-vous de vos affaires, grogna Bourguine, simple dispute conjugale.

L'agente ferroviaire hocha la tête, regarda Cristella, attendant qu'elle confirme. Résignée, effondrée après cette violence inouïe, elle fit signe que tout allait bien et l'inconnue les abandonna à leur scène.

— Tu as eu tort, râlait Bourguine, tu le regretteras.

— Si tu ne me dis pas où est Rom, je crie à nouveau et cette fois jusqu'à ce qu'un flic s'amène.

Il lui demanda un mouchoir pour étancher sa plaie, le retira rouge, le jeta et elle lui en donna un autre.

— Si tu veux l'adresse de cette garderie, entre dans la boutique et exige de la sœur de te conduire à son frère. Fais du scandale jusqu'à ce qu'elle accepte de te parler. Tu me l'amènes ici et tu ne t'occupes plus de rien. Je te donnerai le nom et l'adresse de cette garderie temporaire qui ferme à huit heures. Ensuite les gosses sont conduits au commissariat voisin où les parents ont certainement quelques ennuis avant de les récupérer.

Cristella n'hésita pas une seconde et se dirigea vers la boutique. Il y avait un monde fou qui attendait jusque sur le quai, mais elle se fraya un passage, en disant qu'elle venait prendre son travail et que si on ne la laissait pas passer, elle ne pourrait pas venir en aide à ses collègues pour accélérer les prises de commandes. Elle se retrouva donc devant la porte d'accès au comptoir, la poussa et longea les employés qui enregistraient les demandes. Elle arriva derrière la sœur d'Alcibion, lui tapa dans le dos. L'autre haussa les épaules en disant :

— Foutez-moi la paix.

Cristella la saisit alors par le bras. Elle avait énormément de force dans ses mains et la femme, sèche et longue, se retrouva plaquée contre la cloison avec comme deux pinces métalliques lui meurtrissant les coudes.

— Y'a dehors un homme qui cherche votre frère. Vous le rejoignez, sinon c'est les flics qui arriveront quand je me mettrai à crier. Vous voulez un exemple de ce que je peux faire ?

Elle lança un cri d'une ampleur extraordinaire et la directrice d'entreprise dit qu'elle ferait ce qu'on lui demandait. Les gens se désintéressaient de cet incident, ne pensaient qu'à leurs combinaisons Icenows qu'ils allaient attendre impatiemment pour rejoindre leurs anciennes provinces du Sud.

Cristella suivit la sœur d'Alcibion, la poussa même à travers la cohue des clients. Bourguine les vit enfin sortir de la file d'attente et eut un sourire de triomphe qui redonna toute son agressivité à Cristella.

— Le ticket, dit-elle. Quand on dépose un enfant dans une garderie temporaire ça fonctionne comme une consigne. Donne-moi le ticket ou je fais du scandale.

— Que me voulez-vous, ça signifie quoi cette histoire et de quel gosse s'agit-il ? demanda la patronne de la boutique.

— Je veux vous parler de votre frère, dit Bourguine, avec une politesse mielleuse, tandis qu'il faisait semblant de fouiller ses poches à la recherche du fameux ticket.

— Si tu joues la comédie, je m'en vais chercher un flic, décréta Cristella, justement en voici deux que cette file devant la boutique intrigue.

Comme par magie, l'astrophysicien retrouva le fameux ticket, tout en disant à l'autre femme qu'il voulait simplement parler à son frère, que si elle refusait de le conduire auprès de lui il téléphonerait aux services de la Sécurité pour la dénoncer.

Cristella lui arracha le ticket des doigts et se précipita vers la station des draisines-taxis, tandis que la sœur d'Alcibion fixait Bourguine avec rage.

CHAPITRE 25

Le train-usine Icenows se composait d'une dizaine de wagons d'un autre âge, et l'entreprise de fabrication de combinaisons isothermes n'avait rien d'ultra-moderne. Les ouvrières, quatre-vingts pour cent du personnel, travaillaient dans de mauvaises conditions, dans le froid et la poussière que les machines soulevaient par leur trépidation sur les vieux planchers pourris. La sciure formait parfois des zones de brouillard qui entraînaient des rhumes des foin interminables. La plupart des machines, comme l'avait présumé la serveuse de la cafétéria, avaient été revendues en secret alors que Mariana, la sœur d'Alcibion, préparait le dépôt de bilan. Puis la vague de froid était arrivée, et avec elle cette foule d'imbéciles qui croyaient pouvoir rentrer chez eux dans le centre de la Panaméricaine et même à NYST, l'ancienne capitale. Les commandes avaient afflué mais l'entreprise ne pouvait fournir, et même en faisant appel à des petits façonniers elle ne parvenait pas à réduire les délais de livraison alors que l'argent des arrhes rentrait à flots. Mariana Alcibion ne pensait nullement lever le pied et s'enfuir avec cette fortune. Elle rachetait ses propres machines au brocanteur qui les lui avait prises et pour un prix double, peu importait. L'ennui était qu'elle ne parvenait pas à obtenir plus d'électricité.

Alcibion, Roug de prénom, se cachait dans l'un des wagons inutilisés, dans une soute à bagages soigneusement camouflée. Même une visite de la police passerait devant sans se douter qu'il était là. Comme l'entreprise travaillait de nuit, il ne pouvait trop se permettre d'errer dans le train pour se dégourdir les jambes. Il passait son temps à ruminer et à manger, sa sœur lui apportant des quantités de nourriture.

Il ne savait ce que serait son avenir, toutes ses relations se trouvant hors d'atteinte, que ce soit Charlster et surtout Opérasque. On le recherchait en pensant qu'il pourrait accuser le Grand Maître de forfaiture et l'astrophysicien de complot contre l'humanité, mais en réalité il risquait aussi d'être condamné pour complicité. Pourtant, il avait des preuves accablantes contre Opérasque et avait enregistré les travaux de Charlster des heures durant. Il ne comprenait rien à ce galimatias scientifique, mais des gens comme Louria Finister, Claudion Hyponias et surtout Ann Suba auraient pu en tirer un grand profit et, qui sait, arrêter le processus de ce refroidissement et de cette perte de luminescence. Mais il n'osait les contacter de crainte qu'ils ne le trahissent. Il se moquait bien d'Opérasque enfermé dans son train pénitencier, ne comptait que sur ces scientifiques pour l'aider à s'en sortir. Il souhaitait trouver le

temps de patienter encore un peu, un mois environ. Si le froid devenait encore plus vif, il aurait alors toutes les chances d'être accueilli à bras ouverts par ces chercheurs. Enfin, pas sa personne, mais ses enregistrements.

Il était plongé dans la lecture d'un roman érotique lorsqu'une lumière clignota, juste au-dessus de sa couchette. Sa sœur avait dû appuyer sur le bouton d'alerte pour le mettre en garde contre un danger. Ce n'était pas la première fois. Il y avait eu des visites de banquiers au moment où le dépôt de bilan avait été envisagé, des visites des services d'hygiène que les nuages de sciure montant des planchers pourris inquiétaient. Un employé renvoyé avait dénoncé Mariana. Elle s'en était tirée en achetant ces inspecteurs, mais ils avaient laissé entendre que la fois suivante ils seraient obligés de fermer le train-fabrique, si elle ne remplaçait pas au moins la moitié des wagons. La police aussi était venue quand elle avait appris que la directrice était la sœur de ce type recherché, mais elle avait joué l'ignorante, disant qu'elle ne fréquentait pas son frère depuis longtemps. Ce qui était en partie exact. Roug ne venait jamais dans cette entreprise située en périphérie, mais rencontrait sa sœur au centre de la station, assez souvent. Elle lui parlait de ses amours qui ne marchaient jamais comme elle le souhaitait, lui demandait des conseils.

Il éteignit sa lampe et se tint immobile sur sa couchette qu'il avait vissée soigneusement au plancher pour qu'elle ne bouge plus.

Puis l'interphone clignota à son tour et il hésita à prendre la communication, redoutant que quelqu'un n'ait trahi sa présence. Mais la voix de Mariana lui parvint lorsqu'il s'y risqua. Une voix un peu haletante et inquiète. Elle lui expliqua la situation et le nom de Bourguine l'intrigua. Il avait entendu parler de ce chercheur, disparu dans le Grand Nord à la suite d'une expédition malheureuse où le cadavre de son compagnon avait seulement été retrouvé.

— Ils menaçaient d'un scandale.

— Ils sont plusieurs ?

— Non, la Cristella Marlone et lui. Je n'ai pas bien compris ce qu'elle foutait là avec lui, mais ils menaçaient. Je ne suis pas obligée de lui dire où tu es, car il est venu seul avec moi. Tu décides et si je dois me taire, je me tairai. Il ne m'arrachera pas un mot.

— Que veut-il exactement ?

— Te questionner sur Charlster et sa responsabilité dans ce bouleversement climatique. Il est certain que tu l'espionnais pour le compte d'Opérasque.

— C'est exact, mais au fur et à mesure que je me procurais des documents, du moins leur enregistrement, je les apportais au Grand Maître. Ce qu'il en a fait je l'ignore, mais c'est lui qu'il faut interroger.

Brusquement, sa sœur ne répondit pas et il l'interpella :

— Tu entends ce que je dis, Mariana ?

— Non, elle n'entend pas, dit Bourguine, je viens de l'assommer et je suis en train d'examiner une machine à coudre de douze aiguilles qui est dans son bureau. Une machine neuve qui doit bien fonctionner. J'ai qu'à prendre sa main droite maintenant qu'elle est dans l'inconscience, et faire une première piqûre. Bien sûr, sans fil ce serait moins décoratif.

— Vous êtes cinglé ! hurla Alcibion qui quitta sa couchette et faillit sortir imprudemment de sa cachette réalisant in extremis qu'il devait éviter de surgir parmi les ouvrières en plein travail dans le wagon d'à côté.

— Laissez ma sœur tranquille.

— Elle respire normalement, sort de son évanouissement en se frottant le crâne. Je n'ai pas frappé si fort que vous le pensez. Où puis-je vous rencontrer ?

— Que voulez-vous, je n'ai rien à offrir. Mais c'est bon, sortez du bureau comme si vous vous en alliez, remontez le train jusqu'au wagon portant le numéro 289 BCA et pénétrez-y.

— Attention pas d'entourloupe, je suis armé.

— Je ne le suis pas. Le wagon est plongé dans l'obscurité, mais je serai dans les toilettes qui ont de la lumière. Désolé, mais il n'y a pas d'autre endroit.

— Je ne viendrai pas seul, fit Bourguine, je n'ai pas l'intention de montrer quelque imprudence, votre chère sœur m'accompagnera.

Alcibion l'entendit raccrocher. Il transpirait malgré le froid.

CHAPITRE 26

Ce fut Louria qui eut l'idée de rechercher si Opérasque ne possédait pas un site personnel. Mais elle dut exiger que le Service de Surveillance des interconnexions lui ouvre ses archives, pour découvrir que le Grand Maître en possédait plusieurs dizaines. Dans sa mégalomanie, et surtout son ambition de devenir Maître Suprême, il avait ouvert des sites sur tous les aspects de sa carrière et aussi de sa personnalité. On pouvait y découvrir Opérasque chassant l'ours blanc dans le Grand Nord, sur la banquise en compagnie de chasseurs et d'Inuits. Il y avait toute une série d'images sur ses trophées, sur les techniques qu'il utilisait. On le voyait par exemple se baigner nu dans la mer glacée, mais Louria pensa que c'était un enregistrement truqué. Elle ne pouvait examiner tous les sites, mais se disait que les plus stupides, comme celui où Opérasque donnait des recettes de cuisine pour rester jeune et beau, que tous pouvaient receler autre chose. Le Service de Surveillance des interconnexions avait déjà effectué ce genre de travail minutieux, mettant plusieurs dizaines de spécialistes sur le coup, mais ils n'avaient retiré que peu de choses de ce travail astreignant, sinon un profond écœurement pour le bonhomme Opérasque. Ils ne pouvaient entendre son nom sans avoir des allergies.

Patiemment, elle reprit l'ensemble et au bout de trois jours constata une chose bizarre. Le site 34 était interconnecté avec le 51, sans raison valable. Le premier racontait comment Opérasque avait acquis son titre de maître, et l'autre comment il avait brillé dans une équipe de hockey sur glace du temps où il était à l'école des Aiguilleurs.

Il y avait des films, des photos de classe avec des professeurs, de Grands Maîtres Aiguilleurs. Elle remarqua que ces classes étaient mixtes, avec une proportion de filles moindre, cependant : une pour cinq garçons. Mais elle ne voyait pas en quoi le 17 était aussi connecté au 51. Elle se rendit compte que 51 c'était trois fois dix-sept, puis cliqua sur le 68 et apprit que ce site-là était consacré aux mondanités d'Opérasque tout au long de sa vie. Elle faillit s'endormir tandis que défilaient des bals de promotion, des réceptions de la Caste, des galas pour des motifs insipides, un peu partout dans le monde. Et soudain un visage lui donna une impression de déjà-vu. Il s'agissait de celui d'une fille blonde très jolie, et dans une autre séquence elle apparaissait en gros plan, avec ses yeux verts et sa jolie bouche un tantinet boudeuse. Louria se demanda où elle avait pu la rencontrer, mais ne parvint pas à éveiller le moindre souvenir.

— Tu as bien fait d'abandonner Charlster un temps, lui dit Claudion, histoire de te changer les idées, mais je ne pense pas que les nombreux sites d'Opérasque t'apporteront une grande satisfaction. Ce type est complètement maboul et c'est une chance qu'il n'ait jamais accédé à la fonction de Maître Suprême à vie.

— Connaîtrais-tu cette fille, par hasard ?

— Non, pas du tout, mais elle est très jolie. C'est une petite amie d'Opérasque ?

— Je n'en sais trop rien, mais je trouve bizarre que certains sites soient raccordés entre eux comme si notre homme souhaitait alimenter les uns par les autres directement. Mais alimenter pour quoi ?

— Il doit y avoir un lien, pourquoi pas cette fille ?

Louria essaya et effectivement le visage de cette inconnue apparut dans toutes les photographies de classe, puis comme spectatrice au cours d'un match de hockey sur glace.

— Quel enthousiasme, fit Claudion, regarde, elle s'est juchée sur le toit d'un wagon-bar pour mieux applaudir l'équipe.

— L'équipe, mais aussi Opérasque en particulier. Je vais envoyer cette photo au hasard et nous verrons bien ce que ça donne.

— Il faudrait peut-être son nom et son prénom. Il y a quand même vingt ans que ces films, ces clichés ont été pris. Qu'est-elle devenue depuis, ce sera peut-être difficile de le savoir, à la suite du réchauffement des milliers de gens sont morts dans les incendies, les inondations, les effondrements de réseaux ?

Il avait peut-être raison. Mais elle s'obstina. Au début elle restait en attente d'une réaction, mais les minutes et puis les heures passèrent sans que quiconque se manifeste. Elle se résigna à reprendre ses travaux sur les codes qu'aurait pu utiliser Charlster, lorsque l'imprimante d'à côté lui signala l'arrivée d'un message.

L'e-mail, après attente, avait été dirigé vers l'impression. Une certaine voyageuse Elizer Paterson s'inquiétait de savoir ce que l'on voulait à sa fille Fan. Suivait l'intitulé d'un site que Louria se hâta d'appeler. Le visage flétri d'une femme qui avait dû être fort belle apparut, et dans ces traits malmenés par l'âge et le chagrin, Louria retrouva ceux de la fille blonde aux yeux verts.

— Ma fille est morte dans un accident de chemin de fer dû au réchauffement. Elle remontait vers le nord pour rejoindre son fiancé. Son convoi a déraillé et dans la panique d'alors personne n'a secouru les blessés.

Elle a dû agoniser deux jours avant que son fiancé ne la retrouve. En dépit des interdictions de la CANYST, il avait survolé le lieu de l'accident avec un dirigeable, s'était fait treuiller sur le train renversé. Il a remonté le corps de ma fille et l'a ramené à Salt Lake Station. Il a été condamné à mort pour ce sacrilège, puis amnistié.

Le fiancé n'était autre qu'Opérasque.

CHAPITRE 27

Le jour même où Louria découvrait le drame de la vie d'Opérasque, Ann Suba vint dans le petit laboratoire, toujours aussi curieusement décalée, sereine, presque désinvolte. Elle ne paraissait pas dépressive et même ne pouvait s'empêcher de rire pour des riens. Elle trouva que l'idée de Louria était intéressante, mais à quoi pouvait-elle conduire ?

— Moi, j'ai obtenu la clé de deux verrouillages, mes amis, et j'en suis fort heureuse. Ce n'est pas si difficile qu'on pourrait le penser et le vieux Charlster est dans d'excellentes dispositions, si vous voulez savoir.

Muet, incrédule, voire scandalisé, le couple ne comprenait pas comment elle pouvait, elle, la grande astrophysicienne, et peut-être physicienne tout court, être capable d'aborder n'importe quel domaine, comment elle pouvait accepter de se soumettre aux caprices d'un vieux type autoritaire, imbu de sa supériorité, méprisant le monde entier et très libidineux.

— Nous allons voir ce que ça donne, mes amis, mais je ne pense pas qu'il ait voulu me tromper. Sinon il sait qu'il pourrait le payer très cher. Je peux avoir la dent dure, quand je le veux.

Puis elle éclata d'un grand rire et s'amusa à répéter qu'elle avait la dent dure. Louria, la première, comprit l'allusion et rougit. Une nouvelle fois Claudion préféra s'éloigner.

— D'après mon vieil ami...

Voyant le haut-le-cœur de Louria, elle s'étonna.

— Mais oui, vieil ami. Nous sommes en grande complicité. Il a quelque chose à me donner et je suis prête à l'acheter. C'est un marché honnête, dans le fond.

— Je n'en suis pas vraiment persuadée, murmura Louria.

— Je sais que vous êtes choquée, mais qui veut la fin veut les moyens. Nous avons affaire à un caractériel et à un obsédé. Nous ne pouvons traiter normalement avec un tel individu et je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais le temps nous presse, Fortalès trépigne. La température moyenne a encore perdu deux degrés en moins d'une semaine et la luminosité rétrécit comme une peau de chagrin. Bientôt on aura la lumière que donnerait

une chandelle ancienne.

Elle s'installa devant l'écran.

— Ne croyez pas que je me soumets d'emblée, je discute, je menace de partir et même hier je l'ai fait, mais je suis revenue ce matin, et bien sûr il n'avait pas modifié d'un iota ses prétentions. C'est un vieux dur qui n'est pas du tout gâteaux.

En même temps, elle cliquait à toute vitesse, dépassait le portail de bienvenue, les nouveaux verrouillages, et d'un seul coup apparut une image virtuelle impressionnante, obtenue d'après les données d'un radiotélescope.

— Incroyable, murmura Ann Suba, vraiment incroyable. Ça vaut cher, mais ça paye, dites donc.

CHAPITRE 28

Le refroidissement brutal, les nuits interminables, le manque de lumière pour la végétation avaient ruiné cet ensemble d'îles qui, durant une vingtaine d'années, avaient connu une grande prospérité à cause justement des températures élevées et de la luminosité importante. On y avait cultivé du riz en terrasses, des tubercules, du coton et les gens y vivaient heureux, commerçant avec les pays situés plus au nord. Les pirates chinois ravageaient souvent leur sol, mais les habitants avaient appris à se défendre, et peu à peu ces raids sauvages s'étaient raréfiés.

Depuis plusieurs jours déjà, Fleur et Kurty appréciaient le retour vers des températures supportables, au fur et à mesure qu'ils naviguaient vers l'ouest, et si la durée du jour restait faible, il était de meilleure qualité, n'avait pas cette teinte morbide rencontrée à l'est. À plusieurs reprises ils avaient croisé des troupeaux de cétacés et avaient pu choisir leur victime, le plus souvent un jeune cachalot qu'ils pouvaient dépecer et fondre entièrement sans gaspillage.

L'ancre mouillée, ils observaient un village de grandes huttes sur pilotis en bordure de la plage, mais ne surprenaient aucune trace de vie. Un chien allait et venait, l'air désespéré au milieu de volailles se disputant des crabes de cocotiers.

— Les arbres sont dépouillés de palmes et de noix. Je suppose que le coprah devait être une des grandes ressources des gens du coin, mais derrière, sur la colline, on voit les gradins de rizières. Il n'y a plus rien.

— Le thermomètre indique six au-dessus de zéro mais l'eau de mer est à dix.

— Voici quelques mois il devait faire dans les quarante pour le sol et trente pour la mer.

— Où sont-ils tous partis ? murmura Fleur. Ils ont laissé leurs huttes intactes, le chien, les poules.

— Plus nous allons vers l'ouest, moins il fait froid. Peut-être ont-ils pensé trouver d'autres terres en se dirigeant vers le couchant, c'est-à-dire en direction des grandes îles entre l'Australie et l'Asie du Sud-Est. Si tu regardes les anciennes cartes, tu relèves les noms de Philippines, de Malaisie, etc.

Elle avait consulté ces cartes et avait également remarqué qu'en continuant

vers l'ouest, ils atteindraient bientôt l'aplomb des Kerguelen, quelques milliers de kilomètres au sud. Elle se demandait si Kurty avait fait la même remarque, mais elle ne lui en parlerait pas, soupçonnant qu'il désirait continuer leur voyage. Que cherchait-il, elle l'ignorait, mais il le poursuivait avec obstination. Une seule fois, il lui avait parlé de son père, Kurts le pirate et de sa Locomotive-dieu qui avait emporté son corps et s'était jetée à la mer on ne savait trop où. Était-ce cet abîme, tombeau de la machine et de son père qu'il recherchait ? Elle n'aurait su le dire.

On lui avait décrit celle-ci comme un monstre merveilleux capable de tous les exploits, de toutes les aventures. On lui avait même raconté, sa mère Jael quand elle avait encore toute sa lucidité, que cette Locomotive pouvait rouler au fond de l'eau. Dans la Transeuropéenne, Kurts avait posé des rails au fond de la mer, sous la banquise et pouvait ainsi échapper à ses poursuivants lorsqu'il avait attaqué un train de marchandises ou rançonné un convoi de voyageurs. Lien Rag avait connu ces épisodes, était devenu le meilleur ami de Kurts. Ensemble, ils avaient réussi à rejoindre le Bulb, le satellite vivant et c'était là-bas que le pirate avait rencontré une fille étrange, appartenant à un peuple éthéré, presque translucide, qu'il avait aimée. Cette fille était la mère de Kurty. Par la suite elle avait disparu, et son peuple s'était éteint durant le temps que les deux hommes passèrent là-haut. Lienty Gus, Gus le clochard ferroviaire, les y rejoignit et pendant de longues années personne ne sut sur Terre ce qu'ils étaient devenus. Excepté quelques-uns, dont Yeuse, Farnelle ou encore Ann Suba. Parfois la jeune femme se disait que la Locomotive-dieu survivait au fond de l'océan et remonterait un jour à la surface. Elle pouvait fonctionner en circuit fermé dans une étanchéité totale et se moquer des fortes pressions.

— Je vais débarquer, dit Kurty. Peut-être reste-t-il quelqu'un pour faire un échange d'aliments contre autre chose. Nous avons beaucoup de viande de cachalot et les peuples de ces contrées aiment bien.

— Pourquoi ne débarquerai-je pas, moi ?

Il se contenta de sourire et cela l'énerva.

— Je peux aussi prendre ce risque et peut-être que la vue d'une femme seule sera moins traumatisante pour ceux qui se cacheraient quelque part.

— Moins traumatisante au point de se jeter sur toi.

— Parce que tu vas débarquer bardé d'armes ?

— Juste un pistolet ordinaire et je ne l'exhiberai pas.

— Pourquoi ne pas se rapprocher de la côte qui me paraît sans récifs ?

Il embarqua sur le pneumatique et rama vers le sable noir où il tira son canot. Elle le vit aller et venir entre les pilotis des cabanes, suivi par le chien sur ses talons. Les volailles ne paraissaient pas effarouchées et elle espérait qu'il en saisirait une pour lui tordre le cou. La pensée de déguster un poulet lui donnait faim.

Elle le suivait dans les jumelles, et lorsqu'il se dirigea vers les premières hauteurs elle lui cria de revenir, mais il grimpait déjà vers les terrasses. Pourquoi prenait-il la peine d'aller regarder des cultures complètement anéanties par le froid ? Il devait exister des semences spéciales de riz, par exemple, puisque jadis on en cultivait dans les montagnes de Chine où l'hiver était rude.

Elle reposa les jumelles, trop angoissée pour suivre ses déplacements, redoutant que d'un seul coup il ne s'efface de sa vie et ne reparaisse jamais. Il avait été enfanté par une créature de rêve, une sylphide disait Lien Rag, au corps phosphorescent. À moins que ce ne soit les yeux. Cette peuplade restreinte vivait dans les bas-fonds du Bulb, dans des sortes de marécages en réalité, puits perdu recevant les déchets du satellite. Elle avait donné le jour à Kurty puis s'était évanouie avec ses compagnons, et Kurts l'avait vainement recherchée de longs mois. À cette époque, Lien Rag perdit la raison, devint une sorte de légume que Gus son cousin protégea, soigna, réussit à réanimer. Ce fut dans ce satellite que le cul-de-jatte Gus, ayant perdu ses deux jambes au cours d'une exploration du Gouffre aux Garous dans la région du pôle Nord, retrouva ses membres inférieurs grâce aux synthétiseurs prothétiques inventés par les savants du Bulb, avant que ce dernier ne bascule dans une déliquescence irréversible.

Sa mère, Jael qui lui racontait tout cela, avait l'air de penser que Kurty n'était pas tout à fait humain, était une sorte de génie capable à tout moment de se fondre dans les airs pour ne plus reparaitre. Et à cause de ce que disait sa mère, Fleur avait toujours été attirée par Kurty, mais avait toujours redouté que la prophétie de Jael ne se réalise un jour.

Elle reprit les jumelles et fut heureuse de le voir à côté du pneumatique où il jeta quelque chose, puis il le tira à l'eau et rama vers le *Mistake*.

Deux poulets auxquels il avait tordu le cou, deux poulets qui la ravirent exagérément, estima-t-il, sans se douter que cette joie trop démonstrative le concernait, lui, plutôt que les deux volailles. Il n'avait pas disparu, il était toujours avec elle.

— Dans les rizières il y a encore des centaines de poules qui picorent le riz qui est tombé là, de tout petits grains microscopiques que les hommes ne pouvaient récolter, mais que ces oiseaux à l'œil acéré savent découvrir. On pourrait créer un commerce de volailles si l'on avait une clientèle en

perspective, mais d'ici quelques semaines ces animaux n'auront plus rien à manger. Ils grimperont vers d'autres rizières, mais qu'y trouveront-ils ? Le chien lui, curieusement, ne s'attaque pas aux poules et je sais pourquoi, il se nourrit de leurs œufs et a compris qu'il ne pouvait en même temps égorger celles qui lui livraient chaque jour cette nourriture.

Elle en aurait pleuré de commisération pour ces animaux, ce chien, ces gens forcés de s'en aller en abandonnant ce qui durant vingt ans avait été un paradis. Un endroit où l'on pouvait vivre nu sans jamais avoir froid, se baigner, mener une vie simple avec du coprah, un peu de riz, des œufs, des poulets.

— Ils péchaient certainement, mais toutes les embarcations ont servi à les transporter ailleurs, puisque ici c'était fichu.

Elle alla chercher les vieilles cartes et il pointa son doigt sur les Philippines.

— Des semaines de mer, dit-il. Pour l'huile, ça ira, mais si nous croisons des cachalots, encore mieux. Pour la nourriture ?

— Normal, à condition d'accepter le même menu quatre fois par semaine, avec une variante les trois autres.

Elle se pencha sur la carte.

— Et puis ?

— Je ne sais pas.

— L'Afrique ? On disait Africana quand j'étais petite.

— L'Afrique ? Pourquoi ?

Fleur croyait se souvenir de Jael disant que le père de Kurty avait été tué du côté de l'Afrique, alors qu'il pilotait un hydravion. Mais à cette époque les glaces étaient encore en place, malgré le réchauffement, et elle pouvait parler de l'Afrique, alors qu'elle désignait la banquise qui s'étendait sur tout l'océan Indien.

— Tu veux aller en Afrique ? demanda-t-il.

— Pas du tout, mais comme je vois qu'elle se trouve à l'ouest, j'ai pensé que tu voulais t'y rendre.

— Je veux remonter plus haut, si c'est possible.

C'était Kurts qui avait su trouver ce dépôt d'hydravions dans la

Transeuropéenne, des hydravions construits en l'an deux mille et quelque et soigneusement protégés par de la résine. Ils y étaient inclus et avaient ainsi pu traverser les âges, les siècles, presque deux millénaires. Kurts possédait une foule de renseignements sur les gisements économiques datant de la préglaciation. Il avait donc retrouvé ces hydravions et Liensun avait décidé d'en fabriquer également. Ann Suba, qui n'avait plus de labo ni d'observatoire à sa disposition, s'était passionnée pour établir les plans de ce dirigeavion que Lien Rag pilotait toujours. Kurty s'y était intéressé aussi, mais en définitive il se sentait plus attiré par la mer que par les airs, et il avait fini comme capitaine de baleinier.

— Nous lèverons l'ancre au jour, dit-il.

En attendant, près de vingt heures de nuit s'écouleraient et elle regrettait leur séjour dans cette calanque de la Nouvelle-Zélande, juste avant que le climat ne change avec une brutalité incompréhensible. Les nuits étaient moins longues, le jour plus éclatant, même si depuis le réchauffement jamais le Soleil ne réapparaissait, et c'était une chance car il aurait brûlé les corps au troisième degré. Seulement, Fleur se disait que peut-être cela aurait valu la peine de risquer sa vie pour affronter juste quelques secondes cet astre mythique.

Dans la nuit, elle se colla contre son ami parce que parfois elle avait des cauchemars, toujours les mêmes. D'un seul coup il n'était plus à ses côtés. Cette nuit-là elle imagina la Locomotive-dieu que des populations adoraient au passage, le long des voies, allumant de petits lumignons de piété.

CHAPITRE 29

Songe comprenait le désarroi de Liensun. À peine arrivés à Cooktown, ils apprenaient que non seulement Lien Rag avait démissionné de ses fonctions de président, mais qu'il s'était envolé pour la Patagonie occidentale où Yeuse elle-même avait cédé son poste de dirigeante à son conseiller Reiner. Dans les Kerguelen régnait une grande tension, proche de la panique, avec l'accentuation du froid et la perte de quelques heures de luminosité. On atteignait le plein été, époque où le thermomètre pouvait grimper au-dessus des vingt degrés et où le jour se prolongeait durant huit heures environ.

Quinçon, président de l'Assemblée élue, remplissait les fonctions de président du gouvernement, mais très vite le couple apprit qu'il n'était vraiment pas à la hauteur. Déjà, il avait laissé s'installer une délégation du Vatican pour la création d'un diocèse, et plus de la moitié de la population était contre. Les Néos n'étaient représentés que par un tiers des habitants. Il y avait des chrétiens d'autres obédiences, des musulmans, des bouddhistes et des athées. Le secrétaire de la Nouvelle Société Marxiste, Kerchinian, organisait des manifestations de protestation, criant haut et fort que Quinçon souhaitait instaurer une théocratie, profitant des craintes que les gens éprouvaient avec ce changement de temps. Liensun, stupéfait, rencontra des prêcheurs en robe de bure qui annonçaient la fin du monde à tous les coins de quai, et il y avait toujours foule pour les écouter.

— Jamais mon père n'aurait dû quitter le pouvoir, disait-il, furieux. Ce n'était pas le bon moment et son charisme pouvait empêcher les gens de basculer dans l'irraisonnable.

En pleine nuit, il était désormais impossible de compter sur le jour pour vivre normalement, le *Dragon* pénétra dans le port avec sa cargaison de fuphoc de la Zone Tabou. Seule Farnelle était aux commandes, son ami était resté dans la mer de Weddell pour une raison qu'elle avait du mal à préciser.

Inquiet, Liensun fit une chose qu'il s'était interdite depuis qu'il avait dupé Jdriège, son neveu roux. Il cueillit dans le cerveau de Farnelle ce qu'elle avait à lui dire et elle s'en rendit compte, lui adressant un regard de reproche.

— Tu aurais dû attendre que je dise que ta sœur Jael a disparu là-bas, dans la mer de Weddell où nous avons fait escale pour rencontrer mon fils Gdami. Nous ne savons pas si elle a basculé dans l'eau, si elle a rejoint la banquise. Danglov, décidé à poursuivre les recherches, a même pris le risque de

rencontrer les Roux qui surveillent en permanence la mer et la colonie des Patagons, mais ils n'ont pas vu la femme du Chaud. Et avec ce refroidissement, ses chances de survie sont réduites. Te souviens-tu qu'elle ait eu dans ses bagages une combinaison isotherme ?

— Dans le temps, elle possédait une Simmons ultra-perfectionnée dont elle était très fière. Peut-être l'a-t-elle effectivement conservée. Là-haut dans le Nord, lorsqu'elle se trouvait à bord de la *Salamandre* elle en portait une autre, car pour rejoindre le baleinier elle avait voyagé sans bagages à l'intérieur d'une baleine solinas, en compagnie des Hommes-Jonas.

— Tout le monde la surveillait discrètement. J'avais donné des consignes à l'équipage et elle a su ruser pour se soustraire à notre attention. Depuis longtemps elle vivait en recluse dans sa cabine qu'elle ne nettoyait pas. Elle refusait qu'un marin vienne faire le ménage. J'ai proposé de le faire, moi, mais elle ne voulait pas. J'allais la voir tous les jours, cependant, mais elle ne paraissait pas se rendre compte que j'étais là.

Cette nouvelle démoralisa complètement Liensun que l'absence de son père avait déjà abattu. Il regrettait d'avoir négligé Jael aussi longtemps, avait fermé les yeux quand elle avait commencé à donner des signes de dérèglements mentaux. Elle ne supportait pas l'absence de Fleur et Lien Rag, finalement, avait pu la confier aux Hommes-Jonas, pour qu'ils lui fassent traverser la Ceinture de Feu et la conduisent à bord du baleinier de Kurty où se trouvait sa fille. Mais la joie des retrouvailles n'avait pas duré, et de retour aux Kerguelen avec Fleur, elle avait fini par quitter Lien et sa fille pour se réfugier auprès de Farnelle.

Le même soir, dans une cabine du *Dragon*, Songe n'osa demander à son ami ce qu'il comptait faire en le voyant aussi sombre, mais il finit par parler :

— Pas question que je révèle à Quinçon, l'autorité suprême de ce pays, même si son rôle est provisoire, l'existence de cet immense troupeau d'éléphants de mer dans cette mer intérieure de la banquise de Ross. Ce connard est capable de filer le tuyau au Vatican.

Songe comprenait ces réticences, et en femme d'affaires avisée, rêvait même d'une compagnie privée exploitant ce site qui pourrait fournir des quantités énormes d'huile et de viande, sans parler du poisson qui pullulait dans ces eaux.

— Nous pourrions envisager une exploitation indépendante, murmura-t-elle. Les gens vont exiger de plus en plus d'huile et nous la leur fournirons. Il faudrait construire des bateaux réservoirs capables de ravitailler tous les clients.

Liensun n'était pas surpris par la réaction de sa compagne et lui-même, en l'absence de son père et surtout le sachant démissionnaire, pensait que ce serait une solution. Pour ne pas s'attirer l'hostilité des différents États de cet hémisphère Sud, il calculait qu'un bénéfice très faible leur permettrait de ne pas passer pour des exploiteurs. Sur des millions de litres, ils gagneraient encore pas mal d'argent.

— C'est bien beau, dit-il, mais la mise en place sera si longue que d'autres feront malheureusement la découverte eux aussi. Avec mon père président, nous aurions obtenu un des baleiniers pour se rendre immédiatement là-bas et prendre possession de cette mer intérieure. Une mer bordée de banquises, donc libre de droits patrimoniaux. Même les Roux peuvent difficilement s'y opposer. Tu as vu ? Ils campent sur l'inlandsis et non sur la glace flottante. Quelques dizaines de commandos, du type de ceux qui protégèrent mon père et Gus, là-bas en Nouvelle-Zélande, suffiraient. Mais il faudrait payer ces gens-là, et avec quel argent ?

— On peut créer une société anonyme avec des amis comme Farnelle, et tous ceux qui peuvent mettre un peu d'argent.

— Quel argent ? Le ker qui a cours ici aux Kerguelen n'est accepté nulle part ailleurs. Comment nous réglera-t-on notre huile ? Les dollars sont à un cours très bas. Le fuego que Yeuse lança là-bas, dans sa Patagonie, ne séduisit personne dans les autres États. Je pensais d'abord économie mixte avec l'aide de ce pays, et cette richesse aurait pu donner à cette monnaie, le ker, une énergie nouvelle. Il aurait suffi de l'exiger en paiement pour que les acheteurs essayent de s'en procurer à tout prix.

Mais, plus tard, il chassa ses spéculations qui le culpabilisaient, pour penser à sa sœur Jael. Celle-ci avait été comme sa mère, puisque l'autre avait disparu au cours d'une émeute dirigée contre elle. Jael l'avait emporté dans ses bras, l'avait toujours soigné, protégé, nourri, s'était même, il le pensait sans pouvoir le prouver, prostituée pour qu'il connaisse une enfance normale. À cette époque ils voyageaient beaucoup et elle se sacrifiait entièrement pour lui. Mais le jour où il avait rencontré les Rénovateurs du Soleil, il l'avait quittée pour se joindre à ces gens-là, et Ann Suba était tombée folle amoureuse de lui, encore adolescent qui paraissait plus âgé suite à ses expériences passées, et surtout grâce à ce don qui lui permettait de lire les pensées des autres. Jael, enfin débarrassée de ses responsabilités, avait connu l'existence d'une jeune femme. Elle avait vécu à Hot Station, un centre de culture d'agrumes sous serre, notamment d'orangers, que le Kid avait créé. Plus tard, elle avait rencontré Lien Rag et en était tombée amoureuse. Et maintenant elle avait disparu après une fin de vie lamentable, ayant rejeté tous ses amis, son mari et sa fille. Il avait essayé de lui parler à plusieurs reprises quand il montait à bord du *Dragon*, mais même sa présence, même les

souvenirs anciens qu'il lui rappelait ne pouvaient la sortir de sa mélancolie. Il avait entendu dire que leur mère, un monument d'obésité, avait elle aussi l'esprit dérangé, mais cela n'expliquait rien.

CHAPITRE 30

Ils étaient là, en face de lui, souriant avec gravité et il les dévisagea les uns après les autres, avant d'attarder son regard sur les traits de son père, découvrit sa vieillesse, sa fatigue, peut-être son désenchantement, mais furtivement et il essaya de réfléchir.

— Non, dit-il pour lui-même, mais à voix haute. Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Il releva la tête.

— Vous devez avoir bu pour me faire une telle proposition.

— Simple suggestion, dit Lien Rag. Tu ne seras pas tout de suite investi président du gouvernement mais nous allons tout faire pour que tu le sois. C'est-à-dire Lienty, Yeuse et moi nous entreprendrons, dès que tu auras dit oui, une campagne électorale. Ce qui est positif et indiscutable c'est que Quinçon est rejeté par tout le monde, de la droite à la gauche, mais il va y avoir de la concurrence, autant que tu le saches.

Liensun commençait à s'énervier de cette obstination à vouloir lui faire diriger les Kerguelen.

— Vous n'avez pas écouté ce que j'avais à vous dire sur cette mer intérieure, dans la banquise de la mer de Ross, avec ces centaines de milliers d'éléphants de mer peut-être un ou deux millions, c'est-à-dire entre dix millions et trente millions de tonnes de lard à fondre. Vous vous rendez compte de l'aubaine, alors que le froid ne cesse de gagner et que la nuit bouffe le peu de jour que nous avons. Dans un an, deux ans, la banquise antarctique atteindra les Kerguelen, si ça continue, et peu à peu reprendra la place qu'elle occupait voici vingt trente ans. Et vous voulez que je m'enlise dans des discussions politiques oiseuses, que j'affronte Carminal, qui ne me pardonnera pas si je le bats, bien qu'il soit de notre bord, Kerchinian qui me traitera de requin capitaliste, et les Néos, et Quinçon qui ne se relèvera pas d'avoir été conspué. Et vous voyez Songe présidente embrasser les petits enfants des crèches ? Elle ne supportera pas.

— Justement, dit Lienty, elle pourrait devenir présidente de la société d'exploitation de la banquise de Ross. Je me dis que si les Roux voient débarquer une femme patronne des chasseurs et des fondeurs, ils en seront époustoufflés, et n'auront pas la même attitude agressive que si c'était un

homme. Nous allons créer discrètement la société et nous la placerons dans le plateau de la balance, en cours de campagne électorale. Nous ne trahirons pas l'emplacement de cette source de richesse en huile, mais nous aurons déjà envoyé là-bas le même commando qui m'accompagna dans la Nouvelle-Zélande pour forcer la main des pseudo-Romains.

— Non mais, vous avez prévu tout ça en moins de vingt-quatre heures ? Vous avez à peine posé pied sur le sol des Kerguelen en venant de Punta Arenas, je ne vous ai révélé l'existence de cette mer de fuphoc que hier au soir, et voilà ce que vous en faites ?

— Nous avons réfléchi toute la nuit, dit Lien Rag.

— Avec des sandwiches, de la bière et même du vin de Patagonie occidentale dont nous avons rapporté des caisses, car ton père, mon cher Liensun, précisa Yeuse, a tapé dans l'œil de la future présidente de cet État, la belle et explosive Léonora Cabana qui l'aurait bien violé, n'eussé-je été présente.

— Seul le symbole bien défraîchi la passionne, murmura Lien Rag, le vieillard doit plutôt la laisser indifférente. Mais laissons cela. Liensun, il faut que tu acceptes, car ici tout fout le camp. Il faut que l'abondance de l'huile, relançant la production d'électricité, donc l'économie, fasse disparaître toutes ces scories qui empoisonnent la vie de ces îles. Ne serait-ce que les prêcheurs, et je ne suis pas loin de penser que les Néos eux-mêmes sont en train de paniquer la population, avec des tirades accusatrices contre les facilités de la vie passée. Comme si nous avions eu une vie facile. Je te le dis, la perspective de ne plus manquer d'huile va t'amener une majorité absolue confortable.

— Mais je vais m'emmerder, s'écria Liensun, toujours derrière un bureau à cogiter, à rédiger des proclamations. Bien sûr, les bagarres avec des Kerchinian m'intéressent, mais elles seront assez rares. Et puis je ne comprends pas une chose. Tu as toujours respecté la volonté des Hommes du Froid de ne pas chasser sans limites les phoques de différentes races, et tu es le premier à vouloir créer une société mixte pour exploiter la mer de Ross, du moins la mer intérieure de la banquise île Ross. Comment en es-tu arrivé à un tel revirement ?

— Les exigences des Roux se réduisaient aux animaux sur les plages de l'Antarctique, et non à ceux qui se trouvent sur les banquises, car les banquises, si le froid persiste, finiront par s'étendre du nord au sud et les Roux ne peuvent légalement revendiquer ces territoires flottants. La mer intérieure de Ross ne leur appartient pas, et dans l'ancien droit international devient la propriété du premier occupant.

— Houla, c'est bien jésuite et hypocrite tout ça. Ou bien c'est de la haute

politique. Je ne suis pas certain que les Roux l'entendront ainsi et je ne veux pas que Songe soit exposée.

— Nous enverrons un des baleiniers à l'intérieur de cette mer puisque tu as relevé les fonds et qu'ils sont praticables. Nous n'entreprendrons aucune chasse, ni fonte de lard avant que tu ne sois porté à la présidence. Les élections sont pour dans un mois et tu dois nous donner ta réponse le plus rapidement possible. Disons demain.

Ahuri, Liensun faillit prendre la mouche puis il éclata de rire :

— Oui papa !

CHAPITRE 31

Dans son local secret, Alcibion disposait d'un ordinateur puissant, dissimulé astucieusement dans les sanitaires. Il fallait s'asseoir sur la cuvette pour travailler, ce que Bourguine fit sans la moindre répulsion. Il avait assez vite convaincu cet homme peu scrupuleux de collaborer avec lui. Roug Alcibion était déprimé d'avoir perdu tous ses contacts, Charlster, Opérasque et même Kawy. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était essayer de retrouver l'ancien chef de la police en fuite, grâce aux réseaux électroniques, mais il ne disposait pas de suffisamment d'informations. En réalité, il ignorait pas mal de détails sur Kawy et sur les deux autres. Il n'avait été qu'un pion sur leur échiquier de comploteurs.

— Kawy dirigeait une organisation secrète qui aurait abrité, mais j'ai du mal à le croire, des extraterrestres.

Bourguine resta de marbre. Lui-même faisait partie de cette organisation, à titre exceptionnel, car il ne pensait pas avoir une origine mystérieuse. Il avait été contacté au titre d'astrophysicien. Il savait depuis longtemps que Kawy dirigeait cette organisation que l'on appelait du nom de code d'Anthony. Il avait fallu que Louria Finister et Claudion Hyponias aillent y fourrer leur nez pour qu'elle se volatilise d'un coup. Mais Kawy avait réussi à conserver quelque temps son poste de chef de la police, jusqu'à ce que Fortalès découvre son double jeu.

— Je veux accéder à vos archives, à tous ces renseignements que vous avez volés à Charlster jour après jour, en enregistrant tous ses documents y compris ses brouillons. Comme il ne pouvait transmettre directement à Opérasque les rapports journaliers, il vous les confiait sous le format réduit d'une disquette, et vous preniez soin de l'enregistrer sur la mémoire de votre appareil.

Alcibion n'essaya pas de nier. Il était las de se cacher ainsi, las de détenir des secrets qui ne lui servaient à rien. Il espérait que Bourguine pourrait l'aider, mais ne savait pas trop comment.

— Vous remettiez ces disquettes à Opérasque du temps où il n'était qu'en résidence forcée, c'est-à-dire sous surveillance peu sévère. Qu'en faisait-il ?

— Il les enregistrait aussitôt sur deux sites secrets. Puis il détruisait la disquette. Celle-ci était un simple papier spécial que je pouvais rouler et

glisser dans l'ourlet d'un vêtement, mais elle était ininflammable. Il devait la réduire en tout petits fragments qu'il jetait dans les WC ensuite.

— Pourquoi utiliser deux sites ? Pourquoi cet excès de prudence ?

— Je l'ignore. D'autant plus que j'avais l'impression que tout Grand Maître qu'il était, donc possédant une grande connaissance scientifique, il ne comprenait rien aux travaux de ce vieux Charlster, ce qui n'était pas surprenant. Opérasque avait étudié à une époque où l'astrophysique était une science interdite, et ceux qui passaient outre risquaient de lourdes condamnations.

— Ne pensez-vous pas qu'il alimentait le site d'une autre personne, peut-être Kawy ?

— C'est possible...

Puis il parut tressaillir et son visage exprima une certaine satisfaction.

— Maintenant que j'y pense, lorsque je revenais le surlendemain, je n'étais autorisé à le visiter que tous les deux jours, il me racontait le résumé des travaux de Charlster et j'ai toujours pensé qu'il avait appris par cœur ce qu'il me disait. Je l'écoutais avec attention, mais évidemment je ne comprenais rien à ces histoires d'icebergs de l'espace et autres explications. Peut-être qu'entre-temps Kawy lui avait apporté des éclaircissements sur les recherches du vieux savant.

Bourguine estima que c'était sûrement ainsi que les choses se passaient. Opérasque était si rigide dans sa conception de la société ferroviaire, que même une fois l'astrophysique autorisée il en était resté à ses vieux principes et n'avait pas fait d'effort pour accéder à cette nouvelle discipline. Mais comment un chef de la police, malgré sa formation d'Aiguilleur, pouvait-il comprendre ce que Charlster faisait ?

— Écoutez-moi, Alcibion, je sais que vous êtes un être fouinard, un curieux professionnel qui ne cesse de regarder autour de lui, où qu'il soit, pour glaner le maximum d'informations, même si celles-ci paraissent anodines ou inutiles. Je suis persuadé que vous avez essayé d'espionner Opérasque quand il enregistrait ces disquettes sur ces deux sites. En un mot, vous avez peut-être eu connaissance des deux codes ?

Alcibion détourna les yeux, se pencha pour faire basculer un panneau de contre-cloison, y farfouilla et en ramena un petit appareil de la taille d'un mini-livre, à peu près dix sur huit centimètres.

— C'est un enregistreur de hautes fréquences qui est sensibilisé dans un rayon de trois mètres environ. Je ne pouvais toujours m'approcher

d'Opérasque quand il alimentait ces sites, et je m'y suis repris à plusieurs fois pour obtenir un résultat.

— Vous avez les deux codes ?

— Oui, mais ils sont inutilisables, car il me manque la clé. Et la clé est toujours fournie par une référence visuelle que l'on fait apparaître sur l'écran. Lorsqu'elle se matérialise, vous le savez bien, on enfonce une touche spéciale et le site est ouvert. Pour connaître la clé, j'aurais dû m'approcher à moins d'un mètre d'Opérasque et lire par-dessus son épaule, ce qui était exclu. Il me tenait à l'écart, se méfiait de moi et de tout le monde.

— Laissons tomber ces deux sites pour l'instant. Je veux avoir accès aux archives des travaux de Charlster.

— Il y a des heures et des heures de lecture en perspective, murmura Alcibion. Tout est là en vrac, non classé avec certainement des choses sans intérêt.

— Peu importe, je vais commencer ce travail. Je dois le faire. Écoutez-moi, mon vieux. Nous sommes tous les deux dans la merde et si vous voulez vous en sortir je dois moi-même m'en sortir. Tout ce qui est négociable peut nous aider à obtenir l'amnistie, vous comprenez ? Moi-même, je ne suis pas venu les mains vides, mais c'est ici que se trouve le plus important. Fortalès, je le sais, voudrait freiner cette chute de la température et ce rétrécissement du jour, car personne et lui comme les autres, ne sait jusqu'où ça peut aller. À ce rythme, dans un mois nous aurons cent degrés en dessous de zéro et une nuit totale. Pouvez-vous nous faire porter de quoi manger et quelque chose de chaud à boire ?

Alcibion consulta sa montre.

— La relève des couturières est dans une demi-heure. Il y a un moment de flottement et en général ma sœur, si elle est là, en profite pour m'apporter ce dont j'ai besoin. Mais la boutique lui prend beaucoup de temps et je ne pense pas qu'elle sera ici avant dix, onze heures. Elle essaiera alors de venir, mais ce sera plus risqué.

Mariana Alcibion, inquiète de savoir son frère avec cet étrange inconnu, était restée dans son bureau et promit de les ravitailler au moment du changement d'équipes.

Quelques minutes plus tard, Bourguine avait du mal à maîtriser son irritation. Ces archives n'étaient qu'un fatras épouvantable dans lequel il peinait à se frayer une idée directionnelle. Tout avait été enregistré, même des conversations insipides sur e-mail, même des messages inutiles de publicité. Il

fallait progresser avec précaution car dans ces détritits il y avait parfois une perle, une idée géniale de Charlster.

Il était si absorbé qu'il ne fit pas attention à la visite de la sœur, ne remercia pas Alcibion pour son plateau de café et de sandwiches. Il mangeait et buvait sans même s'en rendre compte. Au bout de trois heures, il sursauta quand pour la première fois Charlster citait un être, un système, enfin il ne savait trop quoi en lui donnant le nom de Minx. Et ce fut quelques heures plus tard que Bourguine comprit que Minx était un iceberg de l'espace. Du moins c'était ainsi que Charlster désignait les blocs de glace qui, d'après lui, se trouvaient sur l'orbite lunaire à tourner autour de la Terre sans fondre au soleil, car leur couche exposée se trouvait protégée par des épaisseurs de poussières.

— C'est aberrant, cria-t-il, et Alcibion qui sommeillait à côté sur sa couchette, sursauta, se dressa en se demandant qui avait crié. Dans sa stupeur incrédule, Bourguine continuait de vitupérer :

— Le vieux est sénile, a tout inventé. C'est impossible. De toute façon il ne pouvait y avoir autant d'eau dans le corps de la Lune.

— Je vous en prie, intervint Alcibion, ne criez pas ainsi. Vous pouvez attirer l'attention. Lors des pauses il y a souvent des filles qui viennent se faire sauter par leurs copains manutentionnaires, voire par leur contremaître. Ici, ils sont tranquilles dans ce wagon désaffecté.

Furieux, Bourguine le regarda comme s'il allait l'étrangler, puis il réalisa peu à peu et secoua la tête.

— Vous avez raison, mais c'est tellement énorme ces icebergs qui tourneraient au-dessus de nos têtes.

Alcibion hocha la tête d'un air blasé.

— Ah oui, les icebergs, la marotte du vieux. Vous y croyez, vous ?

Bourguine soupira, ne sachant que répondre. Il était sur le point d'y croire tout en se traitant d'abruti. Il avait l'impression de se laisser embarquer par Charlster dans une théorie complètement absurde et pourtant...

— Il les découpait en tranches au laser, les déplaçait en utilisant le magnétisme, les disposait où il souhaitait que le Soleil soit occulté pour obtenir des ombres de froid sur la Terre, de froid et d'obscurité. Si j'allais raconter ça à mes chers confrères, ils m'embarqueraient tout de suite dans le même hôpital psychiatrique que le vieux Charlster. Et Ann Suba, hein ? Ann Suba qui se considère comme la plus grande au monde, qu'en penserait-elle ?

— Charlster n'est pas fou, dit Alcibion timidement. Ils l'ont enfermé ne sachant qu'en faire. Surtout pas question d'un procès pour affoler encore plus les gens.

Alors que son hôte avait rejoint sa couchette, il continua malgré sa fatigue, malgré ses hallucinations. Il avait découvert les schémas de ces icebergs obtenus d'après les données du radiotélescope et du laser de 87°7 Station. Comment le vieux bougre avait-il fait pour détourner à son seul usage ces fantastiques appareils ? Mais il l'avait fait. Plus tard il saurait que c'était Kawy qui avait parasité les réseaux de l'observatoire vers la petite installation de Charlster, dans Salt Lake Station.

— Il ne peut pas avoir tout fait depuis son petit laboratoire de merde ! s'exclama-t-il, avant de se souvenir de l'avertissement d'Alcibion.

— Il utilise autre chose, et ce quelque chose ne peut être installé sur Terre, ni même aux pôles. Il faut... Non, c'est vraiment inconcevable.

Il passa dans le local à côté et sans la moindre hésitation vira Alcibion de la couchette, puis s'installa dans le sac de couchage chaud. Sur le plancher, Alcibion, bourré de somnifères, poursuivait ses cauchemars.

CHAPITRE 32

En définitive, les documents, auxquels Ann Suba eut accès grâce aux nouveaux codes fournis par Charlster, ne faisaient que confirmer sa découverte des icebergs sidéraux, comme il disait avec des commentaires à la mégalomanie constante, au point qu'il était difficile de croire à cette réalité extraterrestre. Claudion, qui épiait discrètement la vieille chercheuse, comprit qu'elle était non seulement déçue mais affligée que Charlster étale ainsi sa vanité.

— Il est vraiment incorrigible, murmurait-elle. C'est un gamin attardé. Et il en fait tant que je continue de douter de ce phénomène, malgré les images virtuelles obtenues d'après les relevés de l'observatoire.

Claudion alla voir ces images et fut impressionné car elles étaient vraiment exceptionnelles. Il ne voulut pas déranger Louria qui s'obstinait sur le site public d'Opérasque. Elle avait obtenu de cette voyageuse Peterson tous les renseignements souhaités sur sa fille, Fan. Celle-ci était même ensevelie dans un mausolée qu'Opérasque avait fait construire à grands frais, malgré les réticences de la famille.

— Voici les plans en coupe de ces fameuses tranches de glace. Il les fait tourner dans le vide virtuel pour nous en montrer les faces et surtout les parties exposées au Soleil, recouvertes de ces poussières et de ces cendres. Il y a pas mal de ferrite là-dedans, des spins qui ont dû le gêner, mais dans l'ensemble il étaye fort bien sa théorie.

— Est-ce toujours une théorie ? osa demander Hyponias, qui ne résistait pas à la fascination d'un tel spectacle.

Ann Suba accepta cette question, sans se montrer acerbe comme elle l'aurait été quelques semaines auparavant. Elle était donc ébranlée, mais quelque chose résistait en elle, et Claudion se dit avec un sentiment de culpabilité que cette grande dame restait d'une honnêteté foncière avec elle-même et avec la science, alors que lui se laissait aller à divaguer hors des concepts définis depuis toujours.

— Je pense que bientôt j'atteindrai un autre verrouillage, mais si ça continue sur le même ton et les mêmes répétitions, à quoi bon chercher à aller plus loin, fit-elle avec détermination. Si cet affreux Jojo compte me mener en bateau avec ses échanges truqués, il se trompe. Je pense rejoindre NPST sous

peu, quoi qu'en pense Fortalès. Je sais très bien que si nous laissons les choses aller ainsi nous sommes condamnés à disparaître, dans des températures qui risquent de se rapprocher du zéro absolu, et une nuit comme on n'en a jamais connu sur cette Terre. Une nuit totale, sans même l'espoir de revoir enfin, après deux millénaires, les étoiles. Là-bas, à NPST, nous avons cette chance, quelques jours par an, d'avoir un ciel à peu près dégagé, mais il fallait se trouver là-haut dans un périmètre restreint.

Elle continua de consulter l'écran et Claudion rejoignit Louria, se rendit compte qu'elle s'amusait à faire des anagrammes, ne comprit pas tout de suite qu'elle utilisait pour cela le prénom et le nom de cette fille, fiancée à Opérasque, morte au début du réchauffement : Fan Peterson.

— Que penses-tu de celui-ci, FANTERPSON ? demanda-t-elle faussement ironique.

Il savait combien elle était flashée sur cette piste.

— Pourquoi pas, mais Opérasque n'aurait pas fait preuve d'une grande imagination.

Elle cliqua ce mot nouveau, mais n'obtint aucun résultat.

— Numéralise-le. Avec pour commencer A égale un.

L'ordinateur lui donna immédiatement le chiffre 6-1-14-19-5-17-16-18-15-14, mais en vain.

— Hé bien, je vais chercher autre chose.

À ce moment-là Ann Suba repoussa sa chaise et les rejoignit, excédée de constater que malgré ses insupportables défauts, Charlster argumentait de façon précise et irréfutable ses théories. On lui avait certainement dit que tant d'eau ne pouvait se trouver dans la Lune, mais lui persistait à y croire, disait qu'elle se trouvait à l'état gazeux dans des poches profondes et soumise à une certaine pression, à partir du moment où elle était ainsi sublimée. La glace était devenue hydrogène et oxygène.

— Que fabriquez-vous avec ces chiffres et ces lettres ? Vous jouez ?

Claudion commença de lui expliquer comment Opérasque avait dans le temps aimé une jeune fille qui se nommait Fan Peterson, et que cet amour tragique alimentait encore les images de son site public.

— Bien sûr, le site secret d'Opérasque peut être intéressant, mais si Alcibion le gavait avec les travaux de Charlster, il s'agit d'un double emploi. Si vous ouvrez celui-ci en premier, ce serait parfait. Je ne serai plus forcée de

négocier avec Charlster, en prenant une mentalité de fricoteuse malhonnête.

Elle retourna à son écran et continua de boire jusqu'à la lie sa propre défaite. Plus elle allait et plus s'éloignait l'espoir de coincer ce diable d'homme.

Soudain, il y eut un passage concernant Altaï, que Charlster avait le premier découvert en travaillant pour Opérasque. Mais si pendant des années il avait paru s'en désintéresser, il donnait l'impression d'attendre quelque chose de ce morceau de Lune.

Ces documents étaient archivés dans un ordre chronologique, et pleine de curiosité elle frappa le mot Altaï et obtint la liste de tous les fichiers où il était question de ce bloc de rocher. Elle découvrit que Charlster avait essayé d'obtenir des précisions sur les installations humaines d'Altaï avant l'explosion lunaire, mais comme elles avaient été construites dans les années 2000-2040, il avait eu beaucoup de mal, jusqu'à ce qu'il court-circuite les archives interdites de la Panaméricaine et obtienne enfin quelques indications. Elle remarqua qu'il avait entre autres retenu la liste des personnes qui travaillaient dans ce centre lunaire, et aussi le matériel dont ces gens-là disposaient. Et juste comme Ann Suba commençait de se passionner pour cette direction prise par Charlster, un verrouillage brutal la coupa du reste des archives, et elle faillit casser l'écran d'un coup de poing.

Les deux autres ne s'étaient rendu compte de rien, tout à leurs recherches qu'elle finissait par trouver excessives. Charlster seul pouvait donner les moyens d'arrêter cette descente vers la fin de l'humanité, et ces deux-là s'amusaient à déchiffrer un code qui refusait de se livrer.

Elle descendit à l'étage inférieur, fit du café, du vrai et assez concentré pour recevoir le coup de fouet escompté. Elle n'irait pas supplier une autre fois Charlster, non, elle s'y refusait. Ce qu'il exigeait la laissait indifférente et après tout elle se disait qu'autrefois ils auraient pu être amants, mais que la chose ne s'était pas faite, alors qu'ils appartenaient tous les deux aux Rénovateurs du Soleil, section scientifique. L'autre section était réservée aux doux rêveurs, aux alchimistes, aux superstitieux qui utilisaient d'anciens manuels d'astronomie scolaire destinés aux enfants de huit ans de l'an 2000, comme grimoires cabalistiques.

Oui, ils auraient pu coucher ensemble, se livrer à ces mêmes jeux érotiques et elle n'aurait pas fait la grimace s'ils avaient continué ainsi jusqu'à un âge certain. Non, il ne s'agissait pas d'un réflexe d'amour-propre, mais cet homme-là n'avait aucune pitié pour le destin du monde et des Terriens. Viendraient les jours où tout arrêt de ce processus serait impossible et Charlster n'en donnerait pas la solution. Alors elle pensait que depuis le train-observatoire de NPST elle pourrait peut-être agir sans passer par le vieux fou.

Dopée par la caféine elle remonta allègrement au petit laboratoire, bien déterminée à faire part de sa résolution à ses deux adjoints. Elle aurait aimé qu'ils rentrent eux aussi à NPST, mais Fortalès ne l'accepterait pas, les obligerait à continuer la fouille des mémoires de ces foutus ordinateurs. De façon fugace, elle se dit que Louria, si belle, si jeune, réussirait peut-être mieux qu'elle auprès du vieux salopard. Elle eut honte de ce réflexe de mère maquerelle, devait s'en mortifier, mais n'était-ce pas la cruelle vérité ?

— Vous jouez toujours avec vos chiffres et vos lettres ? Vous n'avez pas l'impression de perdre votre temps ?

Elle s'approcha d'eux et soudain sans y réfléchir, elle leur dit :

— C'était comment le prénom de cette fiancée ?

— Fan. Fan Peterson.

— Et si vous essayiez simplement Fan Love.

Louria rougit soudain, avec la prescience que cette vieille femme avait vu juste. Et effectivement le site s'ouvrit.

— L'amour, ricana Ann Suba, toujours l'amour.

CHAPITRE 33

Les plus jeunes marins et officiers n'avaient jamais vu neiger avec une telle force durant des jours et des jours, inlassablement, si bien que les avisos et les patrouilleurs de la III^e Flotte installaient des rails provisoires, sur une couche épaisse qui durcissait assez rapidement une fois au sol. Là-haut dans le Nord, à cause du grand froid, il ne neigeait jamais, il grêlait parfois, d'énormes œufs de glace. Ici, à hauteur des grands lacs non encore figés par le froid, il neigeait et Kinnjone, l'amiral, installé dans son aviso de commandement, appréciait le spectacle. Derrière suivait une partie de sa Flotte, les unités moyennes, mais les plus grosses, les cuirassés et les gros porteurs de missiles restaient sur le pied de guerre, à la limite des glaces. Bien entendu les populations exilées, qui depuis vingt ans attendaient de revenir au Sud, s'imaginaient que la marine s'en allait installer des lignes de voies ferrées uniquement pour qu'ils puissent être rapatriés. Mais les préoccupations du vieil amiral étaient tout autres, même s'il avait de la compassion pour ces pauvres gens.

Fortalès avait fini par céder et lui avait confié cette mission consistant à créer un premier réseau en direction du sud, jusqu'à la limite des zones encore chaudes. Mais le vieux marin se demandait s'il en existait encore, plus bas, des régions non touchées par le refroidissement. Dans les milieux restreints du pouvoir on était plus que pessimiste, on s'affolait et Fortalès avait du mal à imposer la sérénité dont lui-même faisait preuve.

Kinnjone jouissait du spectacle de cette neige abondante, façon de parler car on n'y voyait pas à dix mètres malgré les puissants projecteurs, en dégustant une vodka toutes les heures. Son régime habituel quand il était en campagne, et il se considérait comme étant en campagne. Il ouvrait à nouveau l'accès aux populations exilées qui devraient tout de même patienter encore longtemps dans les camps de transit installés à la hâte, mais surtout il allait au-devant des fous commandés par Lascasas. Il ne savait exactement où ils se trouvaient, ni quelle latitude ils avaient pu atteindre, mais la Ceinture de Feu n'existait plus pour eux, et ces milliers de fanatiques étaient capables de supporter n'importe quelles conditions physiques et morales pour progresser au plus vite vers le Nord, et arracher le pouvoir à ces tiédasses qui gouvernaient. On allait voir ce qu'on allait voir, la Caste reprendrait tous ses droits, dirigerait la Compagnie et puis le monde d'une poigne de fer. On en finirait avec cette société permissive dont ils avaient eu des échos quand la radio voulait bien transmettre certaines émissions. On pouvait deviner, dans

leur propagande diffusée, les principales idées fortes de ce programme de terreur. Kinnjone se mettait à leur place même s'il les haïssait, comprenait leur frustration, leur attachement aux vieux principes puisqu'ils n'avaient pas suivi l'évolution de la civilisation. Vingt ans dans des cavernes de la Cordillère à ruminer, à entretenir le dogme de la Caste alors que plus haut on le foulait aux pieds. Leur armement était considérable et ils disposaient de nombreux convois équipés de lance-missiles nucléaires.

La patrouille des avisos et patrouilleurs ralentit encore, car la visibilité n'était plus que de quelques mètres et les appareils qui sondaient le sol n'étaient pas toujours fiables. Au départ on installait plusieurs kilomètres de rails chaque jour, mais peu à peu le rythme avait fortement baissé. Il avait fallu contourner les grands lacs par l'ouest et on avançait en plein centre du continent américain. Lorsqu'il y pensait, Kinnjone était fortement ému. Il était originaire de ces contrées de l'ancien Middle West, d'une localité qui s'appelait Minnea Station. Elle se trouvait juste à l'aplomb d'une ancienne et grande cité enfouie sous les glaces, Minneapolis, et le travail des habitants consistait surtout à fouiller ces décombres pour en retirer les produits encore utilisables, les machines, les archives. Il s'agissait d'un GED énorme, un gisement économique diversifié exploité depuis des siècles et qui n'en finissait pas de livrer ses trésors, ses ferrailles surtout. Tout un monde souterrain, du moins sous-glaciaire, avait été peu à peu creusé, une cité taupinière qui abritait des milliers de travailleurs dans le temps. Et tout cela était parti en énormes cataractes d'eau avec les hautes températures.

Fortalès ne portait guère d'intérêt à cette expédition ni à ce que les acharnés de Lascasas pouvaient bien entreprendre. Son souci c'était le froid et l'obscurité et Kinnjone ne pouvait que lui donner raison, mais en face le Grand Maître cinglé ne raisonnerait pas de la même façon et ses trains blindés étaient en route, quels que soient les bouleversements climatiques. Ces types-là risquaient de se présenter plus tôt que prévu.

— Amiral, on doit stopper pour l'instant. Ce qui nous tombe dessus est énorme et les marins commencent de paniquer.

— Si on stoppe, on disparaîtra sous des mètres de neige qui durcira, si le froid s'accroît, et nous bloquera. Je suis persuadé que plus au sud les chutes seront moins fortes avec le radoucissement. Ici, c'est entre le froid et le chaud, ce qui explique cette tempête.

Il cachait que lui-même n'avait jamais subi la même, y compris au moment du réchauffement. Tous ces émigrés qui se réjouissaient du refroidissement risquaient de changer d'avis très vite.

CHAPITRE 34

La caravane s'allongeait en file serrée dans la nuit glaciale sans lumière, chaque chameau se fiant à l'odeur de celui qui le précédait pour garder le cap. Ed Kan et Movane partageaient la même monture et elle s'était endormie pressée contre sa poitrine. Ils ne s'arrêteraient pas avant le jour, camperaient dans un repli de dunes ou d'ergs à l'abri des regards. Les guides et les chameliers étaient des Mongols Bouriates qui tenaient en piètre estime les tribus du Sud, mais ils adoptaient un comportement qui tendait à prouver le contraire. Ils n'avançaient vers Landal Gobi qu'avec une extrême lenteur prudente. Ils connaissaient admirablement bien le pays et s'ils avaient accepté cette expédition, c'était dans l'espoir de ramener bon nombre de ces petits chevaux nerveux que les gens de par ici élevaient. Leur armement n'était pas très moderne, mais Halchiom affirmait que c'étaient d'excellents guerriers. D'ailleurs, le site de Landal Gobi Station n'était pas surveillé par une troupe nombreuse. Tharbin devait estimer que dans cette région perdue sa navette spatiale ne risquait pas d'être découverte. Il avait choisi ce site car justement il jouissait d'une mauvaise réputation déjà bien avant le réchauffement. Un tremblement de terre aurait détruit les installations de la station ferroviaire, effondré la verrière et tué des milliers d'habitants. C'était auparavant un grand centre de liaison, une station X où les réseaux se croisaient en direction des quatre points cardinaux.

Au cours de quelques réunions, Halchiom leur avait parlé de cet Oul-Azam, seigneur de la guerre à la tête d'une petite armée de six cents hommes, dotée d'armement moderne dont des lance-missiles installés sur des chariots traînés par des chameaux. Mais le plus dangereux était son corps de cavalerie, capable d'attaques fulgurantes à l'improviste et de disparition totale une fois l'échauffourée terminée.

Le chef des guides et des chameliers, le Bouriate Bosno, ne cachait pas son inquiétude même s'il crachait chaque fois qu'il prononçait le nom d'Oul-Azam, en ajoutant que c'était un chien ou un vautour, selon son humeur.

— Ils peuvent s'enterrer dans le sable avec leurs chevaux, vous laisser passer au risque de se faire marcher dessus par les chameaux et de se dresser dans votre dos pour vous assassiner. On dit que leurs chevaux les avertissent quand ils flairent une troupe à cinquante kilomètres à la ronde. Ces animaux dressent alors leurs oreilles et laissent échapper un peu de crottin.

Halchiom se moquait quelque peu de ces avertissements. Son commando

qui surveillait le site lui faisait parvenir sur l'écran de son portable des messages rassurants. Jusque-là les observateurs n'avaient décompté qu'une trentaine d'hommes organisés en trois groupes qui se succédaient pour patrouiller autour de la navette dressée vers le ciel. Le chef du commando, Kalien, la décrivait avec lyrisme et émotion. Il était fasciné par cette merveille et affirmait que dans le hangar voisin se trouvait le combustible nécessaire à son lancement. Et lorsque Halchiom répétait ce récit aux Guardians, ces exilés ne cachaient pas leur joie et leurs larmes. Ils allaient enfin retrouver le cher Flatty, le mal nommé, et reprendre leur bonne vieille vie ancestrale. Une vie tranquille, plus rurale qu'urbaine avec des joies simples, une morale et une certaine sécurité. Bien sûr, il y avait ces Eugénistes qui se montraient arrogants et la menace d'une guerre civile restait toujours présente, mais là-haut dans le Bulb domestiqué ce serait mieux que sur cette Terre instable.

— Je ne suis pas de cet avis, chuchotait Ed Kan à l'oreille de Movane, alors qu'ils se balançaient à l'amble du chameau. La navette ne pourra pas emporter tous les gens de cette caravane et nous ignorons jusqu'à son fonctionnement. Nous nous en emparerons peut-être, au prix de grosses pertes et ensuite le temps de s'initier à son pilotage nous devons la défendre. Mais admettons que nous puissions rejoindre Flatty, nous reviendrons là-haut sans avoir rempli notre mission qui était de nous procurer le gène manquant à notre organisme. Les gens continueront de mourir jeunes, les femmes avorteront toujours et nous ne trouverons pas dans le Bulb de quoi remédier à cette catastrophe.

— Crois-tu que les Eugénistes du Sud aient mieux réussi ?

— Je n'en sais absolument rien, mais nos biologistes se sont montrés incapables de découvrir ce gène sur des Panaméricains pourtant issus de colons ophiuchusiens. Finalement, Bourguine avait raison quand il disait que nous étions restés des culs-terreux indécrottables et que jamais nous n'avions accédé à une science digne de ce nom.

— Je le déteste, disait Movane avec colère, ses propos sont ceux d'un raciste aigri.

— C'est certain, mais il n'avait pas tort. Nous aurions pourtant eu besoin de lui et il a préféré nous abandonner. Halchiom semble traiter à la légère cette défection mais n'en pense pas moins. Nous n'avons pas dans cette bande un astrophysicien sérieux capable de pointer le nez de notre navette vers Flatty.

— Tu estimes que jamais nous n'aurions dû nous lancer dans cette aventure ? Nous allions être découverts, là-bas, à proximité du Gouffre aux Garous. Quant à moi, ma position était devenue intenable à Talmyr. Tharbin a vite compris que je lui avais soutiré des renseignements importants et que

j'avais inventé de toutes pièces le complot qui le menaçait.

— Crois-tu qu'il a tout de suite pensé que c'était l'emplacement de sa fusée que tu cherchais ?

— Je ne sais pas. Mais s'il l'a compris nous ferions mieux de rebrousser chemin effectivement, car il a les moyens de prévenir Oul-Azam de notre arrivée. N'oublie pas qu'il dispose à l'insu des Aiguilleurs d'un dirigeable opérationnel, et qu'il en aurait également d'autres en réserve dans des entrepôts inconnus. Même Opérasque ne s'est jamais douté qu'il lui mentait à ce sujet. Par contre, Opérasque, et aussi le vieux savant Charlster, dit-on, se doutaient que le chef des Bonzes avait récupéré une navette lorsque le grand Bulb a sombré dans le Pacifique.

Chaque nuit, des nuits de dix-neuf à vingt heures, on se rapprochait de Landal Gobi Station, LGS comme disait Halchiom. La nervosité de Bosno, le Bouriate, et de ses hommes croissait à chaque pas balancé de ses chameaux et Movane se demandait si ces gens-là étaient aussi sûrs que le prétendait Halchiom. N'allaient-ils pas décamper une nuit sans prévenir, les laissant seuls face à ce terrible seigneur de la guerre qui les faisait trembler, même s'ils affichaient quand ils en parlaient un sourire de dédain ? Elle avait retenu cette image de cavaliers enterrés dans le sable avec leurs montures, laissant passer leur caravane, se laissant piétiner pour surgir dans leur dos. Parfois lorsque leur chameau butait sur un terrain plus dur, elle se penchait pour essayer de voir ce dont il s'agissait, mais la nuit à l'épaisseur de goudron ensevelissait tout.

Le froid devenait plus vif et ils s'enfouissaient dans leur sac de couchage en mouton, une fois sur leur chameau. Chaque animal était doté d'une petite plate-forme. On ne le chevauchait pas, on s'asseyait en essayant de se maintenir en équilibre par des courroies. Ed retenait souvent Movane qui en confiance s'évadait de cette réalité angoissante dans ses bras.

Vint la nuit où les guides firent en silence baraquier toutes les bêtes et où il fallut retenir jusqu'à son souffle. Malgré tout, les chuchotements circulèrent, et le couple apprit que les éclaireurs qui précédaient la caravane de plusieurs kilomètres avaient découvert des crottes de chameau et aussi de cheval. Des excréments frais. Or, comme il faisait moins dix de température, ce crottin aurait dû geler en moins de deux heures. Donc il y avait une troupe devant eux à quelques kilomètres, et elle aussi se dirigeait vers Landal Gobi Station.

Plus tard les éclaireurs relevèrent des traces en dehors de cette zone sableuse où ils progressaient. Les chevaux étaient légèrement chargés, c'étaient donc des chevaux de selle, par contre les empreintes des larges pattes des chameaux s'enfonçaient suffisamment pour que l'on estime leur bât d'un poids élevé. Peut-être portaient-ils des lance-missiles de puissance moyenne.

Mais on ne releva aucune rainure laissée par les roues d'un chariot tiré par des chameaux. Donc, ce n'était peut-être pas l'armée du seigneur de la guerre Oul-Azam.

Bosco décida de camper sur place, en attendant que les éclaireurs aient poursuivi leur reconnaissance. Ils communiquaient par radio, ne disposant pas comme Halchiom de portables à écran. Des radios qui crachotaient dans le silence sépulcral du désert. Pendant ces heures de repos on noua des tresses de cuir autour de la gueule des chameaux pour les empêcher de blâter. Lorsque les hommes commençaient d'avoir peur ou se préparaient au combat, les chameaux le flairaient et se mettaient à pousser leur terrible cri perceptible à des kilomètres.

Le jour qui se leva apporta un adoucissement de la température, mais on resta enfoui dans son sac de couchage. Des sentinelles allongées sur le sable surveillaient les environs et chacune disposait d'un antique fusil-mitrailleur sur trépied. Movane se réveilla alors que la lumière commençait de décroître, et s'assit pour regarder ces dunes figées, redoutant que l'une d'elles ne se mette soudain à avancer pour libérer une ruée sauvage de petits chevaux au sourire féroce. Ces petits chevaux mongols paraissaient toujours ricaner en regardant les humains, lui semblait-il. Elle trouva que le silence n'était pas normal, leva les yeux espérant apercevoir quelques oiseaux de proie, ces faucons que les Mongols élevaient pour la chasse et aussi, disait-on, pour crever les yeux des chevaux ennemis. Le ciel lui parut encore plus livide que d'ordinaire, avec des boursouflures telles des mamelles asséchées.

Autour d'elle les Guardians dormaient, en rêvant peut-être de cette terre promise qu'était ce satellite vivant, perdu quelque part dans le ciel au-dessus de ces nuages, au-dessus de cette carapace qui peu à peu enfermait la Terre pour la glacer à nouveau. Elle se demanda si elle avait vraiment envie de la quitter, cette planète qui basculait à nouveau dans un avenir terrifiant. Mais ce voyage vers Flatty, à bord d'une navette que personne parmi ses compagnons n'était pour l'instant capable de piloter, était-il plus séduisant ? Ses parents ne lui avaient jamais parlé de Flatty ni de leur origine, et paraissaient s'être acclimatés à cet exil. Ed Kan lui-même ne semblait pas autrement enthousiaste à la pensée de devoir conquérir par la force cette navette, et d'attendre des semaines et des mois que les plus aptes en aient profondément acquis la maîtrise. Pendant ce temps ils seraient harcelés par Oul-Azam et ses hommes, mais aussi par Tharbin qui surgirait avec son dirigeable, peut-être d'autres pour les bombarder. En moins de vingt-quatre heures cet appareil pourrait franchir la grande distance jusqu'à Landal Gobi Station.

— Tu ne dors pas ? murmura Ed. Et elle se recoucha auprès de lui. Ne lui avoua pas qu'elle s'attendait à voir les dunes libérer un flot de cavaliers ivres de sang.

Jusqu'à la nuit ce fut le silence et l'immobilité, et dès que l'obscurité tomba chacun se redressa, s'agita, parla avec nervosité. Et puis la nouvelle circula que les éclaireurs ne trouvaient plus aucune trace de cette troupe inconnue qui les précédait, comme si bêtes et gens s'étaient fondus dans l'air ou dans le sol, profitant du jour.

Landal Gobi Station n'était plus qu'à deux nuits de marche, soit environ une centaine de kilomètres, les chameaux progressant sur un rythme fort lent. On les aurait dépassés en allant à pied, pensait-on, mais leurs pattes larges ne s'enfonçaient pas dans ce terrain souvent sablonneux. Et ces mêmes pieds pouvaient affronter la rocaille.

On prépara le départ, mais avec une certaine hésitation copiée sur l'incertitude de Bosno et de ses guides. Ils connaissaient le désert de Gobi et ce qui fut autrefois la Mongolie, mais ils ne s'étaient jamais aventurés à Landal Gobi, justement à cause de la légende qui la protégeait. Et Bosno apprit alors à Halchiom qu'en réalité la station n'avait pas été détruite par un tremblement de terre, mais sur ordre d'un gouverneur de région qui voulait mater la révolte de ses habitants. Des trains d'artillerie avaient cerné la station en se postant sur les branches en croix des réseaux et l'avaient complètement rasée.

— Les gens savaient qu'on allait les massacrer, parce qu'auparavant les réseaux avaient été détournés plus au nord, autour d'une nouvelle station X. Mais ils ont refusé de fuir et ont nargué jusqu'au bout la Sibérienne. On dit que les morts veillent désormais sur les ruines, mais celles-ci ont dû disparaître avec la fonte des glaces. Nous n'y sommes jamais allés.

C'est alors que Bosno déclara que si l'on était bien à deux jours de marche il estimait nécessaire d'en prévoir trois et même quatre. Qu'il arrêterait la caravane pour que les gens et les animaux se reposent mieux et que les éclaireurs effectuent des reconnaissances approfondies. Chaque kilomètre parcouru serait soigneusement examiné, sondé.

— La légende qui veut que les cavaliers d'Oul-Azam s'enterrent pour surgir soudain du sable n'est pas tout à fait exacte. Nous pensons qu'il existe des cavités très anciennes, creusées par des tribus harcelées par le pouvoir et qui s'y dissimulaient durant des jours et des jours. Oul-Azam a dû les retrouver et les utilise pour surprendre les caravanes chargées de marchandises.

Ce luxe de précautions ne contribuait pas à garder les gens sereins. Ils comprenaient que les dangers qu'ils avaient déjà courus pour fuir de chez eux et rejoindre cette contrée n'étaient rien, à côté du danger qui menaçait ceux qui voulaient atteindre Landal Gobi et sa merveilleuse fusée.

— L’arche de Noé, dit Ed Kan, mais Movane ne comprenait pas l’allusion.

Ils repartirent pétrifiés par le froid et la peur.

CHAPITRE 35

Dans cette île de l'archipel Crozet il ne restait que très peu de survivants, neuf en tout avec Césaire et le Doge Sunday, cet hybride qui continuait d'afficher une morgue royale, n'adressant presque jamais la parole au président Tom-Tom, le Simone.

Césaire, lui, était un compagnon plus agréable et plus coopératif. Il essayait d'expliquer l'attitude du Doge par son immunité face à cette forme de leucémie qui avait détruit la population des Flattyens.

— Il est très fier de ses origines sphales et dans le fond méprise sa part d'humanité. Cependant, tout comme nous tous il désespère de ne pouvoir rejoindre notre satellite Flatty. Moi je pense à ma famille, ma femme et mes enfants. J'espérais qu'une fois guéri je pourrais les rejoindre pour qu'on effectue le nécessaire grâce à mon organisme régénéré, mais vous l'avez vu, aucune de ces navettes n'est plus en état de voler.

— Les pilotes sont-ils toujours en vie ?

— Je sais piloter, dit Césaire, mais je ne sais pas réparer ces engins. Alors je suis en train de réfléchir à ce que je pourrais faire d'utile, maintenant que j'ai été soigné par votre corps médical. Je ne me doutais pas que vous aviez fait de tels progrès dans ce domaine.

— Nous vivons à bord de ce monde clos qu'est la *Chimère* depuis si longtemps que nous avons dû parer à toutes les agressions, y compris celle de la maladie. Notre mérite est atténué par l'immense bibliothèque que le couple de yachtmen, qui ne vivait que de croisières à bord de ce merveilleux bateau, possédait. Elle est d'une richesse inouïe, ce qui nous a permis de faire face à bien des situations au fur et à mesure que nos tailles rétrécissaient, du fait de la consanguinité et des conditions climatiques. C'est une bibliothèque classique, doublée d'une médiathèque aussi importante. Excusez-moi d'avoir interrompu vos propos. Vous disiez que vous souhaitiez entreprendre quelque chose d'utile ? Ici même, dans cette île ?

Césaire lui fit signe de faire attention et ils ne reprirent cette conversation que bien plus tard, à bord de la *Chimère* où Césaire était venu passer un dernier examen pour confirmer son bon état de santé.

— Je ne veux pas rester ici avec le Doge. Je ne le supporte plus et je veux que les Flattyens profitent de mon sang régénéré pour en finir avec la menace

de cette maladie qui nous décime peu à peu.

— Mais vous savez que vous ne pouvez pour l'instant rejoindre ce satellite.

— Il y a sur cette terre d'autres Flattyens et je veux leur venir en aide.

— Mais vous m'avez dit appartenir au groupe des Eugénistes, alors que ces gens-là sont des Naturalistes.

— Vous savez pourquoi je suis Eugéniste ? Parce que ma famille est pratiquement en otage là-haut, dans le Bulb numéro 2. Comme j'étais un bon pilote de navette, formé du temps où cette scission en deux groupes était moins nette, les Eugénistes, habilement, en me proposant de meilleures conditions de vie, m'ont embauché et c'est ainsi que je suis devenu en quelque sorte leur esclave, même si le mot vous paraît un peu fort. J'ai conduit l'une de ces navettes qui nous a amenés ici dans l'archipel Crozet, alors que les Naturalistes sont installés dans le Nord depuis beaucoup plus longtemps. Et ce sont eux que je veux rejoindre pour qu'ils profitent de mon sang. Je ne veux pas employer de grands mots pour quelque chose de naturel. Pouvez-vous m'aider à les rejoindre, maintenant que la Ceinture de Feu s'ouvre en plusieurs endroits à cause de ce refroidissement ? Je ne vois que vous qui puissiez m'aider. Votre navire est le seul qui puisse remonter dans l'hémisphère Nord et me débarquer à hauteur de cette grande île qu'on appelait Groenland, si j'ai bien retenu la lecture de cartes anciennes. Ensuite, je me débrouillerai seul. Je sais que ma demande est audacieuse, mais comment puis-je faire ?

Tom-Tom essaya de ne pas garder trop longtemps le silence, de crainte que Césaire ne pense qu'il était offusqué et même furieux d'une telle exigence.

— Comment pourriez-vous retrouver des Naturalistes dans la Panaméricaine, puisque c'étaient jusqu'à ce jour vos ennemis ?

— Parce que j'ai de la famille là-bas, un grand-oncle émigra voici bien longtemps, et je sais qu'il épousa une Terrienne et que cette famille existe toujours. Comment je peux en être sûr ? À cause d'une radio clandestine que les Sangole, c'est leur nom, utilisaient à notre intention sans se douter que la sécession était arrivée à ce point dans le satellite. Et puis un jour ils ont cessé d'émettre, de crainte d'être repérés par les Aiguilleurs qui se méfiaient depuis longtemps que des aliens vivaient dans leur Compagnie. Des aliens ! Nous, des colons terriens qui avons transité par Ophiuchus IV avant de conquérir un Bulb et revenir dans l'orbite terrestre. Nous n'avons rien d'aliens et seuls les sphales pourraient être baptisés de la sorte.

— Ce que vous me demandez implique toute la population de la *Chimère*.

C'est le genre de décision qui doit être votée à l'unanimité, c'est dire les difficultés de l'affaire. Avec le bouleversement climatique, les Simone souhaitent certainement rester dans cet hémisphère, dans un environnement qu'ils connaissent. Mais je peux enclencher le processus et personnellement je serais heureux qu'il soit une réussite. Nous n'avons jamais quitté ces régions australes, ayant trouvé du temps des banquises une mer intérieure dans le Pacifique Sud, une mer due à la chaleur de volcans sous-marins. Leurs éruptions avaient fait fondre la banquise à hauteur du 45^e parallèle et du 160^e de longitude. Ce serait une merveilleuse aventure que de découvrir le Nord, même en cette période troublée.

Césaire lui prit la main pour la serrer entre les siennes.

— Vous m'émerveillerez toujours par votre capacité d'écoute et de compréhension.

— Hé, fit Tom-Tom, doucement, déjà avec ma petite main que vous broyez et ensuite ne vous emballez pas sur le reste, car je dois d'abord en parler au Conseil du Tabernacle. Si quelques jeunes sont entrés dans cette vieille institution, les autres sont des conservateurs à tout crin. Pour que les Simone soient consultés, il faut que le Tabernacle donne son accord à la majorité de tous les membres. Vous voyez bien que ce n'est pas gagné. En fait je sais que je n'aurai qu'une majorité relative, mais comme je peux reposer la même question chaque semaine, je pense que peu à peu je grignoterai les résistances. Mais ça demandera du temps, je vous en préviens.

— Un temps précieux pour ceux qui vont mourir, murmura Césaire.

Tom-Tom aurait préféré qu'il ne dise pas cela mais il ne pouvait le lui reprocher.

CHAPITRE 36

Ils avaient navigué entre des îles ravagées par le froid. En réalité il ne s'agissait pas de températures extrêmes, mais la végétation de ces terres, depuis le réchauffement, était de type tropical, et un air refroidi à quatre degrés aussi bien le jour que la nuit n'était pas favorable à toute cette luxuriance, si bien que les côtes dont Kurty et Fleur s'approchaient au jour les effrayaient par leur lamentable apparence. Des palmiers flétris, dénudés, avec leur tronc inutile, des cultures ravagées, des gens complètement découragés et même hébétés, ne comprenant pas ce qui leur arrivait. Ils s'exténuaient à charrier du bois qu'ils faisaient brûler devant leurs huttes, souvent juchées sur pilotis à cause des tsunamis, les raz de marée, espérant réchauffer l'air et moins grelotter eux-mêmes.

Alors, le couple entassait des jerrycans d'huile de cachalot sur le pneumatique et la leur offrait. Ces miséreux la conservaient dans des jarres et donnaient en échange leurs maigres ressources, surtout du poisson salé dont les soutes du *Mistake* regorgeaient, quelquefois une paire d'œufs, une volaille squelettique. Du cochon quand ils n'étaient pas musulmans, du mouton sinon.

Et c'est dans ces grandes îles de Malaisie que la légende de la Locomotive-dieu de Kurts le pirate était restée la plus vivace, et que le souvenir de ces gens-là rejoignit les rêves étranges que faisait Fleur depuis quelque temps. Tout se révéla à cause d'une très ancienne photographie craquelée remontant au temps de la glaciation, quand les gens de ces contrées attendaient des jours et des jours que la fabuleuse machine emprunte leurs réseaux. Pour la supplier de venir, ils allumaient des milliers de lampions sur des kilomètres et pouvaient espérer sa venue des mois entiers. La photographie représentait cette scène.

— Surtout, suppliait Kurty, qu'ils ne sachent jamais que je suis son fils. Je ne veux pas qu'on me prenne pour un demi-dieu ou un messie. Ce qui est le plus curieux c'est qu'à cette époque où le culte a commencé, mon père n'était plus sur Terre mais dans le Bulb, en compagnie de ton père et qu'il y rencontrait ma mère. C'était Farnelle qui conduisait la Locomotive. Lienty Ragus, on l'appelait Gus alors, avait réussi en compagnie de Yeuse à la déverrouiller dans son entrepôt secret de Gravel Station.

— Ils disent qu'elle reviendra quand la glaciation sera totale. Le souhaitent, alors que durant ces vingt et quelques années ils furent heureux avec des fruits, des légumes en abondance, des animaux comestibles et une

chaleur qui permettait de se passer de vêtements. La Ceinture de Feu dérapait de l'équateur pour enflammer la mer beaucoup plus bas entre l'équateur et le Capricorne.

Les anciens fidèles de ce culte pensaient même que la Locomotive-Dieu, désireuse de rouler à nouveau, provoquait ce refroidissement et chacun devait accepter sa volonté.

La nuit, cette épouvantable succession d'heures noires, au moins vingt, ils se sentaient coupables de se chauffer dans leur petit baleinier, disposant de gros stocks d'huile de cachalot. Des troupeaux entiers fréquentaient ces eaux et Kurty voulait apprendre à ces gens, dépourvus de tout, l'art de les chasser. Mais les habitants de ces îles redoutaient ces énormes animaux et, faute de harpons explosifs et de lance-harpons ordinaires, auraient dû s'en rapprocher jusqu'à pouvoir les tuer en lançant un gros javelot à trois pointes.

Kurty décida de les y entraîner à bord de leur pirogue, et Fleur, depuis le *Mistake*, assista effrayée à la première tentative. Un échec, car le cachalot renversa la pirogue. Par chance l'équipage ne comportait que de bons nageurs et personne ne se noya. Ils acceptèrent de recommencer et au bout de quatre tentatives blessèrent un jeune cachalot qui se débattait furieusement, entraînant la pirogue au bout de la corde du harpon fiché dans son œil. Alors, un des garçons, s'aidant de cette corde, rejoignit l'animal et lui plongea une lance dans l'arrière de la tête, le tuant net.

Tous crièrent de joie puis se mirent à prier, et quand Kurty leur demanda à qui ils destinaient leurs remerciements, ils désignèrent la mer.

— C'est ici que la Locomotive-dieu s'est noyée.

CHAPITRE 37

Le directeur en personne accueillit Louria Finister dans son bureau. Il avait été prévenu que cette jeune femme désirait rencontrer Charlster dont elle avait été l'adjointe des années durant. C'était la présidence elle-même qui l'avait averti de cette visite. Le train pénitentiaire avait dû stopper dans une petite station de la périphérie, le temps que la personne en question monte à bord, et le convoi avait repris son périple. Il devait repasser par le même endroit d'ici trois heures et Louria estimait que c'était un délai suffisant pour une première rencontre avec son ancien patron.

— La voyageuse Suba ne viendra donc pas ?

— Pas ces temps-ci, répondit Louria aimablement, sans donner de détails.

— Le professeur est un excellent prisonnier, d'humeur égale. Il lit beaucoup et joue aux échecs.

— Il a trouvé un partenaire ?

— Oui ! s'esclaffa le fonctionnaire, lui-même. Il dispose d'un jeu électronique très perfectionné.

Préférant cacher l'expression ironique de son regard, Louria examina le compartiment. Ce malheureux ignorait ce que Charlster pouvait tirer d'un jeu d'échecs électronique, surtout d'un appareil très perfectionné. Elle aurait parié que le vieux savant avait réussi rapidement à se connecter à ses archives pour poursuivre ses travaux.

Le directeur l'accompagna jusqu'au compartiment-cellule du prisonnier, en affirmant que c'était le plus confortable avec un cabinet de toilette séparé et une vidéo en circuit fermé. Une vidéo plus un jeu ultrasophistiqué, de quoi faire le bonheur de Charlster.

Ce dernier avait enregistré dans son esprit l'arrêt habituel dans cette station où Ann Suba embarquait, et se réjouissait à l'avance de la voir. Il reconnaissait avoir été très exigeant avec elle, l'humiliant et ne lui donnant ses codes d'accès qu'avec parcimonie, après des marchandages de vendeurs à la sauvette. Mais elle avait accepté ses conditions et au cours de ces visites il avait éprouvé pour elle de l'admiration devant tant d'abnégation. Elle piétinait son savoir, son amour-propre dans le seul but d'enrayer cette vague de froid, et peu à peu il avait éprouvé une sorte d'affection pour elle. S'il la forçait à se

montrer complaisante, il en arrivait à souhaiter que cessent ces relations serviles. Chaque fois qu'elle devait venir le voir, il décidait de lui annoncer qu'entre eux cette comédie du maître et de la servante devait cesser, pour des relations d'amitié en toute équité. Mais sa nature, sensuelle en dépit de l'âge, le trahissait, et une fois de plus il se montrait aussi odieux que les fois précédentes.

Lorsqu'elle frappait à sa porte, il était assis dans son fauteuil, le dos tourné pour une simple raison. En face, les vitres du compartiment étaient opacifiées et formaient miroir. Et il appréciait beaucoup de voir l'image d'Ann Suba prosternée à ses genoux. Sa jouissance n'en était que plus forte les premiers temps. Il se disait que le jour où il la recevrait en lui faisant face, il n'y aurait plus entre eux la moindre équivoque sexuelle.

— Hé bien, ma chère amie, vous voilà. Vous devez être frigorifiée puisqu'on annonce des températures très basses, et cette petite station de périphérie doit être battue par tous les courants d'air.

Son cynisme ne pouvait résister au plaisir de faire allusion à ce bouleversement climatique dont il était le maître d'œuvre. Et dès qu'elle entra, il devenait tout autre, perdait de vue ses intentions de réconciliation, était très excité sous la robe de chambre qui cachait sa nudité et ses chairs flasques.

— Remettez-vous donc, il fait très bon dans cette cellule. Les prisonniers de ce train pénitentiaire sont mieux traités que les pauvres des confins de la station. C'est un paradoxe, ne trouvez-vous pas ?

Et puis il vit dans les vitres-miroirs que ce n'était pas Ann Suba, et par un phénomène étrange le visage âgé de l'astrophysicienne rajeunit d'un coup, avant qu'il ne reconnaisse celui de Louria Finister. Il en resta coi, le cerveau paralysé par une grande honte à la pensée qu'il avait failli, dans un geste d'impudence choisi pour mortifier sa visiteuse ouvrir les pans de sa robe de chambre.

Louria Finister, sa fille spirituelle, la seule femme qu'il n'avait jamais désirée, sauf peut-être au début de leur rencontre. Louria qui l'avait enchanté de sa jeunesse, de sa formation scientifique, de ses audaces professionnelles. Furieux, il soupçonna tout de suite un complot de la vieille Suba. Elle lui envoyait la jeune femme pour se venger, pour le mettre dans une situation délicate.

— Que venez-vous faire ici ? gronda-t-il.

— Mais je viens vous rendre une visite amicale, comme en reçoivent tous ceux qui se trouvent ainsi emprisonnés. Il y a longtemps que j'avais sollicité

un permis qui vient enfin de m'être accordé.

— Je ne veux pas vous voir, repartez et dites à cette... à Ann Suba que je lui revaudrai cette sale farce. Car c'est elle qui vous envoie, hein ?

— La voyageuse Suba est repartie pour NPST. Le train-observatoire avait besoin d'elle. Elle s'était trop longuement absentée. N'êtes-vous pas heureux que je vienne la remplacer ? Je ne savais pas que de tels liens d'amitié vous unissaient l'un et l'autre, fit-elle d'un ton acide. Vous avez de si nombreux et anciens souvenirs à échanger que je comprends votre déception. Mais ne puis-je la remplacer au pied levé, selon l'expression ?

Charlster sentait les cheveux de sa nuque se dresser et devenir aussi durs que des piquants de hérisson. La jeune femme contournait le fauteuil pour lui faire face. Elle découvrait que les vitres teintées renvoyaient son image et, coquette, en profita pour ôter le haut de sa cagoule et secouer ses cheveux. Ils croulèrent sur sa combinaison isotherme encadrant son beau visage.

— C'est pour vous examiner que vous faites face à cette sorte de miroir ou pour surveiller vos arrières ? C'est ainsi que vous receviez Ann Suba ? C'est assez curieux, non ? Qu'en pensait-elle ?

Elle regarda autour d'elle, fit la moue.

— Il n'y a donc rien pour s'asseoir et les banquettes sont toutes relevées ? Vous la receviez sans la prier de s'asseoir, la laissiez debout durant les trois heures que dure le périple ?

Il enfonçait sa tête dans ses épaules, fermait les yeux. Jamais il n'avait éprouvé de sentiments aussi terribles. Il se sentait désespéré. Cette fille, sa fille en somme, savait et elle persiflait, le traitait avec un mépris ironique, lui jetait au visage ses vices, ses goûts pervers, n'avait plus le moindre zeste d'admiration respectueuse. Il l'avait donc perdue en humiliant Ann Suba, en se conduisant comme un gougnafier. Des années de tendre complicité filiale gâchées, perdues pour quoi ? Pour finir par donner les codes de ces verrouillages en faisant durer le plaisir ? Alors que dans le fond de lui-même il désirait ardemment qu'on stoppe cette croissance du froid, qu'on arrête tout, du moment que la Ceinture de Feu se trouvait mitée en différents endroits et que certains territoires redevenaient habitables. Il avait joué avec son pouvoir exorbitant pour obtenir qu'une vieille femme lui accorde quelques privautés. Mais quel être méprisable était-il donc devenu ? Pourquoi négocier son savoir, ce qui était contraire à toute éthique scientifique ? Pourquoi n'avait-il pas voulu que Cristella Marlone lui rende visite, elle qui le souhaitait parce qu'elle avait de l'affection pour lui, qu'une vieille complicité les unissait, parce que l'un et l'autre redoutaient la solitude, le manque d'amour.

Louria n'osait le regarder. Elle avait préféré exploser méchamment dès le début, mais s'inquiétait, avait peut-être été trop dure avec le vieux débauché. Elle avait abusé du sentiment qui les unissait. Elle savait qu'il souffrait. Jamais il n'avait eu un geste équivoque à son égard et pourtant au début ne l'avait-elle pas provoqué, essayant de le séduire, parce qu'elle estimait que coucher avec un homme aussi prestigieux ne pouvait que la rendre plus sûre d'elle pour l'avenir.

— Si je vous importune vraiment, murmura-t-elle, je me retire et j'attendrai l'arrêt en dehors de ce compartiment. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée d'être venue vous voir.

Elle aperçut le poste de télévision sur une étagère en coin et au-dessous le fameux jeu d'échecs électronique, sourit, certaine d'avoir trouvé le sujet qui leur ferait oublier cette prise de contact désagréable.

— Le directeur m'a décrit votre vie entre vidéo et échecs, et j'ai tout de suite compris combien vous appréciez ces deux appareils.

Elle craignait qu'il n'y ait des micros cachés, voire des mini-caméras.

— Je suis certaine que vous en avez déjà épuisé les possibilités, murmura-t-elle, en se penchant vers la forme tassée dans son fauteuil. Charlster ignorait que lorsqu'il fermait les yeux il ôtait toute vie, toute lumière à son visage, que celui-ci n'était plus qu'un morne assemblage de rides, de chairs boursoufflées, de lèvres rentrées, de menton fuyant. Mais dès qu'il soulevait ses paupières, sa vitalité triomphante éclatait, explosait littéralement, irradiait sa figure. D'un coup il faisait oublier ses années, ses turpitudes.

— Je vois souvent le petit Rom. C'est un enfant délicieux, d'une grande gentillesse et très intelligent. Je l'envie d'avoir un père tel que vous et je crois qu'il commence à en avoir conscience, car Cristella lui parle de vous.

Charlster aurait voulu hausser les épaules, mais à la façon dont il avait rentré sa tête entre ses omoplates ce geste d'indifférence aurait perdu de son efficacité. Il prit une expression boudeuse, mais n'ouvrit toujours pas les yeux.

— Je n'ai jamais connu le mien et presque pas ma mère.

On pouvait rabattre les banquettes par tiers et c'est ce qu'elle fit, choisissant la plus proche de ce fauteuil, un fauteuil d'handicapé. Le directeur ne voulait prendre aucun risque avec son auguste prisonnier, et avait fait livrer ce siège à roulettes pour qu'il se déplace ainsi dans les couloirs, lorsqu'il se rendait à la visite médicale, par exemple.

— Je regrette l'observatoire de 87°7 et nos discussions sur les DAI numéro un et numéro deux, ces Dusts and Ashes Island qui provoquaient l'existence

du Chenal Noir pour l'un, et de ce fameux Serpent Gris qui se tortillait au travers de la Ceinture de Feu et en permettait le passage aux bateaux. Vous êtes allé au-delà de ces amas de poussières et de cendres, vous avez découvert vos chers icebergs de l'espace et ce sont ces glaces-là qui soudent les particules, qui occultent le Soleil. Ce matin, on annonçait que le moins vingt-cinq était devenu la nouvelle moyenne de températures relevées, ce qui sous-entend des pointes à moins trente-cinq, peut-être quarante. Toute une foule d'exilés attend impatiemment de retourner dans le Sud, mais se ruine en combinaisons isothermes, en provisions, se fait escroquer par des passeurs qui affirment pouvoir les transporter chez eux. Beaucoup sont morts de froid dernièrement, d'autres abandonnés par ces passeurs sont morts égarés dans les tempêtes de neige incessantes. Les avisos de la III^e Flotte de l'amiral Kinnjone sont paraît-il bloqués juste en dessous des grands lacs. Ceux-ci commencent à geler sur les rives. Les banquises s'étendent peu à peu et le sud de la baie d'Hudson, libre de glaces depuis vingt ans, est à nouveau gelé.

Elle jugea inutile d'insister, Charlster savait fort bien à quoi s'en tenir sur les effets catastrophiques de ses travaux. Elle choisit de lui rappeler leur rencontre, lorsque pour la première fois elle lui avait parlé de cette nébuleuse qu'elle pensait avoir repérée juste derrière sa découverte à lui, ce morceau de Lune rescapé de l'explosion nucléaire, Altaï.

— Je l'appelais Shade et Ann Suba persiste à l'appeler ainsi, mais n'accepte pas l'idée qu'il s'agit d'un deuxième Bulb. Cette réalité devient chaque jour plus évidente, comme il est évident que des colons de ce Flatty sont parmi nous à notre insu. On pense qu'en ce moment ils se regroupent pour abandonner la Panaméricaine, mais on ignore la raison de ce mouvement général.

Elle crut qu'il allait ouvrir les yeux mais non.

— Pour Altaï il n'y a pas de doute, et vous avez découvert que les installations humaines d'avant l'explosion étaient toujours intactes. Ann Suba est repartie à NPST pour justement s'intéresser à Altaï, car nous savons que vous avez utilisé ce bloc lunaire pour la poursuite de vos travaux.

Les paupières fripées frémirent.

— Nous avons pu accéder au site secret où Opérasque stockait les documents que vous volait Alcibion.

— Cette crapule ! ricana Charlster, les yeux grands ouverts cette fois.

CHAPITRE 38

Lorsqu'elle leur apportait de quoi boire et manger, Mariana Alcibion était rebutée par l'air empuanti de ce local clandestin où les deux hommes vivaient depuis des jours. Son frère Roug paraissait résigné à la présence de ce Bourguine qu'une fièvre de travail tenait devant l'écran des heures entières, peut-être dix-huit ou vingt, à étudier ce fatras que l'autre avait enregistré sans savoir ce qu'il faisait. L'astrophysicien avait commencé de classer les éléments importants, mettant de côté le reste, sans le détruire cependant, pensant que s'y cachaient des révélations importantes.

Plus il allait, plus il était saisi d'admiration pour le génie du vieux bonhomme, et cette histoire d'icebergs sidéraux le plongeait dans une stupéfaction constante. Sa logique de scientifique mise à mal essayait de critiquer cette théorie, mais les images virtuelles réalisées à partir de données irréfutables étaient tout de même là.

Lorsqu'il réussit à dépasser ce stade d'incrédulité, il en revint à son idée fixe. Charlster n'avait pu réaliser cette opacification partielle du Soleil depuis la Terre. Il avait utilisé autre chose, peut-être l'un de ces satellites rouillés de jadis qui tournaient encore dans des orbites hautes. Des satellites de communication inhabités, bien sûr, certains pesant à peine une dizaine de kilos. La presque totalité de ces objets de l'espace avait fini par tomber dans l'atmosphère et brûler, ajoutant leurs cendres aux nuages bas de la Terre, mais une poignée en matériau inusable flottait encore tout là-haut.

— Non, racontait-il à Alcibion qui n'y comprenait rien. Il ne s'agit pas d'utiliser un objet céleste comme réflecteur, ça ne servirait à rien. Il faut un ensemble d'appareils, télescope et laser qui travaillent depuis le haut pour découper cette glace, pour modifier le magnétisme, l'électricité statique. Des appareils en orbite commandés de la Terre, voyez-vous ?

Ces confidences flattaient Alcibion, mais lui faisaient toucher de près son inculture scientifique. Il redoutait qu'un jour Bourguine ne lui demande conseil ou ne fasse appel à ce qu'il lui avait déjà raconté.

— Vous qui avez été son témoin silencieux durant des mois, essayez de vous souvenir si Charlster vous aurait parlé d'une mise en orbite d'un satellite. En réalité il n'aurait pas été nécessaire que cet objet soit volumineux.

On peut sous une forme réduite obtenir le même résultat. Disons qu'un ensemble de vingt à trente kilos, sous un diamètre ou une largeur d'un mètre par exemple, aurait suffi. Vous n'avez jamais surpris Charlster établissant des plans de ce type ? Je ne sais quel lanceur il aurait pu utiliser, mais avec ce diable d'homme tout est envisageable, même l'irrationnel.

Tout en prenant un air attentif, Alcibion s'affolait, car même le mot satellite lui était difficile à comprendre. Il ne voyait pas ce que son compagnon cherchait à savoir.

Tout ce que Charlster avait imaginé, même les travaux qu'il abandonnait soudain, tout était dans la mémoire de son ordinateur et il ne sortait pas de là. D'un geste il désignait l'écran comme référence unique. Bourguine savait que ce type-là était non seulement inculte mais aussi stupide. Un Aiguilleur formé par la rude discipline de la Caste, au point qu'elle avait laminé son intelligence, son sens critique et toute curiosité. Car la curiosité pouvait conduire à remettre en question la société ferroviaire.

— Je sais que je peux trouver ce que je cherche dans tout ce que vous avez mémorisé, mais si vous aviez un seul souvenir pour me guider, cela m'éviterait des recherches fastidieuses et la mise en ordre de tous ces documents. Lorsque je saurai enfin comment Charlster a pu parvenir aussi loin, je m'en irai, je vous ficheraï la paix.

Et, étrangement, Alcibion se demandait s'il souhaitait que l'astrophysicien le quitte. Il aimait bien sa compagnie. Même s'il couchait par terre tandis que l'autre dormait dans sa couchette, même si l'air confiné de cette cache empestait, même si sa sœur faisait la tête lorsqu'elle devait deux fois par jour leur apporter leur repas. Elle redoutait que les ouvrières ou les contremaîtres ne découvrent le pot aux roses. De plus elle ne pouvait rester à la boutique aussi longtemps que précédemment et la vente en souffrait. Malgré les cadences infernales, elle ne parvenait pas à réduire les délais de livraison, et certains clients venaient réclamer leurs arrhes, ce qui était tout à fait légal. Si le mouvement s'accélérait, elle risquait de manquer de disponibilités.

Bourguine insistait tant que le sommeil de Roug en était perturbé et qu'allongé sur le sol, dans son sac de couchage, il essayait de se rappeler ce que lui disait Charlster au comble de l'enthousiasme. Le vieux savant le sidérait par ses possibilités d'exaltation au cours desquelles il lançait des mots inconnus qu'Alcibion ne comprenait presque jamais. Il y avait cependant des sonorités qui revenaient et qui hantaient sa mémoire. Il essayait d'en assembler quelques-unes, mais obtenait de monstrueux montages qui n'avaient aucune signification.

À plusieurs reprises, il eut au bord des lèvres une double syllabe, quelque chose qui se prononçait ta-i avec un tréma sur le I. De crainte d'être ridicule,

il n'osait en parler à Bourguine, mais ces deux syllabes devenaient obsédantes.

— J'ai l'impression que les filles chuchotent, lui dit une nuit sa sœur. Je les ai surprises à plusieurs reprises dans ce wagon, paraissant chercher quelque chose, alors qu'elles n'étaient pas avec leur petit ami. Il ne faudrait pas qu'elles vous découvrent. Parmi elles, il y en a deux particulièrement remontées contre moi, parce que je leur ai fait des reproches sur leur travail et sur leur retard constant. Je suis certaine que si elles ont des doutes, elles nous dénonceront. Il faudrait en finir avec ce type-là. Quand tu es seul, tu es beaucoup plus discret.

À force de malmenager son cerveau, il se mit à penser que la première partie du mot lui avait à l'époque rappelé quelque chose, peut-être quelqu'un, mais il ne savait plus qui. Et ce fut par hasard que sa sœur lui fournit la réponse. Un soir, elle lui annonça qu'un de ses anciens amis était venu à la boutique commander une combinaison. Il ne voulait pas repartir dans le Sud, lui, mais il habitait la campagne où le froid était très vif, et pour se protéger il voulait une Icenows.

— Tu ne te souviens pas, il s'agit d'Alkirch, ton copain de promotion. Tu le voyais souvent à une époque.

Il ne réalisa pas tout de suite, mais ce fut une fois couché qu'il sut que c'était ce qu'il cherchait. Il se précipita dans les sanitaires où Bourguine poursuivait ses recherches entêtées.

— Altaï, dit-il.

Bourguine haussa les épaules, signifiant qu'il l'importunait.

— Altaï, répéta Alcibion timidement.

Et l'astrophysicien réalisa, se leva pour le serrer dans ses bras, le gênant atrocement.

CHAPITRE 39

Si Ann Suba avait rejoint en hâte le train-observatoire de NPST, ce n'était pas tant que son travail lui manquât, ni qu'elle soit animée par un sentiment de révolte contre la duplicité de Charlster, mais bien parce qu'elle attendait précisément certains jours, en réalité certaines nuits d'une grande importance. Les fameuses nuits où les nuages, à la suite de conditions météo favorables, dégageaient le ciel au-dessus du pôle. Et uniquement du pôle Nord savait-elle, elle qui avait vécu longtemps dans l'hémisphère austral.

Elle avait donné des ordres avant de prendre son train et lorsqu'elle arriva tout était prêt pour qu'elle puisse effectuer ses observations. En cet instant, la couche de nuages était très épaisse au-dessus de la coupole, mais tous les spécialistes du temps annonçaient une éclaircie vers 03 heures de la nuit. Ici, les entreprises gigantesques de Charlster ne provoquaient guère de changement. La température et la luminescence restaient normales. On était en hiver polaire et la nuit était continue. Le froid n'était pas plus vif que d'habitude.

Elle prit le temps d'une douche, d'un repas tranquille avant de se vêtir chaudement pour s'installer dans la nacelle du télescope géant. Pas de radiotélescope cette fois, mais la vue en direct sur les étoiles. Pas d'images virtuelles, pas de calculs pour obtenir l'apparence du ciel. Son objectif serait dans quelques minutes dans son oculaire. Il avait fallu une conjugaison du temps météorologique et des mouvements orbitaux pour que ce morceau de Lune, Altaï, arrive enfin dans son miroir. On pouvait d'ordinaire le saisir aisément avec le radiotélescope, mais ce n'était pas son programme.

À 02 heures 54, les nuages commencèrent de se séparer en vallées sombres, ne formant plus une croûte épaisse, et deux minutes avant l'heure annoncée le ciel était merveilleusement limpide avec ses milliers d'étoiles. Dans ce monde accablé par tant d'épreuves et de misères, elle était la seule cette nuit-là à pouvoir tomber en pâmoison devant ce fabuleux spectacle que les autres humains ne pourraient jamais contempler de toute leur vie.

Mais déjà Altaï se présentait et elle allait devoir plonger dans sa structure même, essaierait d'accéder à ces installations humaines que des pluies de météorites avaient durant des millénaires criblées, ravinées. Avec doigté elle réglait son zoom, visait le bâtiment le plus important, une coupole apparemment intacte, et le gros plan commençait d'en délinéer l'apparence actuelle, même si l'image devenait un peu floue. Elle disposerait d'environ

quinze minutes pour obtenir des centaines de clichés, ensuite le bloc lunaire poursuivrait sa course sempiternelle, s'effacerait peu à peu. Les nuages devaient revenir vers 04 heures 23, mais Altaï aurait disparu depuis une heure environ. À raison de dix photos seconde, le crépitemment avait commencé, et Ann, l'œil rivé à son oculaire, le cœur battant, poursuivait la fouille de ces bâtiments, des vestiges archéologiques en somme, mais étrangement peu dégradés. Et soudain, son cœur devenu fou depuis l'apparition de ce morceau de Lune, s'arrêta devant la vue qui s'offrait.

Mais cette vision incroyable ne dura que deux secondes et disparut. Ann Suba commença de trembler à la pensée qu'une série de ces photographies puisse être gâchée. Il suffisait d'un rien, que l'appareil n'ait pas été révisé, son objectif nettoyé avec soin.

Lorsqu'elle descendit de la nacelle, les jambes molles, elle quitta la coupole pour son bureau. Elle but un peu de vodka avant de s'installer devant son écran. Les premières images commencèrent de défiler avec la lente apparition du bloc lunaire et les premiers gros plans. La réalisation était parfaite et elle distinguait le moindre détail. La caméra remonta vers la fameuse coupole, mais ce qu'elle avait pris pour des traînées et des impacts de météorites n'étaient que de grosses nervures qui consolidaient cette demi-sphère. Celle-ci paraissait intacte, comme si ces particules venant la frapper à toute vitesse n'avaient eu sur elle aucun effet. Le matériau utilisé était d'origine inconnue, pensait Ann Suba, un alliage dont on avait perdu jusqu'au souvenir, semblait-il. Et tout l'ensemble des bâtiments était construit de même. Jusque-là elle ne s'était guère intéressée à ces installations érigées par les colons de la Lune au XXI^e siècle. Elle reconnaissait, dans une autocritique pleine de regrets, qu'elle n'avait pas voulu céder à une curiosité banale qu'auraient pu avoir n'importe quels observateurs non scientifiques. Par orgueil de chercheuse célèbre, ces preuves d'un passé révolu ne pouvaient que la laisser indifférente. Elle ne pouvait se passionner que pour la mécanique céleste, pour l'immensité de l'espace. Elle avait toujours jugé avec un paternalisme ironique les recherches de Louria Finister sur ce Shade que dans son aberration la jeune fille prétendait être du type Bulb.

Ces installations d'Altaï n'avaient aucune valeur scientifique, sauf pour un historien, ne pouvaient donc être qu'un objet digne de figurer dans un magazine à sensations. D'ailleurs, jusque-là elle avait cru que ces bâtiments étaient en ruines. Mais il n'en était rien, et voilà que sur ces images toutes fraîches lui en était administrée une preuve cinglante. Son amour-propre, son assurance habituelle pleine de morgue en prenaient un sérieux coup. Et si elle avait bien vu cet étrange phénomène qui avait pétrifié ses sens, elle n'aurait jamais assez de toute sa vie pour se pardonner son entêtement stupide. Les images ciblées apparurent donc et elle les fit avancer au ralenti, et cette fois aucun doute n'était permis. La coupole de cet observatoire lunaire était

mobile. Elle se déplaçait avec une extrême lenteur, mais se déplaçait. Peut-être lui fallait-il des heures pour faire un tour sur elle-même, mais c'était indéniable. Tout cela à cause d'un reflet apparu, alors que la vieille scientifique fixait sur son objectif un éclat fugitif, bien réel, dont elle ne s'expliquait pas l'origine puisque le Soleil était à l'opposé.

Ce qu'elle craignait de réaliser, après de longues réflexions et quelques calculs, allait rendre quelque peu banale sa première constatation sur la rotation de la coupole. Elle passa le restant de la nuit à regarder à nouveau le film d'Altaï, à refaire ses calculs avant de se rendre à l'évidence. Tout cela pour un reflet si bref qu'elle aurait pu très bien le négliger. Il fallait sa vieille expérience de chercheuse acharnée pour être à l'affût de toutes les anomalies de ce type, et à cause surtout des artefacts[1]. Ces éléments perturbateurs d'origine humaine, qui intervenaient dans l'observation et qui avaient l'observatoire lui-même pour origine, poussières, rayures, buées, etc. Il fallait des années et des années de pratique pour éliminer ces impondérables et ne pas s'emballer à tout moment sur un apparent phénomène jamais constaté. Mais en ce qui concernait ce reflet, elle ne pouvait plus le ranger dans les catégories des anomalies explicables. Le Soleil se trouvait à l'opposé de la Terre et ses rayons ne pouvaient donc venir, même par ricochet, frapper le miroir de ce télescope lunaire, car il s'agissait bien d'une énorme lentille installée dans cette coupole. Une coupole qui tournait imperceptiblement mais régulièrement.

Lorsqu'elle trouva l'explication de ce reflet, tout le reste lui parut sans conséquence, et elle n'essaya même pas de comprendre comment une coupole d'un observatoire construit presque deux mille ans auparavant pouvait encore fonctionner. Il y avait eu explosion lunaire, avec quelques fragments surnageant dans une mer de poussières et de cendres, dont Altaï faisait partie, et normalement ces mécanismes délicats auraient dû être déréglés. La corrosion, les météorites auraient dû achever ce que l'explosion nucléaire avait négligé.

Le pire pour elle, elle évitait de le reconnaître, était que l'explication de ce reflet concernait directement l'obsession de Louria Finister qu'elle avait toujours jugée sans intérêt, critiquant même son adjointe pour son obstination à s'y passionner. Car c'était irréfutable, le reflet provenait de cette nébuleuse qu'elle consentait à appeler Shade du bout des lèvres, et que Louria Finister désignait du nom de Bulb numéro 2, et pire encore du surnom stupide de Flatty. Tout ça à cause du récit trouvé dans les archives du premier Bulb, celui qu'on avait baptisé SAS : Salt and Sugar. Ces archives flottant sur l'océan Pacifique, récupérées par les cargos de Tharbin, le Bonze. Ce récit traitait de la conquête des Bulbs par les hommes et de cet animal de l'espace, Flatty, non utilisé pour cause de faiblesse congénitale.

Ce reflet apparu dans l'optique du télescope lunaire venait en droite ligne de Shade, situé sur la même orbite, à des milliers de kilomètres cependant. Un reflet provoqué par une lumière cohérente, donc un laser, et un laser émettant depuis cette nébuleuse. C'était énorme, irrationnel mais d'une rigueur absolue et Ann Suba avait eu beau se débattre des heures avec les données qu'elle possédait, elle avait dû reconnaître que depuis son arrivée en Panaméricaine elle n'avait fait qu'accumuler les erreurs, dédaignant Charlster, se moquant de Louria Finister. La réflexion de son ennemi lui revenait en mémoire : « absente vingt ans des labos et des observatoires et comme bilan un petit avion expérimental ». C'était bien vu, cruel mais exact.

Comme elle n'avait pas pris contact avec ses deux adjoints qui travaillaient là-bas à Salt Lake Station, dans le petit observatoire de Charlster, Louria l'appela par e-mail pour s'inquiéter de son silence. Ne pouvant se résoudre à avouer son échec lamentable sur toute la ligne, Ann Suba se contenta de répondre qu'elle avait découvert sur Altaï l'existence d'une coupole d'observatoire en rotation et d'un télescope. Elle ne fit pas allusion à ce reflet incongru. Elle se jugea mesquine, mais ne pouvait d'un coup reconnaître son incompetence.

CHAPITRE 40

Lorsque le baleinier pénétra dans la mer de Weddell, Farnelle put entrer en liaison radio avec son fils Gdami, à bord de sa barcas robuste. Danglov, après avoir fouillé dans l'immense baie, n'avait pas retrouvé le corps de Jael et nul ne savait ce qu'elle était devenue. Était-elle encore vivante, mais où, alors que les conditions de survie dans cette région étaient inexistantes pour une femme du Chaud ?

Devant son fils, Farnelle ne précisa pas à son ami la mission dont elle était chargée. Elle câlina son petit-fils avant que le *Dragon* ne reprenne le large.

— Une mer intérieure à la banquise de Ross, fit Danglov incrédule, peuplée de centaines de milliers d'éléphants de mer ? Liensun vous a raconté des histoires. Ce garçon n'est pas toujours fiable.

— Il a pris un film et tu peux le visionner sur l'écran du portable.

Il dut se rendre à l'évidence et du coup changea d'humeur. C'était un marin mais aussi un chasseur, et la pensée de laisser tomber les navettes entre Cooktown et la Zone Tabou l'enchantait.

— Évidemment, si cette mer inconnue est bordée de banquises, légalement les Roux ne peuvent nous reprocher de rompre le traité. C'est tout à fait hypocrite mais c'est ainsi. La banquise est tout de même rattachée à l'inlandsis, quelque part. Mais des milliers d'éléphants c'est pharamineux, d'autant plus qu'ils se font rares dans la mer de Weddell, et qu'ils ont compris qu'en se réfugiant sur la côte nous ne pouvions les tuer. La banquise ne progresse pas très vite par là. Heureusement que tu n'en as pas parlé devant ton fils, il était capable de nous garder en otages.

Gdami était né d'une aventure de Farnelle avec un Roux, et le garçon, très fier de sa roussitude, rejetait sa part d'Homme du Chaud, rejoignait Jdriège, le petit-fils de Lien Rag, dans une certaine complicité. Mais il n'essayait pas de vivre dans une tribu à cause de Zabel, sa compagne, femme du Chaud. Il avait choisi la solution de rester à bord de sa grosse chaloupe pontée et vivait de la pêche et de la chasse en mer.

Ils durent remonter le long de la Terre de Graham pour redescendre ensuite vers la mer de Ross.

— Lienty est sur place avec le dirigeavion. Lien Rag a trouvé un accord

avec Quinçon pour son utilisation, mais l'existence de cette énorme colonie de phoques est gardée secrète. Lien Rag veut créer une société d'économie mixte et pense ainsi peser dans la campagne électorale au cours de laquelle Liensun briguera le poste de président des Kerguelen.

— Liensun président ? s'exclama Danglov. C'est de la folie.

En fait il gardait du garçon le souvenir d'un être entreprenant, d'une audace folle, mais d'une moralité douteuse. Lors de la création de Lacustra City, à laquelle il avait participé en fournissant le bois nécessaire, il avait connu Liensun. Ce qui était bon pour un chef d'entreprise le laissait réservé pour la fonction politique de président d'un État.

— Liensun sera toujours un magouilleur.

— En fait, je pense que c'est un romantique qui dans la vie de tous les jours se montre d'un grand cynisme, comme s'il avait hâte de régler les problèmes en cours pour se replonger dans ses rêves intimes.

Danglov ne partageait pas ce jugement assez favorable au garçon. Il avait appris comment Liensun, grâce à son don, avait leurré Jdriège. Il estimait que ce n'étaient pas des façons de faire. Lui, beaucoup plus rude, aurait préféré se battre contre les Roux plutôt que de les rouler par des méthodes surnaturelles. C'était trop facile pour Liensun d'agir sur la pensée des gens, et il s'en était toujours méfié, se demandant si, à son insu, le garçon ne l'avait pas manœuvré, lorsqu'il transportait des troncs d'arbres depuis l'Alaska jusqu'au Sud où Lacustra City se développait. Il s'avouait cependant que cette réalisation était extraordinaire et que Liensun était un grand visionnaire. Sans le réchauffement, si les choses étaient restées immuables, cette création aurait acquis une renommée équivalente à celle que le Kid avait obtenue avec sa Compagnie de la Banquise.

Lorsqu'ils s'approchèrent du passage permettant de pénétrer dans la mer intérieure, le timonier ne cacha pas son inquiétude.

— Vous êtes certain qu'il n'y a pas de hauts fonds ? Vous avez vu la force du courant ? Si nous touchons, il nous mettra tout de suite en travers et nous basculerons.

— Liensun a effectué des sondages et les a mémorisés ensuite. Regarde ton écran et le tracé, et tu ne devrais pas avoir de problèmes.

Depuis le passage de Liensun, ce chenal s'était rétréci, les banquises gagnant de plus en plus en étendue et en épaisseur. Celles-ci devenaient importantes, surplombant l'eau de mer de plusieurs mètres.

— Là-bas, dans le recoin, le dirigeavion, bien loin des troupeaux.

— C'est incroyable, laissa échapper Danglov, et dans toute la passerelle ce fut un silence unanime de stupéfaction, à la vue de ces milliers d'éléphants de mer paressant sur les banquises ou plongeant dans le courant qui traversait cette mer intérieure. Il était d'une teinte sombre, un trait noir qui délimitait en diagonale deux parties.

— Ça grouille de poissons gras, murmura un marin, de calmars. D'un seul coup de filet on en remonterait dix tonnes.

Lienty se trouvait sur place depuis une semaine pour prendre possession de cette zone nouvelle. Il avait noté la présence d'une tribu de Roux telle que l'avait décrite Liensun. Ses membres grimpaient sur les falaises de glace pour surveiller l'appareil, mais jusque-là Lienty et son équipage n'avaient pas tenté de débarquer. Ce n'étaient pas les Roux qu'il craignait mais l'irruption inattendue d'un bateau inconnu. Lorsqu'il avait reconnu les superstructures du *Dragon*, il s'était senti moins oppressé.

Au cas où des intrus se seraient risqués dans le chenal, son commando se tenait prêt à intervenir à bord de canots pneumatiques. Les mêmes hommes qui avaient opéré en Nouvelle-Zélande pour forcer les pseudo-Romains à lui vendre de l'huile de soja. Pour Lienty c'était la solution extrême, celle qu'on utiliserait au cas où la diplomatie échouerait, mais il n'aimait guère envisager cette épreuve brutale, préférerait payer ces hommes rudes à ne rien faire.

Le baleinier se rapprocha d'eux. La mer était profonde et ne recelait aucun piège, mais la banquise avait tendance à gagner sur cette rive alors que celle d'en face, battue régulièrement par les milliers de nageoires des éléphants ne progressait pas.

Il se rendit à bord du bateau, en ramant pour ne pas effrayer les animaux. Tous trois devaient discuter sur ce qu'ils devaient faire sur place. Pour l'instant il n'était pas question de chasser ni de faire de l'huile.

CHAPITRE 41

Lorsque Liensun eut accepté l'idée de se présenter au poste de président du gouvernement, il se lança à corps perdu dans cette bataille. Songe l'y avait encouragé, mais c'était surtout son père qui avait su le convaincre. Lien Rag lui avait fait découvrir que cette fonction, en cette période inquiétante, avait besoin d'un homme habile. Les problèmes se multiplieraient à cause du froid plus intense et de la rareté de la lumière. La découverte de cette colonie fabuleuse d'éléphants de mer était déjà un atout extraordinaire qu'ils utiliseraient seulement vers la fin de cette campagne. Inutile que le monde austral apprenne que quelque part dans l'Antarctique, alors que l'huile de la Zone Tabou arriverait bientôt à épuisement, existait une autre source d'approvisionnement aux capacités plus étendues dans l'avenir.

— On peut abattre sans peine entre cent cinquante et deux cent mille bêtes par an, ce qui nous donnera au moins un million de tonnes de fuphoc, deux peut-être, de quoi alimenter la population du Sud. Mais je pense à autre chose, annonça alors Liensun à Lien Rag.

Il s'agissait du fourgon glisseur inventé et construit par l'ingénieur Pavakov.

— Nous allons aider ce Chalazy qui se propose de construire de petits véhicules glisseurs, d'abord sur le modèle du fourgon, en même temps qu'il étudiera un prototype s'appuyant sur un coussin d'air. Si le froid continue, les banquises réapparaîtront partout dans les cinq années à venir, et au lieu d'une société fondée sur le chemin de fer et les réseaux, nous disposerons de moyens de transports autonomes, non tributaires des rails et qui pourront aller dans toutes les directions pour les échanges commerciaux. Car toute la vie à venir se résumera à cette nécessité absolue, la survie. Il faudra se chauffer, s'éclairer et se nourrir.

— Et les matériaux ?

— C'est la Patagonie orientale qui les fournira. Cette présidente, Léonora Cabana, t'a proposé de t'en vendre. Tant que les bateaux peuvent naviguer sans craindre les glaces et surtout les icebergs, il faut établir des relations régulières. Au besoin lorsque Lienty reviendra, j'irai trouver cette femme.

— Crois-tu que Songe sera de cet avis ? lui demanda Lien Rag en souriant. Tu comprendras pourquoi quand tu l'auras vue et qu'elle t'aura démontré que

tu ne lui es pas indifférent. Elle s'est montrée aussi provocante avec un vieux comme moi, alors avec un plus jeune ce sera encore plus appuyé. C'est une ambitieuse qui sera élue, car elle le mérite. Au sein du triumvirat qui gouverne actuellement, c'est elle qui a lancé l'économie sur un rythme surprenant. Fini le repliement sur soi du vieux professeur de philosophie qui dirigeait le pays. Aujourd'hui c'est la grande ouverture, le libre-échange et elle veut lancer une monnaie, l'océano auquel je prédis un grand succès car elle va commercer avec toutes les communautés et petits États du Sud. Même les Néos, qu'elle accepte volontiers chez elle, chantent ses louanges, c'est dire.

Celui qui acceptait le plus mal la candidature de Liensun n'était pas Kerchinian, de la Nouvelle Société Marxiste, mais Carminal, secrétaire du parti qui avait toujours soutenu Lien Rag. Cet homme pensait se présenter et avoir toutes ses chances puisqu'il avait conclu un accord secret avec Quinçon. À ce dernier, la présidence de l'Assemblée, à Carminal le gouvernement. Et la plupart des ministres étaient du même avis, si bien que la structure de cette organisation politique se dérobait et mettait Lien Rag dans l'embarras. Il était d'autant plus amer que c'était lui seul qui avait créé la Solidarité Démocratique des Kerguelen, le SDK. Il avait passé la main à Carminal une fois élu, et ce dernier oubliait ce qu'il lui devait.

Pour l'instant les habitants de l'archipel restaient dans l'expectative, leur souci premier venait du froid et du jour atrophié. Ils souhaitaient aussi que Quinçon ne gouverne plus et se cantonne à diriger l'Assemblée, même si certains exigeaient qu'il se retire entièrement des affaires publiques.

Liensun, lui, se démenait pour que le constructeur Chalazy sorte au plus vite son modèle de glisseur. Ce serait un petit véhicule emportant six passagers et une certaine charge. Capacité qui doublerait avec seulement deux personnes à bord. Vitesse de quarante maximum, mais dépense d'huile difficile à compresser.

— Nous étudions une variante du moteur, plus économique, mais nous n'en disposerons que dans quelques mois. Je n'ai pas de véritable ingénieur pour les études, juste des mécanos très capables, mais qui ne sont pas à même de plancher sur une étude.

Le constructeur pourtant travaillait dix-huit heures par jour pour que le premier de la série, un modèle appelé Schuss, voie le jour. Liensun comptait l'utiliser pour visiter les électeurs dans tous les recoins de l'île principale.

Quinçon soutint donc Carminal et attaqua Lien Rag sur l'utilisation du dirigeavion. Il ne pouvait le faire contre les baleiniers, puisque Farnelle et Danglov étaient propriétaires à parts égales avec Lien Rag du *Dragon*, et que la *Salamandre* appartenait entièrement à l'ancien président du gouvernement. S'il le voulait, Lien Rag aurait pu stopper à tout moment l'approvisionnement

des Kerguelen, mais il ne l'aurait jamais fait. Il n'y avait que pour le dirigeavion qu'il se montrait intransigeant. Quinçon affirma un jour que le *Dragon* s'était dérouteré pour une raison inconnue et ne rapporterait pas de fuphoc à Cooktown. Lien Rag, surpris, se demanda comment il avait appris que le baleinier, effectivement, serait retardé.

CHAPITRE 42

Lorsqu'il revint dans la mer de Ross, sur la demande de la Voix, Jdriège ne fut nullement surpris d'y voir côte à côte, ou presque, le bateau de Farnelle et le dirigeavion. Son grand-père et ses amis avaient donc pris possession de cette énorme colonie d'éléphants qui s'ébattaient dans cette mer qui s'était créée dans la banquise. Lui savait que c'étaient les animaux qui l'avaient ouverte, avaient établi deux passages pour qu'un courant rapide entraîne le poisson à leur portée. L'intelligence des éléphants de mer était reconnue par tous les Roux, alors que les Hommes du Chaud les prenaient pour des animaux stupides.

Jdriège connaissait les accords passés avec son peuple et les Hommes du Cauchemar. La chasse était autorisée en limite de banquise, et cette eau emprisonnée dans un cercle de glace était donc en dehors du traité, et les Hommes du Chaud pourraient y tuer, y dépecer et faire fondre le lard de ces gros phoques. Un seul pouvait nourrir une tribu de trente personnes durant des mois, et ces gens-là brûleraient son huile pour se chauffer, s'éclairer et se livrer à des activités stupides, comme boire de l'alcool dans des lieux prévus pour cela. Jamais les Roux n'auraient agi aussi inconsciemment avec les ressources naturelles.

Comme il était un des rares à parler la langue de ces êtres-là, il était désigné pour éventuellement les rencontrer, mais ne savait exactement ce qu'il ferait.

Il décida de patienter jusqu'à ce que l'un d'eux manifeste le désir de s'entretenir avec son peuple, mais peut-être fallait-il que Farnelle, Danglov ou Lienty sachent qu'il se trouvait justement dans cette tribu de la falaise. Pouvait-il se montrer sans avoir l'air, aux yeux des siens, de vouloir occuper un rôle prépondérant et se pavaner, comme s'il était le chef d'un peuple qui justement n'en avait pas ? La Voix, sollicitée, ne daigna pas lui indiquer la conduite à suivre et l'esprit de son père ne paraissait pas disposé à se manifester. On lui laissait toute l'initiative de sa conduite à tenir.

C'est alors qu'il pensa à son ami Gdami, le fils de cette Farnelle, un demi-Roux, qui n'avait jamais trahi le peuple du Froid et qui vivait sur son bateau dans la mer de Weddell. En quelques journées et nuits de marche, Jdriège se sentait capable de le rejoindre rapidement, pour lui révéler la situation. Gdami accepterait sûrement de venir dans cet endroit pour l'aider dans ses négociations avec Farnelle et les autres. Il calcula cependant que cela

prendrait du temps. Le bateau de son ami aurait une trop grande distance à parcourir. Il pouvait lui envoyer un message mais en attendant devait agir de sa propre volonté.

CHAPITRE 43

Ce soir-là, Fleur osa rompre ce silence qui depuis quelque temps les isolait l'un l'autre quand ils se retrouvaient dans le minuscule carré du *Mistake*. Cela faisait deux semaines qu'ils séjournèrent dans le lagon de cette île et les pêcheurs commençaient d'obtenir des succès dans la chasse au cachalot, montraient de plus en plus d'audace, n'hésitaient pas à prendre la mer pour deux jours à la poursuite d'un troupeau, guettant les proies affaiblies. Et puis il y avait eu cette succession de petites phrases, de petites indications, l'une sur le lieu où gisait certainement la Locomotive-dieu du père de Kurty, une autre sur ces jeunes gens qui, lorsque la mer était plus chaude, ces faits ne remontaient donc qu'à deux mois, plongeaient pour attraper des langoustes et en profitaient pour chercher la Machine. Ils avaient raconté qu'elle avait bien sombré dans ces parages, mais que les coraux l'avaient engloutie sous leur exubérance. Dans cette zone, l'eau était beaucoup plus chaude qu'ailleurs et la végétation sous-marine y proliférait, lui ayant construit une sorte de mausolée. Les jeunes nageurs n'avaient d'abord aperçu que cette énorme masse de corail rouge avec sa population habituelle de poissons, d'anémones, d'étoiles de mer, de méduses. Ils avaient remarqué que les espèces végétales et animales de ces fonds étaient beaucoup plus grosses, beaucoup plus belles que partout ailleurs. Et puis l'un d'eux avait découvert une grotte étroite, un tunnel dans lequel il s'était engagé, mais au bout d'un moment il avait dû faire demi-tour, manquant d'air. D'autres avaient aussi exploré ce tunnel, sans jamais parvenir à l'autre extrémité. Ils avaient essayé, à l'aide de bambous creux, d'installer une arrivée d'air à cette profondeur, pas plus de trente mètres, mais le système ne leur avait pas donné satisfaction, faute d'une pompe assez puissante pour refouler l'eau qui envahissait ces canalisations bricolées. Ils utilisaient un système primitif à soufflet.

Et puis, racontèrent les pêcheurs, un certain Maï-Ny qui habitait un village éloigné, entendit parler de cette histoire d'une grotte merveilleuse d'où s'échappait une eau très chaude qui enrichissait les fonds marins. Une grotte inaccessible. Lui qui était renommé pour pouvoir rester en apnée plus longtemps que tout le monde, déclara qu'il vaincrait le secret de cette grotte, et il arriva un soir dans le village pour offrir ses services à cette bande de jeunes gens un peu trop intrépides. Ils le prirent au mot, espérant le ridiculiser, mais Maï-Ny, une fois engagé dans le tunnel, disparut à leurs yeux. Au bout de cinq minutes estimant que le pauvre prétentieux s'était noyé, ils remontèrent à la surface et embarquèrent dans leur pirogue. C'est alors que Maï-Ny émergea d'un coup, comme propulsé par une fusée, dirent les

témoins, les yeux exorbités, la bouche grande ouverte. Ils crurent que c'était à cause de la trop longue apnée, mais ce garçon exprimait ainsi son émerveillement. Il se mit à crier trois mots, sans relâche, si bien qu'ils continuèrent de le penser atteint du délire des profondeurs. Ces mots étaient pourtant très simples. Il criait : « Elle est là ! Elle est là ! »

Il en suffoquait de bonheur, et lorsqu'il réussit à reprendre son souffle et à dire autre chose, il expliqua qu'il avait découvert dans la grotte, comme dans un monument funéraire, une crypte, la légendaire Locomotive-dieu disparue depuis vingt-cinq ans.

— Oui, elle est sous le corail, mais celui-ci ne s'agrippe pas à elle. Au contraire, elle jouit d'un grand espace et malgré sa hauteur et sa longueur elle pourrait, si elle le désirait, faire un tour complet sur elle-même. Et puis... et puis ses yeux sont grands ouverts et brillent comme des phares.

Maï-Ny était trop jeune pour savoir ce qu'étaient les phares des locomotives ou les projecteurs des stations, mais son père lui en avait parlé et pour lui les yeux de la Machine étaient ainsi. Il faisait la comparaison, mais refusait d'admettre qu'il puisse s'agir d'appareils produisant de la lumière.

Même les plus anciens du village, qui écoutèrent une nouvelle version de sa découverte, ne purent le convaincre. Pour lui la Locomotive était vivante et possédait des yeux.

Les adorateurs, s'ils la considéraient comme divine, n'étaient jamais allés aussi loin en la jugeant comme un être de chair et d'os. Mais le récit de ce garçon provoqua une grande ferveur dans toute l'île. Un jour toutes les pirogues se réunirent au-dessus du tombeau sous-marin. Plus de cent pirogues taillées dans des troncs d'arbre.

Avec le réchauffement, l'île s'était soudain couverte d'arbres qui poussaient presque à vue d'œil, et des bambous de plus de cinquante centimètres de diamètre jaillirent vers le ciel à raison d'un demi-mètre par jour.

Ces pêcheurs déposèrent sur l'eau de petits bateaux miniatures avec chacun un lumignon et bientôt il y en eut plus de mille qui dansèrent sur l'eau, alors que la nuit venait. Ils brûlèrent jusqu'au matin.

Maï-Ny continua de plonger deux fois par jour, très tôt quand le jour daignait paraître, puis en fin de journée, et il rapportait des récits trop exaltés pour être vrais, mais tels qu'ils ravissaient ses auditeurs. Puis il commença de remonter des objets que selon lui la Machine rejetait régulièrement. Il s'agissait de petites plaquettes translucides, faites d'une sorte de résine incluant des choses inconnues. Quelques esprits critiques comprirent qu'il

s'agissait de déchets dont la machine, toujours en fonctionnement, se débarrassait, mais pour le reste de la population c'étaient des objets de culte et chacun chercha à les racheter à ce jeune audacieux.

Et puis Maï-Ny fut victime d'un accident de décompression et s'il ne mourut pas, il ne fut jamais le même. Son esprit se mit à délirer et il fallut le retenir pour l'empêcher de plonger une fois de plus. Ses parents du village éloigné vinrent le chercher et emportèrent aussi les objets pieux qu'il avait amassés au cours de ses deux plongées quotidiennes. Depuis, aucun autre garçon n'avait pu renouveler ces exploits ni déboucher dans la crypte où attendait la Locomotive-dieu.

Cependant, de temps en temps toutes les pirogues de l'île se rassemblaient au-dessus de ce mausolée et déposaient sur l'eau les bateaux lampions.

Ce récit cohérent que Fleur et Kurty repassaient dans leur mémoire avait été composé de bribes de conversations, de fragments épars de confidences. Un jour, un pêcheur disait une chose, un autre rajoutait un détail, mais le nom de Maï-Ny était toujours en filigrane. Désormais le garçon n'avait plus sa raison, mais était l'objet d'une dévotion spéciale, car il était le seul être vivant à avoir vu la Locomotive-dieu vingt-cinq ans après son suicide. Bien sûr, la Machine avait décidé d'interrompre ses visites pour protéger son repos éternel, et elle avait frappé l'audacieux du mal des profondeurs. Elle aurait pu le tuer, mais elle s'était contentée de le rendre comme un bébé de quelques mois. Pour les îliens c'était une forme de vie très appréciable. Tout le monde le protégeait et le servait avec empressement.

Fleur et Kurty n'en avaient jamais parlé, n'avaient jamais, une fois dans leur petit baleinier, fait de commentaires sur ces récits tronqués. Chacun les avait mis en ordre, mais ne savait pas si sa propre version correspondait à celle de l'autre.

Et ce soir-là Fleur décida de rompre ce silence qui ne cessait de devenir angoissant.

— Ne devrions-nous pas lever l'ancre pour poursuivre notre voyage vers l'ouest ? Les gens d'ici savent désormais chasser les cachalots, et avant-hier ils en ont ramené un superbe qu'ils n'ont même pas achevé de dépecer, et dont une partie du squelette apparaît là-bas sur la plage.

— Ils auront de l'huile pour longtemps, mais la mer refroidit encore et l'air aussi. Jamais on n'avait vu ici cette frange de glace qui se forme chaque matin le long de la côte. Oh, elle n'est ni bien épaisse ni bien large, quelques centimètres qui disparaissent en cours de journée mais la nuit, et quelle nuit, le froid est vif et durant vingt heures peut faire des ravages. Ici, à cette latitude, nous devrions bénéficier de plus de jour. Jadis il y avait égalité entre

la nuit et le jour.

— Tu crois que vers l'ouest ce sera différent ? Vers les côtes africaines ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Bah, fit-elle, nous le découvrirons bientôt.

Comme il se taisait, elle insista :

— Quand comptes-tu lever l'ancre ?

— Je ne le sais pas. J'ai une tâche à remplir auparavant et je veux m'y consacrer entièrement. Nous irons simplement chasser le cachalot pour remplir nos soutes. Nous en choisirons un de bien gros pour le partager avec nos amis îliens.

— Quelle tâche ? murmura-t-elle.

— Tu m'étonnes de jouer ainsi à celle qui n'a rien compris. Tu sais très bien que je me prépare pour effectuer une plongée dans cette grotte qui protège la Locomotive pirate de mon père. Je fabrique une combinaison spéciale à l'aide de combinaisons isothermes, et je construis un système d'alimentation en air respirable. Je reprends la vieille technique des scaphandriers de l'avant-glaciation. Mais je veux observer toutes les dispositions de prudence, avec un relais d'alimentation en air à l'entrée de la grotte et un autre à l'intérieur.

— Tu crois donc à ces récits ? Que la Locomotive produit de la chaleur et que ses phares fonctionnent ? Qu'elle est intacte ?

— C'est une machine à moteur nucléaire autorecyclable qui peut durer une éternité. Bien sûr, il y a production de chaleur, et si les phares étaient allumés lorsque ce garçon s'est présenté, c'est que le système de sécurité fonctionne. C'est qu'ils s'allument comme autrefois dès que quelqu'un s'approche de la Locomotive.

— Très bien, dit-elle, tu descendras t'incliner sur ce cercueil de ferraille qui enferme ton père, et puis ?

— J'essayerai de pénétrer à l'intérieur. Je sais que les sas fonctionnent aussi bien en milieu aquatique qu'aérien. Je veux voir ce qu'est devenu mon père. Son lieu de vie. De mort.

Elle le savait.

— Je comprends et je respecte ta volonté, mais je veux t'accompagner. Au moins jusqu'au mausolée et je ne me permettrai pas d'entrer dans la

Locomotive avec toi. Mais je veux t'assister. À deux nous réussirons beaucoup mieux. Tu prépares donc une combinaison étanche pour moi aussi. La mer doit être très froide à moins trente mètres.

— À peine deux degrés positifs en ce moment, mais d'ici quelques semaines la banquise sera en cours de formation, ce qui risque de compliquer notre tâche. Nous devons donc nous hâter. Je suis heureux que tu acceptes de collaborer à mon projet.

Dès lors, le lendemain ils commencèrent de préparer cette expédition, mais durent s'interrompre deux jours plus tard pour aller chasser le cachalot dont un troupeau se prélassait à l'horizon. Ils en ramenèrent un de quatre-vingt-dix tonnes que les îliens accueillirent avec des danses et un repas pantagruélique. Le couple travailla ensuite dur pour remplir les soutes, avant de mettre au point le système de ventilation sous-marin.

CHAPITRE 44

Au bout de quatre jours, Halchiom estima que la caravane pouvait marcher vers Landal Gobi et la navette dressée dans son ciel. Le chef du commando de reconnaissance, Kalien, assurait que tout était calme :

— Nous sommes ici depuis dix jours et nous n'avons relevé aucun mouvement suspect, ni arrivée de renforts. La garnison continue d'effectuer ses tours de garde et les hommes au repos passent leur temps à jouer aux dés ou aux cartes, également à des jeux que j'ignore et à boire de l'alcool. Vous pouvez venir et que votre guide en chef prépare ses guerriers pour l'attaque de cette petite troupe. Ils devraient en venir à bout facilement. Dès que vous aurez franchi cette ligne de crêtes qui vous sépare du site, vous apercevrez la flèche de la navette. Enfin, exactement lorsqu'on s'approche c'est différent. C'est un ensemble de tuyauteries, de plaques de protection, de rajouts incompréhensibles. Le tout vous paraîtra hétéroclite, mais de loin c'est différent. Très beau.

Effectivement, du haut de la ligne de crête, dans le jour levé depuis une heure seulement, la stupeur et l'émotion étranglèrent les gorges des exilés et même des Bouriates. Il fallut qu'Halchiom s'arrache lui-même à cette contemplation pour que la progression se poursuive. Elle dura aussi pendant la nuit et c'est au petit matin qu'ils ne furent plus qu'à quelques kilomètres du site. Ils l'atteindraient avant la nuit.

Lorsque les chameaux commencèrent à renâcler et à blatérer on n'y prêta pas vraiment attention, tant on se gavait de cette vision proche. On savait que cette navette, une fois apprivoisée, les transporterait tous, en plusieurs fois jusqu'à Flatty. Et bien qu'ils repartent sans avoir trouvé le remède de leur mal, ils ne désiraient qu'une chose, retrouver leur satellite et reprendre une vie paisible.

Les six cents hommes d'Oul-Azam et leurs chevaux, leurs chameaux de bât et même leurs attelages de bœufs tirant les lance-missiles, surgirent du plein désert d'un coup, sortant de nulle part, en réalité attendant depuis des semaines dans les immenses circuits souterrains de l'endroit. Une véritable cité fortifiée à vingt mètres sous la surface, où il était possible de vivre des années sans être découverts.

Les guerriers surgirent de partout à la fois, selon un grand cercle d'un diamètre de dix kilomètres qui commença de se resserrer avec des charges

furieuses et des explosions de missiles. Le commando de Kalien crut contre-attaquer, mais fut totalement balayé de la surface de la Terre. Il n'y eut pas un rescapé. Les cavaliers mongols n'utilisaient même pas d'armes à feu, mais des sabres courbes avec lesquels ils décapitaient les ennemis.

Bosno et ses hommes gardèrent cependant leur sang-froid et organisèrent la résistance avec les chameaux de bât disposés comme remparts. Ces animaux trop heureux de baraquier et de se reposer ne comprirent pas qu'ils étaient sacrifiés.

Ed Kan, le premier, perçut que leur cause était perdue et qu'ils allaient être tous tués, sauf les femmes que les ennemis voulaient vivantes. Il entraîna Movane à l'abri de leur propre chameau, lui dit qu'ils ne devaient pas rester là à attendre d'être massacrés ou faits prisonniers.

— Il y a une faille dans le dispositif d'Oul-Azam, vers le sud. À cause d'une butte de rochers. Ses cavaliers doivent la contourner lors de chaque assaut, puis ils se retirent et nous perdent en partie de vue. Nous allons tous les deux obliger notre chameau à foncer dans cette direction.

— Mais nous allons abandonner les autres ?

— C'est l'expédition de la folie. Halchiom le savait bien, mais il l'a quand même organisée, alors que personne ne pouvait piloter cette fusée. Il aurait fallu, en admettant qu'on ne soit pas attaqué par Oul-Azam, passer des mois à essayer d'apprendre comment se conduit une navette et en même temps repousser les attaques des Mongols. Une impossibilité. J'en ai discuté avec lui, mais il a failli me faire juger pour défaitisme.

Elle-même, depuis le départ de Talmyr, s'était rendu compte que rien ne marchait comme prévu. Il y avait eu trop de temps perdu, trop de fatigue, trop d'errances dans les pays traversés. Rien n'était véritablement préparé. On s'était fié à de vagues promesses, à quelques sympathisants, certes dévoués mais sans moyens.

Leur chameau avait baraqué comme les autres et les défiait, de sa lippe méprisante et de ses yeux globuleux, de l'arracher à sa position de repos, mais Ed Kan sortit un poignard de sa ceinture et lui en piqua sans pitié la croupe. L'animal se dressa sur ses pattes repliées, puis totalement avec ses deux passagers. Et d'un élan irrésistible il fonça vers le sud, vers cette butte derrière laquelle les hommes d'Oul-Azam venaient de se regrouper après la sixième offensive. Leur attaque ne durait que quelques minutes, le temps de s'approcher et de décapiter les chameaux de bât qui formaient rempart. Les autres, effrayés par les hurlements de leurs compagnons, se dressaient et détalèrent. Les chameliers avaient le tort de vouloir les retenir ou de les poursuivre et se faisaient également hacher en morceaux, puis les Mongols se

retiraient, laissant la caravane épouvantée. Ils se repliaient mais revenaient un quart d'heure plus tard.

Ils atteignirent la butte que leur chameau, toujours piqué au vif par le poignard, franchit, escalada à leur grande stupéfaction. C'était presque une paroi verticale, mais l'animal la passa. Jamais il ne l'aurait fait en temps ordinaire. Il galopa sur une étroite crête séparant les guerriers en deux colonnes. Les rescapés les voyaient en contrebas. Du moins ils n'apercevaient que les coiffes qui protégeaient leur visage du sable, avec juste une fente pour les yeux.

Ils ne furent découverts qu'au moment où dans un cri sauvage les cavaliers recevaient l'ordre d'attaquer. L'un d'eux leva la tête et aperçut leur silhouette sur la crête escarpée, essaya d'avertir ses amis, mais fut emporté par la ruée folle. Son cheval refusa de faire demi-tour, car il voulait participer à cette course exaltante vers l'ennemi.

Lorsque enfin Oul-Azam fut prévenu que deux personnes sur un chameau avaient échappé au carnage, la dernière attaque avait été décisive et tous les hommes avaient été massacrés. Ne restaient que des femmes et des enfants. Le seigneur de la guerre envoya un groupe de cavaliers à la poursuite des fugitifs, mais les chevaux de ces hommes, épuisés par les assauts successifs, ne mirent aucune ardeur pour rejoindre ce chameau qui courait comme le vent. Ils finirent même par refuser de galoper et se mirent au pas. Si bien que les guerriers avides de piller et de violer firent demi-tour, avant que leurs compagnons n'aient tout volé et mis à mal les femmes les plus jeunes et les plus jolies, ne leur laissant que les plus âgées.

Le chameau galopa jusqu'à ce qu'il commence de trébucher et ne s'immobilise, la croupe ruisselante de sang à cause des coups de poignard reçus. Movane, devant ces plaies béantes fut prise de nausées, mais réussit à les maîtriser. Sans cette cruauté d'Ed Kan, ils n'auraient jamais sauvé leur vie. Ils venaient d'atteindre un dédale de rochers et même une sorte d'oasis, avec des traînées boueuses indiquant qu'un point d'eau pouvait exister plus loin.

Le chameau flairant l'eau, marcha jusqu'à cette mare peu engageante, et se mit à boire si goulûment qu'ils durent l'écarter pour récupérer un peu d'eau saumâtre.

— Je comprends pourquoi cet endroit est inhabité, avec une source légèrement salée.

Rien ne poussait d'ailleurs autour. Ils burent, mais le goût de sel leur donna encore plus soif un peu plus tard, alors qu'ils s'étaient allongés pour la nuit qui venait. Leur chameau entravé et allongé au sol les regardait avec des yeux pleins de haine.

— On peut toujours le saigner et boire son sang, déclara Ed Kan. Il y a aussi sa viande. Je ne suis pas disposé à me laisser mourir. Nous devons marcher des nuits et des nuits pour atteindre un endroit civilisé, mais notre apparence nous sera peut-être néfaste.

Movane se doutait que leurs difficultés n'étaient pas résolues avec leur fuite, mais ils avaient échappé à la mort en ce qui concernait Kan, et à un sort cruel pour elle-même.

CHAPITRE 45

Le dirigeable *Soleil-du-Nord* survola le massacre à l'aube de ce petit jour de quatre, cinq heures et en l'absence de vent, Toz, le commandant, décida de se mettre en vol fixe. Tharbin fut descendu dans la nacelle habituelle. Oul-Azam se précipita pour lui baiser les mains comme le voulait la coutume, mais le chef des Bonzes le releva pour le serrer amicalement dans ses bras. Il alla ensuite examiner les corps des gens de la caravane. Tous les hommes avaient été tués à coups de sabre et beaucoup se trouvaient défigurés, voire décapités. On avait essayé de remettre chaque tête sur le corps supposé mais sans aucune certitude. Halchiom cependant était intact et Tharbin apprit qu'il s'était suicidé d'une balle en plein cœur. Il y avait quelques femmes mortes également, mais Tharbin ne découvrit pas celle qu'il cherchait avec haine parmi elles. Il pensa alors qu'elle était encore vivante et qu'elle avait servi d'amusement à des dizaines de guerriers privés de femmes la plupart de temps. Mais lorsqu'il parcourut le pauvre troupeau épouvanté, muet et proche de la folie de ces victimes, il ne vit nulle part cette fille qui l'avait dupé.

Il remarqua que Deborrah, la patronne de cette boutique de luxe, était là qui le regardait avec des yeux hallucinés. Il ricana de voir qu'elle ait trouvé le juste châtiment de sa trahison.

— Il manque une fille jeune, très belle, une certaine Movane, je ne la vois nulle part.

Oul-Azam, confus, dut lui avouer qu'un couple avait réussi à s'évader du carré des assiégés, à tromper et à distancer ses cavaliers. À l'heure présente ils devaient agoniser quelque part dans le Sud, car ils ne pouvaient prétendre franchir des milliers de kilomètres de désert.

Tharbin essaya de ne pas trahir sa fureur, car il avait besoin de ce valeureux seigneur de la guerre pour protéger sa navette spatiale, mais il ne pourrait plus jamais vivre en paix s'il ne retrouvait pas cette fille.

— Je vais remonter dans mon dirigeable et nous allons la traquer, dit-il. Vous avez fait un excellent travail, Oul-Azam, et je ne regrette pas la confiance que je vous accorde.

— Les squelettes de ces maudits, une fois dépecés, seront tous disposés attachés à des pieux autour de cette fusée, et ceux qui essayeront de s'en approcher sauront ce qu'il en coûte.

Tharbin se moquait bien de ces mœurs barbares. Il avait hâte de retrouver la fugitive et une heure plus tard il regagnait son bord. Toz reçut ses instructions d'un air indifférent mais n'appréciait pas cette mission. Il regrettait souvent de ne pas être resté dans le Sud lorsqu'il y avait accompagné Songe. Lui aussi aurait dû désertre le bord. Il n'aimait pas Tharbin ni ses manigances. Et avec ce bouleversement climatique les événements futurs risquaient de contrecarrer les intentions de ce potentat.

CHAPITRE 46

— Vous avez rencontré Louria avant de venir jusqu'ici ? demanda tout de suite Charlster, lorsque Ann Suba en quelques mots lui résuma ses découvertes.

— Non, avoua Ann Suba, j'ai préféré commencer par vous.

— Ça vous ennuie d'avouer à cette fille talentueuse que son Shade est réellement un satellite du type Bulb ? ricana-t-il à son habitude, mais avec moins de virulence. Oh, je vous comprends bien, allez. Moi-même j'ai douté longtemps, même si je faisais semblant de m'intéresser à sa théorie. Je ne sacrifiais pas un seul instant pour observer cette nébuleuse, m'entêtant à penser qu'il s'agissait soit d'un amas de poussières, soit d'une ombre portée sur un écran constitué de ces mêmes poussières. Mais c'est quand j'ai commencé à m'intéresser à nouveau à ce morceau de Lune, Altaï, que j'ai été amené à examiner de plus près ce Shade.

En quelques jours il s'était encore rabougri, depuis la visite de Louria en fait. Il avait froid malgré la bonne température de sa cellule, était vêtu chaudement sous sa robe de chambre.

— La rotation de la coupole de cet observatoire en orbite est si lente que je ne m'en suis pas tout de suite aperçu. C'est un hasard, un montage de film qui me l'a révélée. Soudain j'avais deux séries d'images différentes, alors que j'attendais une continuité. La coupole avait effectué un angle d'un degré et quelque entre les deux. J'ai alors visionné le reste du film et j'ai découvert qu'elle faisait le tour complet en 74 heures environ. À peu près un demi-mètre heure.

— Comment l'accepter, d'où vient l'énergie, fit-elle sceptique ?

— Du Soleil.

— Les Anciens utilisaient des panneaux solaires et l'on n'en voit aucun.

— Ann, toute la surface de la coupole se compose de cellules photo-électriques. Lorsque Altaï se présente au Soleil, l'électricité est emmagasinée dans des batteries. Il y avait belle lurette, en 2020, qu'on avait abandonné ces immenses panneaux solaires. On avait fait un progrès avec ces cellules.

— Tout de même, ne me dites pas que ça fonctionne sans panne, sans

incident depuis deux mille ans, je ne vous croirais pas. Vous l'avez réactivée sans vous en rendre compte et vous avez cru qu'elle tournait, cette foutue coupole, bien avant que vous braquiez votre radiotélescope dessus.

— Ce n'est pas moi qui l'ai réactivée. Vous avez surpris ce rayon de lumière cohérente venant de Shade. Voilà l'explication. Un rayon qui nettoie régulièrement les cellules photo-électriques.

— Manipulé par qui ? Comment pourrait-il y avoir un laser dans cette boule nébuleuse ?

— Il y a des habitants dans ce Flatty, ma chère, que vous le vouliez ou non, et ce sont eux qui ont réveillé Altaï. Et moi j'ai ainsi pu utiliser Altaï pour superviser mes chers petits icebergs de l'espace et les diriger à ma façon, surtout grâce aux ferrites et à l'électricité statique. Je ne vous donnerai pas mon secret, vous le trouverez par vous-même si vous cherchez. Mais vous n'êtes pas au bout de vos surprises en ce qui concerne ces deux objets spatiaux. Vous souvenez-vous de Kawy ? Le chef de la Sécurité générale, le patron de toutes les polices. C'était un gars venu de Flatty et qui désirait y retourner en compagnie de tous les exilés venus sur Terre à différentes époques. D'où la création de cette organisation secrète Anthony.

— Vous délirez.

— J'ai rencontré Kawy qui avait conclu une alliance avec Opérasque et devait l'aider à reprendre le pouvoir. En échange le Grand Maître aurait aidé les colons de Flatty à retourner chez eux, trop heureux de se débarrasser d'aliens qui ne l'intéressaient pas. Kawy m'a raconté tout ce qu'il savait sur le Bulb numéro deux et ses habitants. Il était sidéré que Louria ait pu parvenir aussi loin dans ses recherches. Je vous le répète, cette fille est géniale et c'est bien ma fille spirituelle, mon héritière scientifique. Lorsque je mourrai elle recevra la somme de mes travaux grâce à un dispositif spécial.

— Vous avez collaboré avec cet homme recherché par sa propre police ? Un ennemi de Fortalès ? Un traître en quelque sorte.

— Ann, la science n'a pas de frontière et je n'ai travaillé pour Opérasque que parce qu'il me fournissait les moyens de mes recherches. Je m'en foutais complètement de la Panaméricaine. J'aurais pu travailler pour le Vatican ou en collaboration avec Lien Rag et, comme je l'ai fait là-bas à Lacustra City, avec Liensun. Vous m'avez surpris lorsqu'une fois engagée par la Panaméricaine et surtout par un salopard comme Opérasque, vous êtes restée fidèle à cette compagnie.

— J'étais trop heureuse de travailler à nouveau dans un observatoire aussi prestigieux que 87°7, avec des gens aussi célèbres que vous. Je n'avais

nullement envie de jouer le double jeu et d'ailleurs personne ne me l'a demandé. Avez-vous toujours eu le soupçon que je travaillais en réalité pour Lien Rag ou pour Liensun ?

Il ne répondit pas, s'enfonça un peu dans sa robe de chambre et dans son fauteuil roulant.

— Pourquoi seraient venus sur Terre les colons de ce Flatty ?

— Pour une raison de santé. Ils souffrent d'une leucémie générale avec des cas plus ou moins critiques. Ils recherchaient un certain gène qui les aurait prémunis, mais ne l'ont jamais trouvé. À moins qu'ils n'aient su l'utiliser. Kawy m'a révélé que ces gens-là, les Flattyens, n'ont jamais atteint le niveau de civilisation technique des colons du premier Bulb SAS. Parce que ça ne les intéressait pas. Ils préféraient vivre de façon simple, rustique. Malgré tout des gens doués ont commencé à surnager sur l'apathie béate générale et ont souhaité rejoindre la Terre. C'étaient des chercheurs qui malheureusement manquaient d'antécédents et de références. Pourtant, ils ont réussi à se mettre en orbite terrestre, mais juste comme le Bulb dépérissait. Horrifiés par leurs premiers contacts avec les habitants de SAS, ils ont rompu et se sont déplacés sur l'orbite pour rejoindre Altaï et voir s'ils ne pouvaient s'y installer en partie. Mais là ce qu'ils ont découvert les a bouleversés.

— Altaï serait habité ? se moqua-t-elle. Jusqu'où allez-vous m'entraîner avec vos bobards ?

— Non, ce morceau de Lune n'est pas habité. Malgré les installations restées intactes après l'explosion lunaire, les chercheurs qui y séjournaient sont morts, mais les Flattyens ont découvert que tout continuait de fonctionner depuis des siècles, depuis deux millénaires.

— Vous savez très bien que le mécanisme le plus sophistiqué, le plus constant ne peut dépasser une certaine longévité.

— C'est exact à moins qu'il ne soit capable de s'autorégénérer.

Elle leva les yeux au ciel.

— Nous voici à nouveau dans le n'importe quoi, le magique.

— E-gènes, dit simplement Charlster. Une désignation vieille de deux mille ans. E-gènes. La biologisation. Vous n'en avez jamais entendu parler ? Moi non plus jusqu'à ce que Kawy éclaire mon ignorance. Les systèmes électroniques apprirent au cours du demi-siècle, entre 2000 et 2050, à se passer de l'homme. Ils s'auto-reproduisent, s'améliorèrent sans que leur inventeur y soit pour quelque chose. C'est ce qui continua de se produire sur *Terra*, le grand vaisseau spatial transportant les réfugiés sur Ophiuchus, et le

processus se poursuivait partout ailleurs. Déjà donc sur la Lune et ensuite sur Altaï. Et Kawy se posait la question de savoir si Altaï n'avait pas été préservé de la destruction nucléaire grâce à cette biologisation.

— Kawy s'est foutu de vous, mon cher.

— Croyez-vous ? Mais alors comment aurais-je pu m'assurer de la collaboration de cette puissance biologicielle qui dirige les appareils d'Altaï ? Savez-vous que j'ai pu traiter avec elle selon une procédure électronique d'une haute technicité ? Nous sommes tombés d'accord, parce que cette entité qui occupe Altaï se faisait du souci au sujet des glaciers de l'espace, et que je lui proposais de les découper en tranches pour en garnir la surface de la Terre. Je la débarrassais d'un danger permanent qui pouvait percuter le morceau de Lune et le recouvrir de glace.

Elle regarda la porte, comme si elle désirait échapper à toutes ces absurdités, mais trouva quand même assez de lucidité pour demander pourquoi le laser de Flatty s'occupait du nettoyage des photocellules.

— Mais parce que cette intelligence biologicielle le lui ordonne tout simplement. Si vous ne me croyez pas, Ann Suba, vous n'empêcherez pas le froid de devenir insupportable avec des moins cent, cent cinquante et la nuit la plus noire que vous puissiez imaginer. Louria Finister, elle, a parfaitement saisi tout ça, l'a admis et travaille déjà là-dessus. Vous perdiez votre temps à NPST, comme toujours, ma pauvre amie, vous êtes dépassée parce que durant vingt ans vous vous êtes réfugiée dans un dédain profond pour la science et le monde. Vous étiez une sorte d'œuf stérile rempli d'orgueil, dépitée qu'on ne vous utilise pas.

Ann Suba marcha d'un pas raide vers la porte, sonna pour qu'on vienne lui ouvrir. Durant son attente, Charlster regarda son reflet dans ses vitres teintées et eut l'impression qu'il s'effaçait, devenait flou, comme si la vieille scientifique s'évaporait dans l'air confiné de ce train pénitentiaire. Il ferma les yeux, impressionné, et lorsqu'il les rouvrit elle avait disparu.

CHAPITRE 47

Tout d'abord, Bourguine, levé très tôt pour reprendre ses recherches sur les réseaux, ne remarqua pas l'absence d'Alcibion, le pensant endormi au pied de sa couchette, voire en dessous comme il avait l'habitude de le faire. Mais au moment du changement d'équipe des ouvrières, vers sept heures, alors qu'il attendait impatiemment son petit déjeuner, il ne vit rien venir et partit à la recherche de son compagnon pour lui demander ce qui se passait. Il ne le trouva nulle part et n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour deviner qu'il se tramait quelque chose contre lui. En hâte, il s'habilla chaudement, s'empara des imprimantes qu'il avait entassées sur les travaux de Charlster et essaya de se faufiler discrètement en dehors de ce wagon. Il y avait dans un coin des planches pourries qui laissaient un vide suffisant pour s'enfuir. Alcibion le lui avait indiqué en cas de danger. Il se laissa tomber sur les traverses, marcha à quatre pattes sous le convoi immobilisé depuis longtemps, avec ses roues à jamais soudées aux rails. Mais lorsqu'il sortit de là-dessous, il fut tout de suite saisi par plusieurs hommes et traîné vers une draine de la Sécurité générale. Une main l'empêchait de crier en écrasant sa bouche.

Il se retrouva dans le train de la Sécurité, mis à nu, fouillé, et reçut un pyjama de détenu avant de comparaître devant des fonctionnaires. Ceux-ci avaient compulsé ses documents emportés à tout hasard et il se rassura, pensant qu'il pouvait négocier, sinon sa liberté mais du moins son jugement. Il pouvait également fournir des renseignements sur les Flattyens, qu'il préférerait désigner comme ils le faisaient eux-mêmes du nom de Guardians.

— Tout ceci n'a plus aucune valeur, lui dit l'officier de police du grade de Grand Maître, qui le regardait froidement. Vos documents sont déjà caducs car les recherches de la Cellule Finister ont obtenu des précisions encore plus importantes. Nous venons d'en recevoir confirmation. Nous lui avons faxé vos imprimantes et la réponse vient d'arriver. Ceci n'ayant plus d'intérêt, nous vous entendrons sur votre rôle avec une organisation dirigée par le voyageur Kawy. Vous êtes inculpé dans la mort suspecte de Wist Kalagan, et de trahison en faveur d'un groupe terroriste ayant trouvé refuge près du Gouffre aux Garous.

— Je suis disposé à vous faire le récit sur ce que j'ai fait depuis mon départ de NPST, mais je pense que Louria Finister sera à même de juger de sa valeur. Cette organisation que vous qualifiez de terroriste est composée d'extraterrestres. Des gens qui viennent d'un deuxième satellite de la Terre. Je sais que je dois vous paraître incohérent, mais voyageuse Finister est à même

de comprendre ce que je vais révéler.

Visiblement ces Aiguilleurs se refusaient d'admettre cette évidence, et si Louria décidait de ne pas venir, il se sentait perdu. Il demanda si c'était Alcibion qui l'avait dénoncé.

— Roug Alcibion est venu librement révéler ce qu'il savait et nous l'en remercions. Il nous sera très utile dans le procès qui s'instruit sur les agissements de Charlster et de l'ancien chef de la police Kawy.

— N'oubliez pas Opérasque, ne put s'empêcher de lancer Bourguine, ulcéré, et tout de suite il comprit qu'il venait de commettre l'irréparable.

Le Grand Maître de la Sûreté se leva sans lui accorder un regard, quitta ce compartiment tandis qu'on le reconduisait en cellule. Ils n'avaient pas daigné accorder d'importance à cette histoire des Guardians, lesquels se dirigeaient tous en cet instant vers le désert de Gobi. Peut-être avaient-ils même atteint le site où attendait la navette spatiale, mais qui serait capable de la faire fonctionner ? Même en faisant la part de sa propre vanité, il n'avait pas une opinion très favorable pour les élites des Guardians et surtout leurs scientifiques. Leurs techniciens ignoraient ce qu'était une fusée et ne pourraient jamais lui faire quitter la Terre.

Il savait qu'il n'aurait jamais dû accuser Opérasque de collusion avec ces gens-là. Les Aiguilleurs, même s'ils acceptaient que Fortalès les dirige, ne pouvaient oublier ce Grand Maître qui leur avait promis un destin exceptionnel. Il les avait fait rêver avec ce grand réseau qui devait emprunter le Chenal Noir et rejoindre le Nord au Sud, ils l'avaient admiré de vouloir reconstituer la puissante société ferroviaire d'avant le réchauffement, et tous estimaient qu'avec ce refroidissement brutal et général ils pourraient reconquérir leurs privilèges et dominer à nouveau le monde. Estimaient-ils que Fortalès, avec son humanisme tempéré, ne pouvait les conduire vers une nouvelle gloire ? Ou bien espéraient-ils laver Opérasque de toute accusation et le remettre en place ?

Mais au milieu de son désespoir, il connut enfin une éclaircie. Claudion Hyponias demandait à le rencontrer et c'était déjà une grande espérance.

Dès que le jeune savant pénétra dans sa cellule, il lui demanda si le rôle d'Altaï dans le refroidissement pouvait être stoppé.

— Nous y travaillons, dit Claudion. Je suis là pour en savoir plus sur ces aliens venus de Flatty. Nous voudrions les rencontrer, car ce satellite vivant interfère lui aussi dans le système mis en place par Charlster.

Bourguine comprit qu'il ne devait à aucun prix dire que ces aliens

marchaient tous vers l'Asie centrale.

— Je pense pouvoir vous être utile puisque j'ai vécu avec eux des mois durant, fit-il tranquillement.

CHAPITRE 48

Personne n'avait revu Ann Suba à NPST. Au contraire, on pensait qu'elle s'attardait auprès de ses deux adjoints à Salt Lake Station. Depuis son dernier entretien avec Charlster, elle n'avait pas reparu et elle avait quitté son traintel tout de suite après être descendue du train pénitentiaire.

— Charlster reste évasif sur le sens de leur rencontre. Bien entendu, il lui a parlé de ses découvertes sur Altaï, et notamment de la biologisation des systèmes intercommunicatifs électroniques, mais elle a paru sceptique. Je pense que c'était une attitude pour cacher son désarroi et surtout son accablement. Tout ce qu'elle refusait d'admettre se trouve désormais confirmé. C'est très dur pour elle et je crains qu'elle ne commette un geste fatal.

Claudion paraissait moins tracassé et le sort de la vieille scientifique lui importait peu. Son machisme bien qu'atténué n'avait jamais accepté la morgue de cette grande scientifique, et surtout son refus d'écouter les autres, l'avait mis dans des fureurs exacerbées qui n'étaient pas toutes apaisées.

— As-tu besoin d'elle ?

— Je souhaite qu'elle accepte l'inimaginable et travaille avec nous. Je ne parviens pas, contrairement à Charlster, à entrer en communication avec cette intelligence biologicielle qui règne sur Altaï. Tout contribue avec une froideur et un automatisme effrayants à l'occultation du Soleil. Ce morceau de Lune, du moins la puissance virtuelle qui le dirige, redoute plus que tout les icebergs. Une collision et les cellules photoélectriques seraient détruites ou au moins recouvertes de glace. Le manque d'électricité détruirait toute l'organisation interne et ces fameux e-gènes, qui sont l'équivalent de nos chromosomes.

— Dans ce cas cette intelligence ne sera plus nuisible et le froid cessera de s'accroître.

— Oui, mais ce qu'il faut c'est le faire baisser. Le gouvernement accepte que des zones plus au sud soient recouvertes de glaces et que des banquises permettent les communications, mais il ne veut pas que toute la Terre devienne une boule de glace comme jadis. Il y a aussi la luminescence qu'il faut améliorer.

— Ann Suba n'aurait jamais accepté de travailler sur la biologisation. Pour

elle l'homme est le créateur de tout système et ces systèmes ne peuvent proliférer sans son intervention. Elle ne te serait d'aucune utilité.

— Je n'en suis pas aussi certaine. C'est une femme d'une intelligence supérieure. Elle finira par comprendre que les choses avaient évolué bien avant qu'elle n'étudie les phénomènes scientifiques, puisque cette biologisation date de deux millénaires.

— Je mise plutôt sur Bourguine. Il accepte, si on le libère, de rencontrer des représentants des Flattyens. En réalité ces gens-là se nomment eux-mêmes les Guardians.

— Gardiens de quoi ? D'une idéologie à ras de terre, rurale et méfiante envers le progrès ?

— Ils disent que des navettes spatiales existent quelque part, peut-être dans le Gouffre aux Garous, peut-être ailleurs et jusque dans l'hémisphère austral, du côté des Kerguelen. Imagine que nous puissions relier la terre à Flatty, pour pouvoir atteindre Altaï et forcer cette intelligence virtuelle à accepter de collaborer pour réduire le froid et nous redonner plus de lumière ?

— Contrairement à toi, je me méfie de Bourguine. Déjà il voulait nous séduire avec des documents dépassés sur Altaï. Tout un ramassis de ce qu'Alcibion a volé à Charlster. Et s'il peut rencontrer ces aliens, ces Guardians comme tu dis, pourquoi n'est-il pas resté avec eux ?

— Il craignait d'être coincé avec eux au Gouffre aux Garous.

— Et où sont-ils maintenant ?

— Je l'ignore, mais c'est notre seule chance puisque nous ne parvenons pas à stopper ce processus infernal d'occultation du Soleil. La température moyenne a encore baissé et il neige dans l'ancien Mexique.

CHAPITRE 49

Lorsque après plusieurs plongées le relais d'air fut établi à l'entrée du tunnel sous-marin, ainsi que deux rouleaux de tuyaux souples, commença l'entraînement de jeunes îliens à bord du *Mistake*. Ils apprirent le contrôle de la pompe électrique, une simple pompe de cale aspirant l'air et le refoulant vers le fond de la mer. Ils apprirent comment utiliser les deux cordes-guides que Fleur et Kurty attacheraient à leur taille. En cas d'appel, grâce à ce rattachement à la surface, ils tireraient trois fois, deux plongeurs rejoindraient l'entrée de la grotte pour les aider à s'en sortir. Une fois dans la grotte où attendait la Locomotive, Kurty installerait un deuxième relais de secours, au cas où l'un des tuyaux d'alimentation se déchirerait.

Leurs combinaisons avaient été soigneusement préparées. C'étaient les mêmes qui préservaient du froid et étaient parfaitement étanches. Il avait fallu fabriquer des masques bien enveloppants, des embouts pour que l'air arrive dans ce masque, une soupape d'évacuation de l'air expiré.

Les jeunes îliens étaient pleins d'admiration pour l'ingéniosité de Kurty et de Fleur, et le couple leur avait promis de leur préparer quelques combinaisons et masques identiques pour leur future exploration.

Ils plongèrent juste à la naissance de ce jour maladif qui était désormais le lot maussade de lumière et atteignirent lentement le fond. Ils avaient essayé plusieurs fois l'ensemble de leurs tenues et tout fonctionnait bien. Ils se branchèrent sur ce premier relais et Kurty, en tête, se faufila dans le tunnel vaguement en forme de triangle renversé, haut d'un mètre mais se rétrécissant au milieu pour ensuite s'évaser, au point que l'on pouvait marcher droit jusqu'à la grande salle, le mausolée de la Locomotive-dieu. Kurty, lui, ne disait jamais ainsi mais parlait de Locomotive pirate. C'était ainsi qu'elle était désignée en Transeuropéenne où elle semait la terreur parmi les privilégiés de cette Compagnie et les riches actionnaires. Son père pratiquait souvent des enlèvements contre rançon, et même la fille d'un gouverneur de l'époque, Floa Sadon, avait été kidnappée et violée par l'équipage, car elle passait pour une débauchée se complaisant aussi bien avec les garçons que les filles. Kurty avait raconté à Fleur que Lien Rag avait été l'amant de cette fille, ainsi que Yeuse, et que plus tard elle était devenue présidente du Conseil d'administration, mais avait fini sa vie fusillée par des émeutiers. Kurty n'essayait pas d'enjoliver les aventures de son père, ne cachait pas qu'il pouvait se montrer impitoyable, même s'il se portait au secours des plus démunis et soutenait les révoltés de la société ferroviaire. Il était devenu l'ami

indéfectible de Lien Rag, l'avait sauvé des Trains-Cimetières où il devait être cryogéné sur ordre des Néos. Les deux hommes avaient alors trouvé la base secrète des navettes spatiales de Concrete Station d'où ils avaient gagné le Bulb SAS.

Lorsqu'elle surgit dans l'immense salle où reposait la Machine, Kurty n'avait pas jugé utile d'allumer les projecteurs qu'il avait emportés, la Locomotive illuminant la crypte de tous les siens, phares et spots mobiles.

Les nuances infinies du rouge des coraux se ravivaient sous cette lumière et des poissons multicolores, une raie de plusieurs mètres, des méduses mauves se laissaient fasciner. Une pieuvre nagea vers le dôme central de la Locomotive, l'enserra de ses tentacules comme pour l'embrasser.

Elle resta à côté de son amant, plaquée au sol par ses lourdes semelles, émerveillée par le spectacle et surtout par ce monstre qui après des années d'immersion était intact, comme au premier jour, sans un parasite, sans une traînée calcaire.

Au bout d'un moment Kurty installa le deuxième relais et lorsqu'il eut terminé une lumière rouge clignota à l'arrière de la Locomotive, et lentement une ouverture apparut. Une ouverture en diaphragme dont les pétales se rétractaient pour disparaître, laissant entrer l'eau et même quelques poissons.

Kurty caressa l'épaule de Fleur, lui sourit derrière la vitre de son masque et marcha vers cette ouverture de sas. À l'entrée il se retourna pour agiter la main et se débarrassa de son embout. L'air pulsé s'échappa alors en chapelets de bulles tandis que lentement le tuyau, en se tortillant, tombait au sol. Le diaphragme se referma et Fleur essaya de lutter contre la panique qui la gagnait. Peu de temps après l'eau du sas fut violemment chassée avec les poissons qui s'étaient laissé piéger.

Cet épisode n'avait pas été prévu lorsqu'ils avaient établi le compte des différentes actions et estimé le temps nécessaire. Certes, l'intention de Kurty était de pénétrer dans la Locomotive-dieu, mais il ne savait ni quand ni comment, pensant d'abord l'examiner attentivement avant d'essayer de la visiter. Comme il n'avait guère paru surpris que d'elle-même cette Machine s'ouvrît pour l'inviter à y pénétrer, elle se demandait si son amant n'avait pas profondément espéré qu'il en fût ainsi. La Machine avait dû être conditionnée pour qu'il puisse s'y enfermer. Jadis il en avait été ainsi pour certaines personnes proches de Kurt le pirate. Quel était le système d'identification, Fleur l'ignorait. Mais il fonctionnait par trente mètres de fond dans cette salle creusée dans le corail le plus florissant. Cette Machine libérerait-elle Kurty ? Fleur se sentait exclue de cette rencontre étrange. Le sas n'avait fonctionné que pour son amant. Mais il était normal que seul le fils du mort fût admis dans cette première visite. Avant de plonger ils avaient dit aux jeunes garçons

en surface qu'ils ne resteraient pas plus d'une heure dans le fond, et son chrono indiquait que quarante-deux minutes s'étaient écoulées. Il leur en faudrait une dizaine pour repasser le tunnel et remonter. Donc, si dans huit minutes Kurty ne sortait pas, elle devrait abandonner cette grotte pour rejoindre le *Mistake*. Tout son être repoussait cette éventualité, mais sa raison insinuait que si elle n'apparaissait pas, une fois l'heure écoulée, les deux garçons préparés à cette éventualité plongeraient pour essayer de leur porter secours. Elle ne pouvait pas leur laisser prendre ce risque. Et son regard embué de larmes fixait désespérément l'écoulement, trop rapide à son sens, des secondes.

Alors qu'il ne restait que deux minutes avant qu'elle ne soit obligée de partir, la fleur du diaphragme s'ouvrit et Kurty apparut, lui adressa un geste rassurant, se pencha pour ramasser l'embout et le fixer à son masque. Puis flottant sans toucher le sol il vint lui prendre la main et l'entraîna vers le tunnel.

Sur le pont de leur bateau, à l'air libre, avec autour d'eux ces merveilleux garçons qui riaient de soulagement de les voir, Kurty resta silencieux, avec juste un sourire aux lèvres. Mais Fleur surprit dans ses yeux une lueur qu'elle connaissait bien. Son compagnon avait trouvé dans le fond de cette mer, à l'intérieur de la monstrueuse Machine, la raison même de sa vie, de son avenir, et désormais tout son temps serait consacré au renflouement de cette Locomotive géante qui était aussi le tombeau de son père.

CHAPITRE 50

L'élection présidentielle ne parut être, le jour du vote, qu'une formalité, car le destin et la volonté des compagnons de Liensun s'étaient en quelque sorte solidarisés pour que le fils de Lien Rag lui succède. La veille du scrutin, le *Dragon* de Farnelle et Danglov pénétra dans le port de Cooktown, rempli à ras bord de fuphoc et l'on apprit, dans une traînée de poudre, que cette huile provenait d'un immense troupeau découvert dans une mer intérieure de la banquise de Ross. On sut très vite que le dirigeavion puis le baleinier en avaient pris possession et qu'un commando de supplétifs, sous la direction de leur chef Joffran, surveillait sévèrement l'accès à ce trésor. Des photographies, publiées en éditions du soir par les deux principaux quotidiens, révélèrent l'immensité du troupeau d'éléphants de mer estimé à près de deux millions de têtes. On apprenait aussi que l'autre baleinier, la *Salamandre*, avait relevé le *Dragon* pour chasser les animaux et faire fondre leur lard. Le rythme de production serait trois fois plus élevé que celui de la Zone Tabou, si bien que l'approvisionnement en énergie serait abondant et constant. On pourrait se chauffer à volonté, illuminer les quais et les quelques voies ferrées, les quelques routes. On bâtirait des coupoles pour protéger les villes, on construirait des glisseurs privés pour tous ceux qui souhaiteraient en posséder. Le niveau de vie des habitants allait connaître une expansion extraordinaire.

Ceci était la propagande et Lien Rag, Liensun et Lienty la trouvaient exagérée, mais cela fonctionna d'autant plus que la veille du vote il se mit à neiger fortement. Le froid devint ensuite très vif le lendemain, mais les centrales fonctionnaient à plein régime et l'on débitait de la viande de phoque à prix très bas. Les gens, malgré la basse température, se pressèrent dans les différents bureaux pour voter. Le jour lui-même vacillait comme une méchante bougie et pourtant les lampes publiques brillaient comme jamais.

Le plus furieux des candidats fut Carminal, qui avait espéré jusqu'au bout battre ce Liensun Rag dont chacun avait eu le récit des activités plus ou moins louches. Quinçon lui-même vitupérait contre la famille Rag et Ragus, englobant l'honnête et peu ambitieux Lienty dans sa hargne. Par contre, Kerchinian, qui ne s'était jamais fait d'illusion sur ses chances, se montra d'un réalisme superbe. Il vit tout de suite qu'avec cette montée en puissance de l'économie des Kerguelen, s'offrait à lui un terrain pour des revendications encore plus exigeantes. Il parlait de réduire le temps du travail, d'augmenter les salaires de cinquante pour cent, demandait la construction de maisons très bien isolées, de chemin de fer circulaire dans les îles une fois celles-ci reliées

par les banquises. Il regroupait autour de lui tous ceux qui avaient de bonnes raisons de souhaiter une amélioration de leur sort. Mais Liensun fut élu avec plus de soixante pour cent des voix et non seulement Carminal fit un flop, mais Quinçon ne fut pas réélu.

Il y eut des manifestations enthousiastes avec des repas offerts par le président sur sa cagnotte personnelle, en fait celle de son père, mais on savait qu'il allait toucher des royalties fabuleuses prélevées sur chaque litre d'huile.

Dans l'ombre de son ami, Songe travaillait dur pour mettre sur pied un système économique qui donnât satisfaction au plus grand nombre. Il avait été décidé que la mer intérieure de Ross, avec ses deux millions d'éléphants de mer représentant un potentiel de dix millions de tonnes-fuphoc, serait représentée par une société mixte avec quarante pour cent détenus par l'État des Kerguelen, le reste partagé entre plusieurs associés. Ceci pour l'huile, mais la viande, elle, appartiendrait à soixante-quinze pour cent à l'État. C'était lui qui la revendrait aux détaillants. Le reste qui devait fournir des industries de récupération pour les os, par exemple, serait partagé équitablement et le fabricant des glisseurs se proposa pour le traitement des déchets pouvant être transformés en matières stratifiées.

Léonora Cabana, présidente de la Patagonie orientale, fut la première à réagir après l'élection. Comment l'apprit-elle, on ne put expliquer cette rapidité. Elle félicitait Liensun, proposait une rencontre, mais surtout offrait de racheter la part des Kerguelen sur l'huile de la Zone Tabou, puisque désormais l'approvisionnement de cet archipel se trouvait largement assuré.

Songe commença d'entreprendre Liensun pour qu'il accepte cette proposition, avec en paiement des matériaux et des moteurs pour les glisseurs Schuss de la fabrique Chalazy. Mais Yeuse, qui jusque-là s'était abstenue de toute ingérence dans l'élection et dans la préparation du programme économique, se montra ferme.

— Si vous vendez cette part, pourquoi ne pas l'offrir à Reiner, président de la Patagonie occidentale, mon successeur ? Il en a le plus grand besoin. Vous pourrez toujours vendre l'huile de la mer de Ross à cette Cabana aux dents longues.

Cette intervention fit réfléchir Songe, qui jusque-là favorable à cette solution, commença de craindre cette jeune et jolie présidente si audacieuse. Elle redoutait que Liensun se laisse séduire par cette aventurière et ne la délaisse. Elle vira cap pour cap, pour soutenir la thèse de Yeuse.

Le baleinier de Farnelle et Danglov était déjà reparti dans la mer de Ross, et celui de Grathe n'allait pas tarder à déverser sa cargaison. Il fallait construire de nouveaux réservoirs proches du port pour entreposer cette huile.

De petits baleiniers se proposèrent également pour exploiter cette richesse sous licence et moyennant contribution, à condition qu'on leur permette de vendre l'huile en dehors des Kerguelen.

Lien Rag, pour apaiser la déception de Léonora Cabana, conseilla à son fils de changer de monnaie et d'accepter l'oceanio comme monnaie unique de l'hémisphère austral.

— C'est favoriser la Patagonie orientale ! s'offusqua Yeuse, toujours attachée à son pays.

— Au début oui, mais avec votre huile si abondante et moins chère vous en bénéficierez finalement plus que les Patagons de l'Est. Léonora Cabana le comprendra trop tard pour son économie, car la plupart des transactions se traiteront ici. Je vous conseille de créer une banque d'État, une banque mixte et des banques privées qui essaieront un peu partout. Méfiez-vous des Néos qui possèdent déjà ce genre d'établissements dans les îles du Sud.

Et puis le baleinier de Farnelle et Danglov ne se présenta pas à la date prévue, et après quelques jours d'attente Liensun ordonna à Lienty et à son père de partir à sa recherche. Yeuse décida de les accompagner jusque dans la mer de Ross, en faisant le détour par la mer de Weddell où éventuellement le bateau pouvait se trouver.

Lorsque l'appareil s'envola, les rumeurs les plus folles couraient dans l'archipel, et déjà les gens redoutaient une pénurie d'huile et de viande d'éléphants de mer.

CHAPITRE 51

La chasse aux éléphants de mer s'effectuait de nuit à l'aide de projecteurs éblouissants, paralysant les gros animaux. Il régnait durant ces heures nocturnes une très grande activité autour et à bord du *Dragon*. Les énormes animaux étaient hissés le long du plan incliné et dépecés avec des scies à lames multiples qui ne faisaient pas dans le détail. La découpe des morceaux les plus tendres pour la boucherie était souvent sabotée, comme l'étaient aussi les viscères, tels le foie et le cœur. Mais il fallait faire vite et Farnelle attendait la fin de la campagne pour exiger que les derniers animaux soient correctement débités. Lorsque le jour venait, le baleinier, nettoyé de fond en comble, était au repos. Seuls les supplétifs de Joffran veillaient à bord de canots pneumatiques dotés d'un armement impressionnant, surtout des lance-missiles personnels capables de percer n'importe quelle épaisseur de coque.

Depuis la passerelle, le radariste du *Dragon* donna l'alerte. Un spot annonçait qu'une petite unité pénétrait dans le chenal nord. Réveillé, Danglov étudia le spectre de cette apparition et découvrit avec stupeur qu'il s'agissait du *Gdamel*, le bateau de Gdami et de Zabel, fils et belle-fille de Farnelle. Il préféra réveiller celle-ci et choisit de se retirer, ne voulant pas se mêler du conflit en perspective entre mère et fils, chacun étant aussi entêté et attaché à ses idées.

Joffran reçut l'ordre de Farnelle d'arraisonner la barcasse de son fils, une très grosse chaloupe pontée et aménagée en bateau de chasse aux phoques de haute mer. Gdami respectait les traités avec les Roux et chassait loin des côtes.

Docile, Gdami accosta le gros baleinier, grimpa à bord, vêtu en tout et pour tout d'un caleçon avec son exubérance de poils roux bien en vue sur sa poitrine, ses cuisses. Il ne souffrait pas de ce froid de moins vingt-cinq qui régnait. Le baleinier avait dû écraser les glaces en formation dans le chenal sud et devrait recommencer au départ. Il faudrait même étudier comment on pouvait empêcher l'épaississement de cette banquise, en embauchant des travailleurs permanents la faisant sauter.

Gdami embrassa sa mère et s'enferma avec elle dans le carré.

— J'ai répondu à l'appel de Jdriège qui séjourne ici et s'inquiète de votre présence. Il estime que le traité risque d'être bafoué si vous persistez à chasser des animaux qui se sont rassemblés ici.

— Il s'agit d'une mer indépendante qui s'est créée au sein des banquises. Nous sommes autorisés à chasser sur ce type de configuration géophysique et à plus forte raison dans une mer comme celle-ci.

— Une mer que les éléphants de mer eux-mêmes ont créée, fit-il remarquer.

— Rien ne le prouve, et quand même ce serait, nous en avons pris possession et sommes prêts à en interdire l'accès à quiconque.

— C'est Lien Rag qui l'a ordonné ?

— Lien Rag a démissionné et son fils Liensun a été élu à sa place avec plus de soixante pour cent des voix.

Gdami regarda Farnelle comme si elle disait n'importe quoi.

— Tu plaisantes ?

— Non. Liensun gouverne. C'est lui qui a découvert cette mer intérieure si riche, et qui a décidé de l'offrir pour moitié à l'État des Kerguelen pour son exploitation. C'est un domaine d'État et non une concession privée, et le gouvernement des Kerguelen ne se laissera pas spolier ni impressionner, je peux te le garantir.

— Pourquoi tant d'agressivité ? fit remarquer le métis. Je ne suis au courant de rien. J'ai eu un message oral de Jdriège, transmis de tribus en tribus, et j'arrive. Aussitôt tes gorilles me forcent à venir me ranger ici comme si j'étais un forban des mers. Je n'apprécie pas. Je pense que je vais représenter les Roux comme conseiller dans cette affaire, et mieux vaut que je rejoigne la rive en face pour y rencontrer mon ami Jdriège qui est aussi le petit-fils de Lien Rag et le neveu de Liensun. Ce dernier l'a abominablement trompé voici quelque temps, et Jdriège ne le lui a pas pardonné. Tu risques, toi et tes amis d'avoir toute la population rousse sur le dos. En quelques jours, quelques nuits, ils peuvent se présenter par milliers sur ces rivages et ces banquises. Ils peuvent chasser les éléphants de mer, les pousser à fuir cet endroit.

— Rejoins ton ami Jdriège et nous, nous poursuivons notre chasse et la fonte du lard. Quand vous serez disposés à venir ici, vous me le ferez savoir. De toute façon je serai là jusqu'à ce que la *Salamandre* vienne me relever.

Ce n'était pas tout à fait prévu, mais désormais elle devait attendre l'arrivée de l'autre baleinier, n'ayant pas le moyen d'entrer en communication avec Cooktown. Elle regrettait qu'un relais n'existe pas pour la radio, pensait qu'avec les récents événements Crozet ne pourrait refuser son installation.

Les pleins étaient faits depuis quatre jours lorsque Jdriège se décida à monter à bord avec Gdami, mais ses exigences, le départ immédiat du baleinier, furent rejetées et l'attente commença. Jusqu'à ce que le dirigeavion se pose sur la mer intérieure, au grand soulagement de tous.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en novembre 2002

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 26189. – Dépôt légal : décembre 2002.

Imprimé en France

[1] Des artefacts firent croire à l'existence de canaux sur Mars.